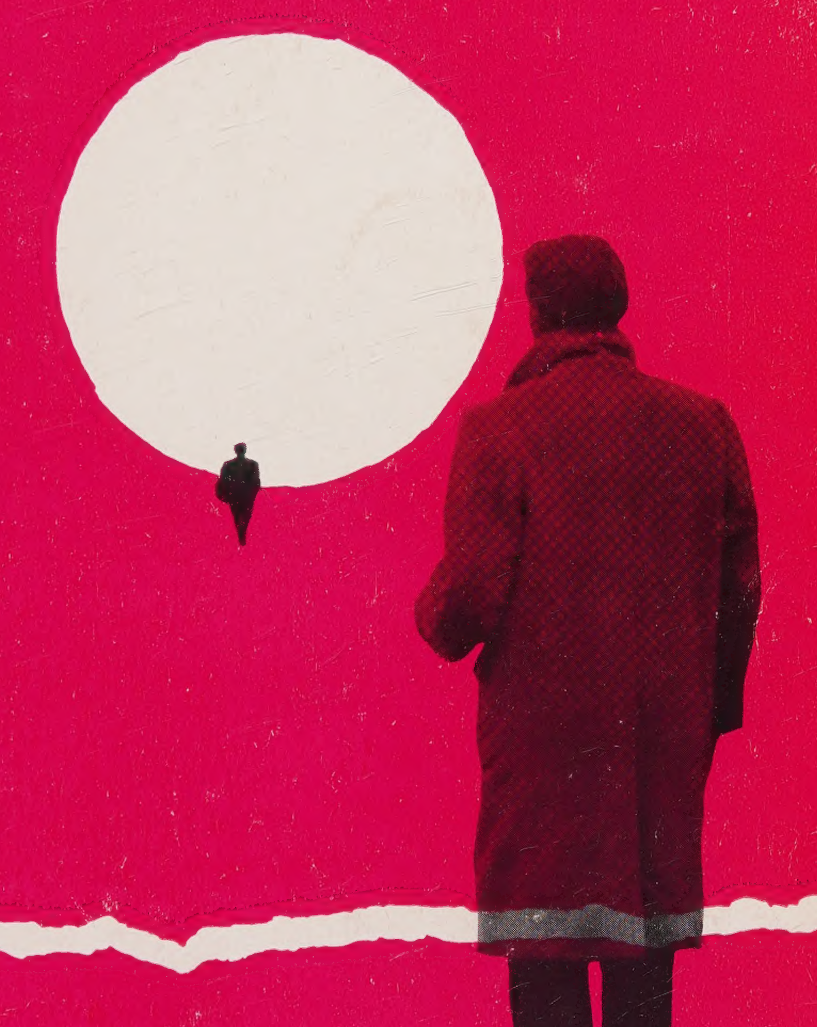
1961 #1-10

CINEMA l'Avant-Scène

NUMERO 1
15 FEVRIER 1961
Le 15 de chaque mois

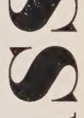
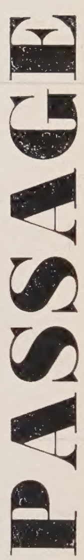


au sommaire *(textes intégraux)*

LE PASSAGE DU RHIN
LE CHANT DU STYRENE
NUIT ET BROUILLARD








LE PASSAGE DU RHIN

Coproduction	FRANCO LONDON FILM
	LES FILMS GIBE
	U. F. A.
	JONIA FILM
Scénario	ANDRE CAYATTE
	ARMAND JAMMOT
Adaptation	ANDRE CAYATTE
	PASCAL JARDIN
Dialogue	MAURICE AUBERGÉ
Interprétation	
Roger	CHARLES AZNAVOUR
Florence	NICOLE COURCEL
Jean	GEORGES RIVIÈRE
Helga	CORDULA TRANTOW
Delmas	JEAN MARCHAT de la Comédie Française
Alice	BETTY SCHNEIDER
Le Boulanger	GEORGES CHAMARAT de la Comédie Française
Ludovic	MICHEL ETCHEVERY
Lotte	LOTTE LEDL
Rodier	BERNARDI
Otto	BENNO HOFFMANN
La Boulangère	COLETTE REGIS
Le Barman	DAVID TONNELLI
Fritz Kessler	ALFRED SCHIESKE
Equipe technique	
Musique	LOUIGUY
Premier Assistant réalisateur	ULLY PICARD
Directeur de la Production	RALPH BAUM
Directeur de la Photographie	ROGER FELLOUS
Cameraman	GEORGES PASTIER
Chef-décorateur	ROBERT CLAVEL
Ingénieur du Son	GEORGES MARDIGNAN
Chef-monteur	BORYS LEWIN
Monteuse	ALIX PATUREL
Chef-costumier	GEORGETTE FILLON
Distribution	
France	U. G. C. - SIRIUS

GRAND PRIX DU FESTIVAL DE VENISE 1960

Les photos du film sont de : Franco-London Film, Les Films Gibé, U.F.A.

Charles Aznavour dans le rôle de ROGER : « Je préfère être un c... qu'un salaud. »

1

Le 26 août 1939, le fournil de la boulangerie (p. 8)
Charles Aznavour et Georges Chamarat

LE BEAU-PÈRE : ... Pour vous, les jeunes, c'est pas une vie d'être mobilisés tous les six mois ! Vaut mieux en finir une bonne fois, pas vrai ?

La chambre de Roger et d'Alice, Alice la « femme-tronc »... (p. 10)
Colette Régis, Charles Aznavour et Betty Schneider

LA BELLE-MÈRE : Peut-être..., mais les épreuves, ça fait du bien, ça change... Ainsi, moi, en 14... Mais je ne veux pas vous empêcher de vous dire au revoir... Attention ! mes enfants, c'est pas le moment de faire confiance à l'avenir... Soyez sages !

2

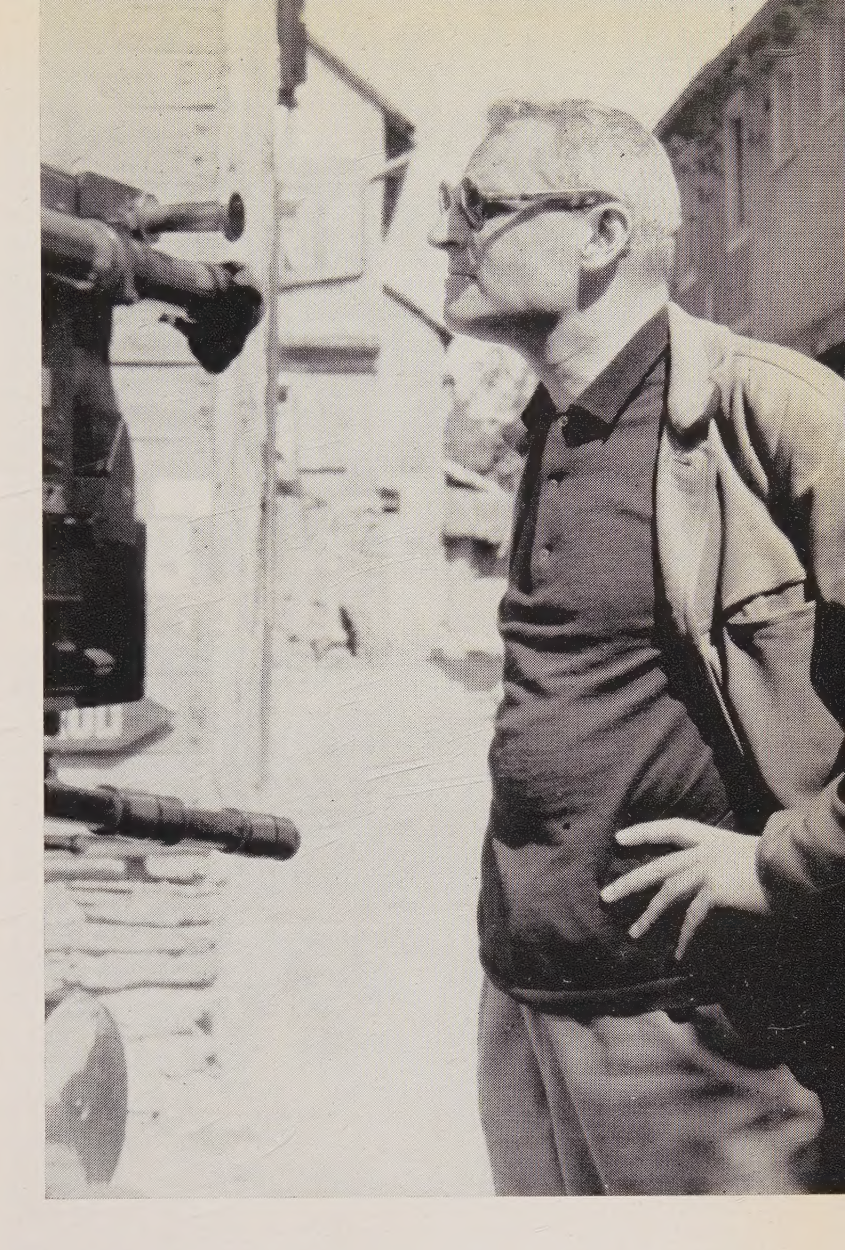
POURQUOI J'AI TOURNÉ CE FILM

Il ne s'agit pas de la réalisation d'un projet récent. Les auteurs et moi avons travaillé huit mois sur le scénario. Car il s'agit là encore d'un sujet difficile. C'est une longue suite d'événements, une fresque qui s'étend sur toute la durée de la guerre mondiale et même au-delà.

On y voit plusieurs personnages lancés dans une même quête de la liberté, à des titres divers. Le mot liberté ne recouvre pas le même contenu selon qu'il s'agit du héros (Georges Rivière), baroudeur couvert de décorations, qui n'a qu'une pensée : l'évasion, qui la réussit au prix des plus grands risques, mais qui n'en échoue pas moins, au terme de la réussite, parce qu'il ne peut triompher des problèmes qui se posent à lui à ce moment-là, ou selon qu'il s'agit du type minable (Charles Aznavour), petit pâtissier travaillant toute l'année dans un sous-sol, et qui, fait prisonnier, se retrouve par suite des circonstances maître absolu d'un village allemand — qu'il sauvera d'ailleurs à lui tout seul. Pour lui, la liberté est là. Car, revenu en France, il comprend qu'il va retrouver son sous-sol et sa condition minable. Il franchira le Rhin, de nouveau, dans l'autre sens...

Car, partis l'un et l'autre dans une même quête de la liberté, ils s'apercevront qu'il n'y a de véritable liberté qu'intérieure. D'autres personnages, dans Passage du Rhin, *se lanceront eux aussi sur les chemins de la liberté et découvriront, sur cette route difficile, que la libération n'a pas toujours le visage qu'ils lui prêtaient.*

A. C.



ANDRÉ CAYATTE

Né le 3 février 1904 à Carcassonne (Aude).

Croix de guerre 39-45 avec palmes.

Licencié ès lettres, Docteur en droit.

Avocat inscrit au barreau de Paris.

Journaliste (à « L'Œuvre » et à « L'Intran »), éditeur, écrivain.

Parmi ses romans, citons :

L'Assassinat du Président, écrit en collaboration avec Philippe Demour, *Artaban*, *Le Chemin du mauvais sort*, *Un dur* qui obtint le prix Rabelais, *Un monstre*, *La Peau des autres*, *Les Marchands d'ombres*, *La Boucherie de l'Angelus*, *Le Traquenard* qui obtint le prix Cazes.

Les troisième, sixième et dernier romans cités ont été écrits en collaboration avec Robert de Ribon et portaient en sur-titre *Les Aventures de Julien Cazalis*.

En 1938, A. Cayatte commence à écrire des scénarii dont :

Entrée des Artistes (film de Marc Allegret, dialogues de Henri Jeanson).

1939 : Scénario et adaptation de *Tempêtes* (film de Bernard-Deschamps).

1939 : Scénario et adaptation de *Remorques* (Jean Grémillon), de *Montmartre sur Seine* (Georges Lacombe).

De 1940 à 1942 : Dialogues de *Caprices*, du *Camion blanc* et scénario et adaptation du *Cou-*



3

Eté 1940,
premier passage du Rhin... (p. 12)
Charles Aznavour
et, derrière, Georges Rivière

LE SOUS-OFFICIER : Nicht stehen bleiben... Weiter... Los...



4

Arrivée de Roger dans la cuisine des Kessler (p. 17)
Charles Aznavour, Alfred Schieske, Cordula Trantow

FRITZ KESSLER : Asseyez-vous



5

Charles Aznavour et Georges Rivière

LA VIE QUOTIDIENNE DANS LA FERME ALLEMANDE

(*Voir la suite des photos page* 31.)

ple idéal (Bernard Roland et Raymond Rouleau).

Attaque la mise en scène en 1942.

1942 : *La Fausse Maîtresse,* d'après Balzac (avec Danièle Darrieux).

1943 : *Au bonheur des dames,* d'après Zola (avec Michel Simon).

1943 : *Pierre et Jean,* d'après Maupassant (dial. : André-Paul Antoine).

1944 : *Le Dernier Sou* (avec Ginette Leclerc).

1945 : *Sérénades aux nuages* (avec Tino Rossi).

1945-1946 : *Roger-la-Honte.*

1946 : *La Revanche de Roger-la-Honte* (2e épisode).

1946 : *Le Chanteur inconnu* (avec Tino Rossi). Dans ce film, André Cayatte utilise avec intérêt le principe de la camera-style, cher à Astruc.

1947 : *Le Dessous des cartes* (inspiré de l'affaire Stawinsky).

1948 : *Les Amants de Vérone* (Shakespeare vu par Jacques Prévert).

1949 : *Retour à la vie* (un sketch).

1950 : *Justice est faite* (nombreux prix internationaux à Venise, Berlin, France, etc.).

1951 : Ne peut pas réaliser *L'Affaire Seznec* (opposition d'un Conseil des ministres) ; supervise *Le Banquet des Fraudeurs,* de Henri Storck.

1952 : *Nous sommes tous des assassins* (Prix spécial à Cannes).

1953 : *Avant le déluge.*

1955 : *Dossier Noir.*

1956 : *Œil pour œil.*

1959 : *Le Passage du Rhin.*

PROJETS :

Toujours *L'Affaire Seznec* que Cayatte est certain de réaliser un jour.

Plus immédiat, un film en collaboration avec Simone de Beauvoir sur l'autopsie d'un couple.

MAURICE AUBERGÉ



(Ph. Lucienne Chevert)

Né à Orléans le 21 octobre 1913.

Etudes : Droit, Sciences politiques (Finances publiques).

Virage cinéma en 1934. Fonde une revue de cinéma : « Mouvement », où parurent des articles sur le cinéma signés par : Jean Aurenche, Anouilh, Max Jacob, Le Corbusier, Fernand Léger, Jean-Marie dos Santos, Erwin Scharf, Maurice Ravel, Jules Supervielle, etc.

Détail amusant : A organisé rue d'Ulm la première séance publique de *L'Affaire est dans le sac,* de Jacques Prévert.

Commence l'aventure « Cinéma » avec André Desfontaines et Jacques Becker avec *Dernier Atout* et *Falbalas* (comme scénariste et dialoguiste).

Ensuite toujours principaux films, toujours comme scénariste et dialoguiste :

Les Démons de l'aube, réalisateur Yves Allegret dont c'était le premier long-métrage, avec qui il a fait également *Oasis* et *La Fille de Hambourg.*

Avec Ralph Habib, plusieurs films dont le principal a été *Les Hommes en blanc,* et *Le Passager clandestin* dont le scénario a été écrit à Tahiti.

Avec Decoin, principal film *La Vérité sur Bébé Donge* et *Secret d'alcôve.*

Avec André Cayatte, *Le Passage du Rhin* (adaptation et dialogues).

Avec Richard Pottier *La Châtelaine du Liban.*

Avec Robert Darène *Mimi Pinson* et *Les Chevaliers de la nuit* (un des premiers films de Jean-Claude Pascal).

Une pièce de théâtre sur Louis II de Bavière : *Le Roi-Lune.*

A fait une partie de la guerre comme lieutenant d'infanterie... a eu très peur. Aucune décoration.

Sports pratiqués : La course à pied avec Ladoumègue ; le ski avec Oreiller ; la chasse tout seul, à Survilliers, près des ruines d'un lieu dit « Le Château », seul reste d'une fortune amassée par trois générations de Français et dilapidée par un seul.

Marié, père de famille : un fils, Jean-Pascal, treize ans.

Ce numéro est le premier de « L'Avant-Scène du Cinéma », créée par « L'Avant-Scène du Théâtre », la plus importante revue de théâtre. Désormais cette série « Cinéma » paraîtra le 15 de chaque mois. Comme « L'Avant-Scène du Théâtre », elle sera principalement diffusée par abonnement. Toutefois la revue sera en vente chez les principaux dépositaires de journaux pendant un mois. Prix du numéro : 2,50 NF (Etr. 3 NF) - Abonnement un an (11 nos) : 22 NF (Etr. 26 NF). **(Voir p. 44)**

LE PASSAGE DU RHIN

DECOUPAGE ET DIALOGUE *(in extenso)*

intérieur jour
fournil de la boulangerie-pâtisserie
26 août 1939

Derrière les barreaux d'un soupirail, nous apercevons, en contre-bas, la silhouette de Roger.

L'image doit être composée de façon que nous puissions penser que Roger est en prison...

Roger entre et sort du champ, pendant que se déroulent en surimpression les cartons du générique.

FIN DU GÉNÉRIQUE

intérieur jour

Grand brouhaha hors champ...

Roger s'approche des barreaux du soupirail, jusqu'à se cadrer en G. P.

extérieur jour
petite rue commerçante, rive gauche

Vu par Roger...

Près d'une bouche de métro, des crieurs vendent les premières éditions des journaux du matin...

Autour d'eux, se presse une foule avide de nouvelles...

LES CRIEURS. « Paris-Soir ». Demandez la dernière...

Tout en parlant, l'un des crieurs marche vers l'appareil en vendant ses journaux, à droite et à gauche...

intérieur jour
fournil

Roger siffle entre ses dents en passant sa main entre les barreaux...

extérieur jour
la rue

Le crieur, qui a entendu l'appel de Roger, prend la pièce de monnaie qui est dans la main de Roger et lui donne un journal.

La main de Roger disparaît avec le journal à travers les barreaux, pendant que le crieur poursuit sa route et sort du champ.

intérieur jour
fournil

Roger et son beau-père sont en tenue de travail : tricot de corps et tablier blanc.

Leurs cheveux et leurs visages sont couverts de farine et de sueur.

Le beau-père achève de sortir du four toute une série de tartelettes.

Roger s'essuie le visage d'un revers de main et regarde la première page du journal.

ROGER. On rappelle les spécialistes. Comment ça va se terminer tout ça ?...

LE BEAU-PÈRE. Bah !... Comme ça doit se terminer... Dépêche-toi de garnir les tartes !

Roger abandonne son journal et commence à garnir les tartelettes avec des fruits qu'il prend dans les bocaux.

Pendant ce temps, son beau-père trace sur des gâteaux des arabesques de crème fraîche.

LE BEAU-PÈRE. ... Pour vous, les jeunes, c'est pas une vie d'être mobilisés tous les six mois ! Vaut mieux en finir une bonne fois, pas vrai ? ***(photo 1)***

Il est interrompu par le timbre de la sonnette, fixée au-dessus de sa tête...

Il jette un coup d'œil à Roger comme pour lui demander de se dépêcher...

Une trappe s'ouvre dans le plafond, à l'extrémité de l'échelle de meunier qui mène à la boutique...

Du fournil, nous voyons la caisse où la belle-mère est assise, imposante dans sa robe de soie noire...

Du bout de son pied, impatiemment, elle actionne encore deux fois le timbre qui résonne comme un rappel à l'ordre impérieux...

LA BELLE-MÈRE. Alors, Roger, ça vient, ces tartes ?

ROGER. Tout de suite...

La belle-mère a un mouvement de tête agacé et rabat brusquement la trappe...

Roger regarde un instant la trappe qui vient de se refermer. Il va vers la table. Dans ses yeux, on lit une tristesse inconsciente...

LE BEAU-PÈRE. Dépêche-toi !

Roger se remet au travail.

(*Continuant.*) Sans compter que... toutes ces crises, ça fait du tort au commerce. Vois-tu, Roger, c'est pas que j'sois méchant, mais faut quand même qu'on puisse travailler et vivre tranquille... Non ?

ROGER. Si.

Le beau-père jette un coup d'œil critique à l'extrémité de la seringue à crème, qui paraît bouchée.

LE BEAU-PÈRE. Saloperie de truc !...

Il appuie sur le piston, voit que l'appareil fonctionne et se remet aussitôt au travail.

... (*Enchainant.*) Eh ben - tant que les boches n'auront pas été mis au pas, une fois pour toutes, on n'y arrivera pas...

Il s'essuie le front.

... Faut tous les tuer...

ROGER, *impressionné.* Tous ?

LE BEAU-PÈRE. Le plus possible, en tout cas...

Il pose sa main sur l'épaule de Roger...

... Roger... Ton père est mort à Verdun... A cause de ça, t'avais rien... Je t'ai donné ma fille... Un jour, le fonds sera à toi ! Alors, sois à la hauteur et dis-toi une chose : la France a besoin de toi.

ROGER, *avec une grande simplicité.* C'est ce que je me dis...

Les deux hommes se regardent avec une affection mutuelle.

A ce moment, le timbre placé au-dessus de leurs têtes résonne à nouveau d'une façon impérieuse...

Roger rassemble hâtivement sur un plateau, les tartelettes déjà garnies...

La trappe s'ouvre à nouveau et le visage de la belle-mère apparaît....

LA BELLE-MÈRE. C'est pour aujourd'hui ?

Roger grimpe rapidement l'échelle de meunier, sa belle-mère lui prend le plateau des mains et va pour refermer la trappe...

ROGER. Alice n'est pas dans la boutique ?

LA BELLE-MÈRE. Elle est occupée... Elle travaille...

La trappe se rabat brusquement et le visage de Roger disparaît à notre vue...

ENCHAINE

extérieur jour
immeuble du journal « l'Espoir »

Camera à l'intérieur de l'immeuble, axée vers l'extérieur...

Devant la porte, une centaine de personnes écoutent avec anxiété un discours de Hitler transmis par haut-parleur (P. P.).

LE HAUT-PARLEUR. (*Discours aboyé par Hitler.*)

Un taxi stoppe devant le journal...

Jean descend rapidement et glisse un billet dans la main du chauffeur...

Sans attendre sa monnaie, il se faufile à travers la foule, vers la porte du journal et y disparaît...

intérieur jour
l'escalier du journal

Jean, qui monte rapidement, croise Ludovic, le secrétaire de rédaction...

LUDOVIC. Je descends au marbre... faire sauter l'éditorial de Delmas. Le patron n'en veut pas...

JEAN. Encore un appel à la raison ?

LUDOVIC. Oui !

JEAN, *désignant du geste la rue où retentit la voix d'Hitler.* Voilà la réponse !

Jean repart vers le haut, pendant que Ludovic sort du champ vers le bas...

intérieur jour
antichambre du patron

Nous reprenons Jean, débouchant dans le bureau... Deux secrétaires sont assises devant leur machine...

JEAN. Salut ! les filles !

L'une d'elles porte un masque à gaz...

... Déjà ?

Elle enlève le masque...

LA PREMIÈRE SECRÉTAIRE. Je m'entraîne... C'est pas commode pour travailler...

JEAN. Et pour faire l'amour ?

Elles éclatent de rire...

On peut voir le patron ?

LA PREMIÈRE SECRÉTAIRE. Non, il est avec Delmas... Ça barde !

JEAN. Tu crois que ce sera long ?

LA DEUXIÈME SECRÉTAIRE, *montrant la porte d'un geste du menton.* C'est fini !

Effectivement, la porte s'ouvre, livrant passage à Delmas... Il est à cran...

MICHEL, *à Jean.* Alors, tu l'as enfin, ta guerre... Vous allez pouvoir pavoiser...

JEAN. Non, Delmas, nous n'allons pas pavoiser... Nous allons nous battre !

MICHEL. Et après ? Quand vous vous serez bien battus... Quand il y aura des millions de morts... Qu'est-ce que vous ferez ? La paix ! Vous discuterez... Alors, pourquoi pas maintenant ?

JEAN. On ne discute pas la liberté ! On la défend !

MICHEL. Avec quoi ? Avec qui ?

JEAN. Avec tous ceux qui n'aiment pas les coups de pied au cul !

Delmas hausse les épaules et sort...

Jean se dirige vers la porte du patron et l'entrouvre...

intérieur jour
bureau du patron

Rodier est assis derrière son bureau... Il est en bras de chemise, ses manches sont retroussées... Il tient le récepteur du téléphone à son oreille...

RODIER, *au téléphone.* A la deux... et pas plus de vingt lignes... (*Il raccroche.*)

Jean entre...

JEAN. Je peux vous voir une seconde, Patron ?

RODIER. Oui, j'ai quelque chose à te dire...

JEAN. Moi, aussi !

Il s'approche du bureau, fait un garde-à-vous d'opérette et dit :

... Sergent Durrieu... 3e Bataillon de Chasseurs Alpins... Je pars demain pour Besançon...

Rodier se lève et passe devant le bureau...

RODIER. Pas question ! J'ai besoin de toi... Delmas m'a donné sa démission... Je t'offre sa place...

JEAN. Impossible !

RODIER. Mais bon Dieu... c'est la chance de ta vie... Dis oui, et je t'obtiens dans la journée une affectation spéciale...

JEAN. Non ! Cette guerre-là, c'est la mienne... Je ne veux pas la faire avec la peau des autres...

Florence entre par une porte située derrière le bureau de Rodier...

Dans une main, elle tient une tasse de café, sous son autre bras, une pile de dossiers...

Elle pose la tasse de café à côté de Rodier...

RODIER. Vous êtes un ange !... Et mon aspirine ?

FLORENCE. Dans la soucoupe...

Rodier avale ses deux aspirines et boit une gorgée de café...

Florence met de l'ordre sur le bureau, tout en jetant de temps à autre un coup d'œil à Jean, plongé dans ses pensées...

RODIER, *à Jean.* Quel âge as-tu ?

Jean ne répond pas...

RODIER, *à Florence.* Florence, quel âge lui donnez-vous ?

FLORENCE, *jouant le jeu.* 27... 28... 30... 32... Pourquoi ?

RODIER. Vous connaissez beaucoup de rédacteurs en chef à 28 ans... vous ?

Elle comprend l'objet de l'entretien et la proposition que Rodier vient de faire à Jean...

Elle regarde longuement Jean, qui la regarde... Elle lit dans son regard.

FLORENCE, *lentement.* Et, bien entendu, il a refusé ?

RODIER, *rigolant.* Tu vois, elle n'a pas une très haute opinion de toi !

FLORENCE, *brusque.* Qu'est-ce que vous en savez ?

JEAN, *souriant.* Merci, Florence !

FLORENCE. Il n'y a pas de quoi...

Florence s'éloigne et se dirige vers un classeur où elle range un dossier...

Le téléphone sonne. Rodier décroche et sans même porter à son oreille l'écouteur, le pose sur le bureau...

Il revient vers Jean.

RODIER. Alors, c'est oui ou c'est non ?

JEAN, *il prend une profonde respiration.* C'est non !

RODIER. Un jour, quand tu penseras à la connerie que tu viens de faire, tu le regretteras !

JEAN. Sûrement pas ! Je ne regrette jamais rien !

Réaction de Florence.

ENCHAINE

intérieur nuit
chambre de Roger - Alice

La pièce est petite, le mobilier est neutre, standard et bon marché.

Au premier plan, sur une chaise, une cantine qui a dû faire la guerre de 14.

Alice est vêtue d'un peignoir à fleurs. Roger, lui, est en maillot de corps, pantalon de pyjama et chaussettes.

A côté de lui, par terre, est posée une paire de brodequins neufs.

Roger et Alice sont assis côte à côte sur le bord du lit. Roger a l'air emprunté.

ROGER. Tu te rappelles quand on a été en voyage de noces ?

Silence.

... Le temps qu'on est resté, comme on est là, sur la banquette...

Silence.

... Avant que j'te décoiffe...

Il n'ose pas.

... C'que j'pouvais être timide, dis ?

Il ose enfin et il commence, d'un geste tendre et maladroit, à la décoiffer.

Alice rit, pour cacher le trouble qui s'est emparé d'elle.

Elle ferme les yeux, comme le font les gens très simples, incapables de regarder en face le désir de leur partenaire et le leur propre.

Roger embrasse Alice sur les yeux.

Alice étend la main, presse la poire qui est à la tête du lit. L'obscurité se fait...

ALICE, *avec un petit rire de gorge.* T'as pas changé, tu sais...

La porte s'ouvre.

La belle-mère entre et donne de la lumière.

LA BELLE-MÈRE. Ah ! je ne vous dérange pas ?

Roger se redresse.

ROGER. Au contraire !

La belle-mère, un peu étonnée, se reprend. Elle montre les paquets de cigarettes qu'elle tient à la main.

LA BELLE-MÈRE. Cigarettes, mon petit Roger !

ROGER, *gêné, sur un ton de reproche.* Mais je ne fume pas...

La belle-mère va poser les cigarettes dans la cantine.

LA BELLE-MÈRE. Pour les gradés... ça te fera bien voir...

ROGER, *sans conviction.* Merci !

Il est fâché d'être vu sur son lit avec sa femme.

La belle-mère enchaîne :

LA BELLE-MÈRE. Tu verras... A ta première permission, tu ne la reconnaîtras plus...

ROGER, *très gentil.* Ça serait dommage. Alice, elle me plaît comme elle est...

La belle-mère. Peut-être..., mais les épreuves, ça fait du bien, ça change... Ainsi, moi, en 14... Mais je ne veux pas vous empêcher de vous dire au revoir...

Elle se dirige vers la porte. Au moment de sortir, elle se retourne avec l'air finaud, gêné et un peu cochon que prennent les gens bornés pour parler de « ce genre de choses ».

... Attention ! mes enfants, c'est pas le moment de faire confiance à l'avenir... Soyez sages ! ***(photo 2)***

Elle sort et referme la porte.

Roger regarde Alice avec tristesse... Il est visible que l'intervention de la belle-mère a tout gâché.

Alice a un petit mouvement de tête, comme pour montrer que ce n'est pas de sa faute.

Roger grave et simple :

Roger. Dis, Alice...

Alice. Oui...

Roger. Si des fois je mourrais...

Alice. Dis pas ça !

Roger pose sa main sur celle d'Alice, pour la faire taire...

Roger. Si des fois je mourrais... t'aurais pas envie d'avoir un enfant de moi ? pour te rappeler ?

Alice. Si ! Mais t'as entendu maman, ce serait pas raisonnable...

Un silence.

Roger, *avec une grande tristesse.* Qu'est-ce que ça veut dire raisonnable, aujourd'hui ?

Elle lui sourit..., se lève, le prend par la main.

Alice. Finir ta cantine, viens !

Enchaine

intérieur nuit chambre hôtel Jean

C'est une pièce spacieuse d'un hôtel confortable de la rive droite.

Par la fenêtre, nous apercevons l'enseigne lumineux de l'hôtel.

La pièce est en grand désordre. Il est visible que Jean est là depuis longtemps et que la bibliothèque de sapin a dû être posée à ses frais.

Fixés au mur, par des punaises, des dessins de Cassandre et de Bérard. Sur une jolie commode Directoire, un gramophone est posé.

Sur la table de chevet, une petite radio, dernier modèle de l'époque, dont l'antenne grimpe vers le plafond, où elle est rattachée à la tuyauterie.

Sur l'armoire, une valise et un sac de voyage en cuir de bonne qualité dénotent que Jean est un homme qui gagne bien sa vie.

Devant la cheminée, Jean brûle des papiers personnels... A ses lèvres, une cigarette se consume lentement. Son visage est éclairé de façon intermittente par les flammes de la cheminée. On sent qu'il est en train de se défaire du peu qui constituait son « foyer ».

Rassemblées sur la tablette de la cheminée et sur la table, des affaires de toutes sortes.

Par terre, une corbeille à papiers aux trois quarts pleine.

Jean regarde autour de lui... Il aperçoit un disque. Il le prend. Le regarde, va pour le briser, puis renonçant, décide de l'écouter une dernière fois.

Il va poser le disque sur le gramophone.

On entend l'air :

« It happens in montery
« A long time ago,
etc., etc.

On frappe à la porte.

Jean. Entrez !

Il se retourne. Il est visiblement ahuri.

Sur le seuil, Florence lui sourit.

Florence. Oui... c'est moi...

Elle referme la porte et s'avance dans la pièce.

Il arrête brusquement le disque, l'enlève, le garde à la main.

Florence inspecte du regard autour d'elle la pièce.

Florence. C'est bien comme ça que j'imaginais votre chambre...

Elle s'approche de Jean qui écrase sa cigarette dans un cendrier.

Jean. Ah ! ... parce que vous « imaginiez » ma chambre ? Ç'aurait été plus simple de venir la voir ! Non ?

Florence ne répond pas...

Elle regarde le nettoyage par le vide entrepris par Jean.

Florence. On fait place nette ?

Jean, un peu trop désinvolte, casse le disque en deux et le jette dans la corbeille.

Jean. On fait place nette !

Florence. Vous ne me dites pas de m'asseoir ?

Jean. Asseyez-vous !

Elle s'assied sur le bras d'un fauteuil, près d'un meuble sur lequel se trouve encadrée une photo de femme.

Jean prend un paquet de lettres, les déchire une à une et les jette dans le feu.

Florence prend la photo en mains...

Florence. Je peux ?

Jean. Si ça vous amuse...

Florence. Ça me plaît, oui.

Elle arrache la photo du cadre et la jette dans le feu.

Jean, *méfiant.* Vous êtes chargée de mission ? ... Par Rodier ?

Florence. Il ne s'agit pas du patron, Jean, il s'agit de moi...

Jean s'arrête, interdit... se retourne... va vers elle. Elle enchaîne tout de suite :

... Ceci dit, je suis quand même de l'avis de Rodier... La guerre, c'est pour ceux qui ne peuvent pas faire autrement !

JEAN. Justement... je ne peux pas faire autrement, Florence ! Même si je n'étais pas d'accord sur le plan politique, je partirais quand même... (*Il hésite.*) Pourquoi ? Oh ! ça tient en une phrase, quatre mots un peu cons... Le baptême-du-feu... Je voudrais savoir comment je me tiendrais sur les fonts baptismaux... Voilà, c'est tout ! Mais ça compte pour un homme...

Il vient vers elle, la prend aux épaules.

JEAN. Vous ne pouvez pas comprendre...

Florence se dégage.

FLORENCE. Sûrement pas ! On ne rate pas une carrière pour se donner le frisson...

Devant la mauvaise volonté de Florence, il renonce. Elle se lève.

FLORENCE. Le frisson, je serais plutôt pour moi aussi, vous savez... Mais ça ne me suffit pas. J'en ai trop bavé... Votre vie à vous, c'est d'être libre... Tant pis si je vous déçois... ma liberté à moi, c'est l'argent !

Il veut parler... l'interrompre...

... Laissez-moi finir, c'est pas tellement commode... Si un homme me donne tout ça, je suis à lui... Mais si cet homme c'est vous, je suis heureuse... heureuse !

Elle passe ses deux bras autour du cou de Jean, comme pour l'enchaîner...

... Tu restes ?

Jean est, non pas ébranlé, mais au moins, disons physiquement touché.

Il dénoue posément les bras de Florence.

JEAN. Je pars !

Un silence. Elle baisse enfin la tête.

FLORENCE. Je crois qu'on s'est tout dit.

Elle hésite à peine, se retourne, gagne la porte sans hâte.

Jean la regarde, la laisse aller jusqu'à la porte. Elle a la main sur la poignée.

JEAN. Non ! Attends... En général, je ne connais rien de plus stupide qu'un homme et une femme qui ont envie de faire l'amour ensemble et qui ne le font pas..., mais alors là aujourd'hui... ça passe les bornes !

Elle se retourne lentement, le regarde en face. Jean ne bouge pas.

Un temps de silence... pendant lequel Florence pèse sa décision...

Puis elle commence à se déshabiller, en le regardant droit dans les yeux.

Il la regarde faire. Il n'est plus pressé... Il sourit...

ENCHAINE

extérieur jour
route près du Rhin
été 1940
marche militaire allemande

Sur une route poussiéreuse, avance une colonne d'infanterie allemande, en tenue de campagne, précédée de quelques motocyclistes et voitures où se trouvent des officiers.

Les soldats sont en vareuses ouvertes, le fusil en bandoulière et ils chantent joyeusement une marche militaire... Ils se dirigent vers la France...

En sens opposé, arrive alors une longue colonne de prisonniers français de toutes armes, visiblement fatigués et abattus. Ils sont encadrés par des sentinelles en armes.

Ils avancent vers le Rhin, vers l'Allemagne et au passage, on reconnaît dans les derniers rangs : Jean.

La colonne des prisonniers s'engage sur un grand pont métallique qui traverse le Rhin...

extérieur jour
le pont sur le Rhin

Lentement, les prisonniers défilent par quatre. Le bruit de leurs godillots, frappant le plancher métallique du pont, fait un curieux vacarme.

Tout à coup, nous reconnaissons Roger. Tout en marchant, il essaie de remettre sa bande molletière qui se défait. N'y parvenant pas, il s'arrête et sort du rang.

A côté de lui, les prisonniers défilent. Il jette un coup d'œil inquiet vers eux, puis entreprend de dénouer la bande.

Un sous-officier allemand, qui remonte la colonne, le pousse dans les rangs.

LE SOUS-OFFICIER. Nicht stehen bleiben... Weiter... Los... (**photo 3**)

Roger se cogne dans Jean.

Il continue de marcher en boitant, car il ne peut pas lâcher sa molletière, qui est à moitié défaite. Il trébuche. Jean le rattrape par le bras.

ROGER. ... J'en sortirai jamais !

Il sort du rang, Jean le suit.

Roger essaie rapidement de remettre sa bande molletière maculée de boue... il s'affole...

JEAN. Attends, pauvre cloche, je vais t'arranger ça...

Il arrache la bande molletière et la jette à l'eau...

Roger va protester, mais comme le sous-officier allemand qui ferme la colonne s'approche, Jean prend vivement Roger par le bras. Ils rattrapent les derniers prisonniers de la colonne qui les ont devancés de quelques pas...

Roger marche maintenant à l'aise... Il regarde ses jambes dépareillées...

JEAN. Ça va mieux comme ça, hein ?

ROGER. Ça va mieux, mais... c'est pas réglo !

Jean est estomaqué...

JEAN. Tu sais, le règlement, je crois qu'il est en train d'en prendre un bon coup.

Ils marchent. Au bout d'un moment, Jean regarde le Rhin au-dessous d'eux.

ROGER. Dis donc, ça fait drôle quand même de passer de l'autre côté...

JEAN, *amer*. Oui... surtout comme ça !

ROGER. C'est vachement large.

JEAN. Sur un pont, ça va encore, mais à la nage...

Roger rit un beu bêtement. Ils marchent avec la colonne.

JEAN. Qu'est-ce que tu fais dans le civil ?

ROGER. Boulanger-pâtissier.

ROGER. Et toi ?

JEAN. Journaliste.

Roger a un petit sifflement admiratif.

La colonne sort du pont, sur la rive allemande...

Les derniers rangs de prisonniers passent devant nous.

Cadrage à nouveau sur Jean et Roger... Ils sont toujours les derniers.

Des soldats allemands commencent à refermer les lourdes grilles...

A l'arrière-plan, nous voyons l'immense tablier du pont... maintenant vide.

Tout en continuant à marcher, Jean tourne la tête, regarde le pont... et le fleuve... Roger l'imite.

ROGER. Pourquoi tu as dit « sur le pont ça va encore... mais à la nage » ?

JEAN, *lui met gentiment la main sur l'épaule*. Parce que pour revenir...

Un sous-officier remarque que Roger et Jean sont en retard.

LE SOUS-OFFICIER. Schnell... Schnell... Schneller...

Ils repartent.

Jean a un geste du pouce par-dessus son épaule désignant le Rhin derrière eux.

JEAN, *enchaînant*. ... Ça m'étonnerait qu'on puisse passer sur le pont.

Roger regarde Jean avec perplexité.

FONDU

extérieur jour
Stalag
hiver 1940-1941

Le ciel est gris, il fait froid.

Caméra à l'extérieur du camp.

Un soldat allemand longe les barbelés. Il tient un chien policier en laisse, qui aboie furieusement.

A l'arrière-plan, nous voyons la porte du camp et un mirador.

Le soldat tourne à l'angle du camp.

On découvre une centaine de prisonniers, en carré.

Au milieu, un officier allemand, flanqué de deux sous-officiers.

L'officier tient à la main un carton sur lequel est fixé un papier avec les noms des prisonniers.

Jean et Roger sont l'un à côté de l'autre.

L'officier lit :

L'OFFICIER. Raoul Barbet...

BARBET. Présent !

L'OFFICIER. Profession ?

BARBET. Chauffeur de taxi...

L'officier note.

L'OFFICIER. Pierre Danet...

DANET. Présent !

L'OFFICIER. Profession ?

DANET. Horloger !

L'OFFICIER. Jean Durrieu...

JEAN. Présent !

L'OFFICIER. Profession ?

JEAN. Cultivateur...

L'officier note.

Roger fronce les sourcils.

L'OFFICIER. Gustave Fournol...

FOURNOL. Présent !

L'OFFICIER. Profession ?

FOURNOL. Garagiste !

L'OFFICIER. Roger Perrin...

ROGER. Présent !

L'OFFICIER. Profession ?

Roger hésite, il regarde Jean.

L'officier répète :

L'OFFICIER. Profession ?

ROGER. Cultivateur...

Jean regarde Roger en lui faisant un petit sourire.

FONDU

extérieur jour
une petite route dans la Forêt Noire
printemps 1941

Un camion passe, conduit par un soldat allemand.

Debout, à l'arrière, cinq prisonniers français regardent le paysage, accoudés au bord du camion.

Ce sont : Jean, Roger et trois autres prisonniers : Louis, Emile et Victor.

Un vieux caporal allemand, en armes, les surveille.

Roger contemple le paysage d'un air admiratif et surpris.

Jean est à côté de lui. Il dissimule dans le creux de sa main « quelque chose » qu'il regarde avec une certaine inquiétude.

Roger lui pousse le coude. Jean dérangé, referme vivement sa main sur l'objet.

JEAN. Quoi ?

Roger désigne le paysage.

ROGER. Tu vois, c'est drôle... je ne pensais pas que ça pouvait être pareil chez les chleuhs...

JEAN. Pareil ?

ROGER. Pareil que chez nous...

Jean ne répond pas.

Roger regarde ce que Jean tient dans le creux de sa main.

On découvre une boussole.

Jean jette un coup d'œil vers le vieux caporal, qui allume une cigarette.

JEAN. Nord... Nord-Est... Dieu sait jusqu'où ils vont nous emmener...

ROGER. A cinquante kilomètres près...

JEAN. Quand il faudra se les taper la nuit, à pied, et sans bouffer, tu m'en diras des nouvelles...

ENCHAINE

extérieur jour
route aux environs du village

Le camion transportant les prisonniers arrive en vue du village.

ENCHAINE

extérieur soir
la place du village

Le camion débouche sur la place du village, où quelques gosses cessent de jouer pour regarder les prisonniers.

Le camion stoppe devant le café d'Otto.

intérieur soir
le café d'Otto

La radio marche, annonçant des victoires.

Assis dans un coin de la salle, trois hommes (Kessler, Klotz et le maréchal-ferrant).

Otto est derrière le zinc, en bras de chemise et pantoufles. Il remplit trois verres de bière et les porte aux trois clients.

On entend un ou deux coups de klaxon.

Otto, rapidement, va décrocher sa veste d'uniforme du parti et met sa casquette, etc.

Les prisonniers, guidés par le caporal, entrent dans le bistrot.

Otto salue :

OTTO. Heil Hitler !

Il conduit les prisonniers vers la porte du dortoir. La clé est sur la serrure. Il y a également un verrou.

Il ouvre la porte.

Activés par le caporal en serre-file, les prisonniers entrent dans la chambre.

intérieur soir
la salle de bal - dortoir

C'est une vaste pièce avec une estrade.

A gauche et à droite de l'estrade des toilettes marquées « Damen », « Herren ».

De grandes fenêtres peintes en bleu, actuellement fermées, donnent sur la place du village.

Il y a cinq lits métalliques.

Jean quitte ses camarades, va vers les lits, se débarrasse de sa musette tout en parcourant du regard ce décor insolite.

Un aboiement d'Otto le rappelle à l'ordre.

OTTO, *en allemand.* Garde à vous !

Jean revient sans hâte et s'aligne à côté de ses camarades.

Otto a, entre temps, sorti un papier de sa poche. Il ajuste ses lunettes.

OTTO. Heil Hitler !

Puis il lit :

... (*En allemand.*) Par ordre de la Kommandantur, il est strictement interdit aux prisonniers de s'approcher, sans autorisation, des femmes et des jeunes filles allemandes !

Les prisonniers se regardent avec un j'menfoutisme typiquement français.

OTTO, *en allemand, mécontent.* Toute infraction à cet ordre sera punie d'une peine de prison... et selon la gravité du cas même de la peine de mort !

Les sourires des prisonniers se figent.

JEAN. Bon... eh bien ! on est fixé !

OTTO, *en allemand.* C'est tout !... (*Il salue.*) Heil Hitler !

Otto et le caporal sortent.

On entend la clé tourner trois fois dans la serrure.

Les cinq prisonniers, indécis, semblent perdus dans l'immense salle de bal.

Lentement, les prisonniers se dirigent vers les lits. Ils déposent leurs affaires.

Jean et Roger choisissent deux lits côte à côte.

Tous jettent de temps à autre des coups d'œil ahuris dehors.

Vu par eux :

Derrière les fenêtres, garnies de barreaux fraîchement scellés, une multitude de villageois contemplent les « fauves ». Il y a là des gens de tous âges : une paysanne avec sa vache, un facteur appuyé sur son vélo, des enfants qui se poussent du coude, etc.

Louis est debout, tourné vers les fenêtres... Perplexe, il se gratte l'aisselle avec application.

Jean se dirige vers les toilettes. En passant près de Louis, il jette, sans rire :

JEAN. Te gratte pas comme ça, ils vont te lancer des cacahuettes !

Jean entre dans les toilettes et ouvre tout grand un robinet.

EMILE. Il a raison... On se croirait au zoo...

VICTOR. Le tout est de savoir qui c'est, les singes... ou c'est nous, ou c'est eux... Les barreaux sont au milieu, après tout...

Un certain mouvement de jambes a lieu parmi les villageois, qui se poussent du coude, tordent le cou, s'approchant, cherchant à voir. Des bras se tendent, désignant quelque chose.

ROGER, *poussant un cri.* Jean !

Roger s'est retourné, les trois autres en font autant. Ils voient...

Sur l'estrade, Jean, le torse nu, qui a déjà mis sa chemise à sécher, en train d'enlever sa ceinture et d'ôter son pantalon.

ROGER, *affolé.* Qu'est-ce que tu fais ?

JEAN, *exagérément calme.* J'ôte mon pantalon !

ROGER. Ça... je vois ! ... Les Frizés aussi !

JEAN, *qui s'amuse.* Alors ? Qu'est-ce que tu veux que ça me foute !

Jean reprend son déshabillage.

Dehors, les paysans s'agitent.

Des gosses poussent des cris hostiles et ramassent des cailloux.

Louis se dirige vers Jean.

LOUIS, *redoutable.* Si tu enlèves ton froc...

JEAN. Eh bien ?

LOUIS. Je te botte le cul !

JEAN, *anxieux.* Tu ferais ça ?

LOUIS. Je vais me gêner !

JEAN. Devant l'ennemi ?

Louis réfléchit... Tempête sous un crâne de boxeur.

Jean laisse tomber son pantalon, qu'il dispose calmement sur le fil.

Il se prépare à ôter son slip.

Roger, affolé, se dirige rapidement vers la plus proche fenêtre qu'il ferme au nez des spectateurs, puis il rabat le rideau de papier noir de la défense passive. Il fait de même avec une deuxième fenêtre, puis une troisième.

Soudain, une pierre fait voler en éclats le carreau, déchire le rideau de papier et frôle le crâne de Roger.

ROGER. Merde alors...

VOIX OFF DE JEAN. Qu'est-ce que je disais.

FONDU

extérieur jour
la place du village

Le lendemain matin...

Les prisonniers sortent en file indienne du café Otto.

Le caporal allemand prend la tête du commando, un peu comme s'il commandait un bataillon.

LE CAPORAL, *en allemand.* En avant, marche !

La grand-rue du village

Quelques habitants regardent passer la colonne des prisonniers. Parmi eux, une jeune femme qui tient un bébé dans les bras.

Au passage, Victor sourit au bébé et lui adresse un petit salut de la main.

Le bébé répond au salut de Victor en agitant ses bras. Effrayée sa mère l'immobilise.

La colonne s'éloigne.

Devant la maison du maréchal-ferrant, le caporal crie :

LE CAPORAL, *en allemand.* Halte !

Il prend Jean par le bras et crie :

... Allez-y !

JEAN. Ça va... J'suis pas sourd !

Roger regarde partir Jean avec une certaine inquiétude.

... A ce soir... Bonne chance !

LE CAPORAL, *en allemand, off.* En avant... marche !

La colonne repart.

extérieur jour
la cour du maréchal-ferrant

Jean pénètre dans la cour.

Devant la forge, le maréchal-ferrant, aidé par sa femme, est occupé à ferrer un cheval de labour, attaché à un anneau.

Jean s'approche lentement, traversant la cour. Il s'arrête devant le maréchal-ferrant, qui continue à fixer le fer. Quand il a fini, il pose la patte du cheval à terre et dit, avec une mauvaise humeur :

LE MARÉCHAL-FERRANT, *en allemand.* Qu'est-ce que t'attends ? Va prendre une fourche, une brouette et commence à vider la fosse...

... Et il soulève une autre patte du cheval.

Jean, qui n'a pas compris, attend.

Le maréchal-ferrant repose la patte du cheval et lâche un juron en allemand.

... Merde, c'est vrai, en plus, il ne comprend rien...

Il laisse le cheval et fait signe au prisonnier de le suivre.

L'un derrière l'autre, ils vont vers la fosse à purin.

Les deux hommes s'arrêtent devant la fosse, aux trois quarts pleine.

Le maréchal-ferrant tend une fourche à Jean, lui désigne une brouette et se met alors, comme il arrive parfois aux gens simples parlant à quelqu'un qui ne comprend pas leur langue, à parler petit nègre.

LE MARÉCHAL-FERRANT, *en allemand.* Fumier... brouette... là-bas... Compris ?

Jean ne bouge pas.

Le maréchal-ferrant élève le ton et désigne la fosse.

... Fumier...

JEAN, *superbe.* Fumier..., oui !

Il prend la fourche et saute dans la fosse.

Le maréchal-ferrant, perplexe, jette un coup d'œil vers sa femme qui le rejoint à petits pas, en s'essuyant les mains à son tablier.

Jean crache dans ses mains pour se donner du courage avant d'attaquer.

Il aperçoit...

La femme au-dessus de lui... en train de fouiller la poche du tablier...

Il incline vaguement la tête pour saluer..

Elle ne répond pas à son geste. Elle sort de la poche de tablier, une paire de lunettes qu'elle ajuste soigneusement. Elle regarde Jean... longuement... Puis elle ôte ses lunettes, les remet dans sa poche, adresse à son mari un regard qui exprime le peu de confiance que lui inspire Jean, et fait demi-tour, sans un mot.

Son mari la suit.

Jean en est sur le cul...

JEAN. Eh bien !

Il saisit la fourche en force pour se calmer, prend une énorme pelletée de fumier qu'il expédie avec un « han » de bûcheron dans la brouette...

Le mouvement qu'il fait lui a fait lever la tête. Son regard est tombé sur...

... Une fenêtre ouverte au premier étage.

Il ramène lentement à lui sa fourche vide.

Il regarde...

Lotte, la belle-fille du maréchal-ferrant. Elle est belle, opulente, d'un type germanique accentué. Elle est en train de brosser ses longs cheveux... et sans doute le regarde-t-elle, elle aussi, depuis un moment...

Jean, le menton posé sur sa fourche, la contemple sans aucune gêne.

Elle pose sa brosse sur un meuble derrière elle et ferme la fenêtre, d'un geste brusque.

Jean, pensif, se remet au travail.

ENCHAINE

extérieur jour
route de campagne et ferme Kessler

Sur un signe du caporal, Roger quitte ses camarades et s'engage sur le chemin qui descend à la ferme du bourgmestre.

Il se retourne et regarde avec regret... les autres prisonniers.

Le caporal lui fait signe d'avancer.

Il se dirige vers les bâtiments de la ferme qu'on aperçoit de part et d'autre du chemin...

Un chien-loup attaché à une chaîne aboie furieusement.

Roger le contourne et monte, en regardant autour de lui (il ne voit personne), les quelques marches de l'escalier qui mène à la porte d'entrée.

Devant la porte, il regarde un petit placard grillagé où sont affichés des documents officiels, puis il tourne la poignée et entre...

intérieur jour
ferme Kessler

Il se trouve dans un couloir où il y a une porte à droite et une à gauche.

Sur la porte de droite, une pancarte indique : « Bureau du Bourgmestre. »

Derrière celle de gauche qui est entrouverte, on entend un bruit de radio (les nouvelles en allemand).

Attiré par le bruit, il choisit la porte de gauche et frappe...

UNE VOIX, *en allemand.* Entrez !

Il ouvre la porte et voit...

intérieur jour
la cuisine

C'est l'heure du petit déjeuner. Sur la table il y a six places et six bols.

Autour de la table : Mme Kessler et Friedel, Kurt, Helga. Tous assis, en train de beurrer des tartines ou de se servir du lait. Un pot de café est également sur la table.

Il y a un instant de silence, tous les gestes s'arrêtent, les regards se tournent vers Roger qui, gêné, ne sait trop quelle contenance prendre.

Le bourgmestre sort de son bureau et voit Roger, de dos, sur le seuil de la porte « cuisine »...

Il s'approche de lui, lui met la main sur l'épaule et d'une pression le fait entrer...

Il referme la porte derrière lui, se retourne, lui tend la main.

KESSLER. Guten morgen !

ROGER, *intimidé.* Bonjour, monsieur...

KESSLER, *en allemand.* C'est le prisonnier... Il s'appelle Roger...

Roger, gêné, sourit poliment...

Le bourgmestre le fait avancer.

Friedel tire un journal (genre Jeunesse Hitlérienne) de sa poche, l'ouvre et le place devant lui.

Mme Kessler prend le pot de café et sert son mari.

KESSLER, *en allemand.* Ma femme...

MADAME KESSLER, *en allemand.* Morgen...

Le bourgmestre continue à désigner chacun par son nom.

KESSLER, *en allemand.* Kurt...

Kurt tourne la tête.

KURT, *il grogne un indistinct.* Morgen...

Friedel s'est ostensiblement désintéressé de la question. Il bouffe sa tartine, les yeux sur son journal.

KESSLER. Friedel...

Friedel, la bouche pleine, sans tourner la tête, pousse un vague grognement...

ROGER. Bonjour...

Le père n'insiste pas.

KESSLER. Helga...

Helga, de sa place, se tourne en souriant vers Roger.

HELGA. Guten Morgen...

Roger d'instinct abandonne son « bonjour » et bredouille avec un accent atroce :

ROGER. Guten Morgen !

Friedel, hausse les épaules.

M. Kessler s'assied en disant en allemand à Roger :

KESSLER, *en allemand.* Asseyez-vous... *(photo 4)*

Et il lui désigne sa place en bout de table.

Quand il a compris que la place lui est réservée, Roger gagne sa place, s'assied et attend.

Mme Kessler passe la cafetière à Friedel à l'intention de Roger.

Friedel ne bronche pas.

Le bourgmestre, par un claquement de doigts, rappelle son fils à l'ordre.

KESSLER. Friedel !

Friedel regarde son père, regarde Roger et se replonge aussi sec dans sa lecture.

Puis du revers de la main, sans regarder ce qu'il fait, il fait glisser la cafetière devant lui... et, d'un mouvement brusque, jusqu'à Roger.

La cafetière se renverse sur Roger.

Roger est horriblement gêné.

Kessler se lève brusquement, et d'un geste indique à Friedel de le suivre...

KESSLER, *à Friedel.* Komm !

Il va jusqu'à la porte.

Friedel passe devant lui, l'oreille basse.

Un instant de gêne.

Helga se lève, prend une serviette, va jusqu'à Roger et la lui tend.

Il la remercie d'un sourire.

ENCHAINE

extérieur soir
place et façade du café d'Otto

La colonne des prisonniers s'approche de la porte du café.

intérieur soir
café d'Otto

Quelques vieux clients jouent aux cartes, en écoutant le communiqué de la radio.

Les prisonniers entrent dans le café et couvrent le bruit de la radio avec leurs gros souliers.

Louis, qui porte un tablier sur son costume militaire, apporte des verres à une table, donne un coup d'éponge et emporte les verres vides.

Victor met paisiblement la main aux fesses de Louis.

VICTOR. Alors, Fraulein, ça va ?

Louis, d'un magnifique réflexe, se retourne et lui assène (en le retenant) un direct au foie qui, malgré tout, fait basculer Victor contre une table.

LOUIS. Merci et toi ?...

Victor se redresse, tout pâle, en portant bizarrement la main, non pas à son foie, mais à sa poche, qu'il tâte.

VICTOR. Si on peut plus rigoler...

LOUIS, *sincère.* Je rigolais, qu'est-ce que tu crois ?

En même temps, couvrant la dernière réplique de Louis, Otto hurle :

OTTO, *en allemand, hurlant.* Silence !

Les prisonniers affectent de marcher sur la pointe des pieds pour gagner le dortoir.

Otto se retourne furieux. Il désigne la radio.

... Anglais... Kapout !

Tous les prisonniers, sauf Louis entrent dans...

le dortoir

La pièce est froide, trop grande pour les quatre prisonniers.

ROGER. Tu crois que c'est vrai ?

JEAN. C'est vite dit... A faire, c'est plus compliqué.

Avec la réticence et la méfiance de Français casaniers, ils prennent possession des lieux.

Victor va jusqu'à la paillasse. Il s'assied avec précaution. A côté de lui, Emile...

Jean et Roger les dépassent et sortent du champ.

VICTOR. Qu'est-ce qu'il m'a foutu la trouille, celui-là.

Il plonge lentement la main dans sa poche et avec amour il en sort un premier, puis un deuxième œuf. Il en tend un à Emile.

EMILE. Nom de Dieu ! Comment t'as fait ?

Victor, avec la main, fait le geste classique de caloter quelque chose.

VICTOR, *se marrant grassement.* Comme avec Louis, seulement là... c'étaient de vraies poules.

Jean et Roger se tiennent le dos aux autres, un peu plus loin.

JEAN. Alors ?

ROGER. Je crois que j'ai eu du pot ! Je suis chez le bourgmestre. C'est pas le mauvais cheval ! ... Je suis comme qui dirait son adjoint... Et toi ?

Jean hausse les épaules.

JEAN. Le vieux et la vieille, deux pauvres cons ! Mais il y a la belle-fille... (*Geste évocateur de la plantureuse Lotte.*) Et là... tous les espoirs sont permis. En attendant...

Il sort de sa poche une carte géographique...

... J'ai piqué ça. Une carte de la région.

Il l'étale sur le lit...

... Regarde ! Nous sommes là.

A cet instant, la lumière s'éteint.

... Vaches de chleuhs !

FONDU

extérieur jour
une route dans la Forêt Noire
hiver 1941-1942

Un camion s'approche d'un tunnel stratégique, passant sous une voie ferrée.

A l'avant du camion, Helga tient le volant. Assis à côté d'elle, le vieux Kurt somnole.

Assis sur des sacs de pommes de terre, à l'arrière. Roger.

L'entrée du tunnel est gardée par une sentinelle allemande qui barre le passage.

Le camion s'arrête.

La sentinelle, *en allemand.* Papiers !

Helga tend le laissez-passer au soldat, qui l'examine attentivement... Puis il va à l'arrière du camion.

... Kartoffeln !

Il replie son papier, retourne à l'avant et le rend à Helga.

Helga. Merci...

La sentinelle s'écarte. Le camion démarre et disparaît dans le tunnel...

Enchaine rapide

extérieur jour
une route en forêt
hiver

Le camion roule dans une forêt de sapins... et parvient dans un endroit où l'on procède à des coupes de bois.

Les travaux sont exécutés par une trentaine de prisonniers français, d'assez minable aspect, surveillés de dix mètres en dix mètres par un soldat allemand.

Le camion est obligé de ralentir pour passer à travers ce rassemblement d'hommes, travaillant à la scie et à la hache. Ils sont sales, leurs vêtements sont déchirés, les visages mangés par la barbe.

Roger, assis sur ses pommes de terre, considère avec tristesse ses camarades malheureux.

Premier prisonnier. Dans tes sacs, t'as rien à bouffer ?

Roger. C'est contrôlé, vieux !

Le camion roule de plus en plus lentement. Un autre prisonnier interpelle Roger.

Deuxième prisonnier. On la saute ! T'as vraiment rien ?

Troisième prisonnier. Planqué !

Le camion passe maintenant à la hauteur de trois prisonniers qui regardent Roger avec hostilité, sans rien dire.

Gêné par des reproches muets, Roger voudrait faire quelque chose.

A l'avant, Helga surveille Roger dans son rétroviseur.

A l'arrière, Roger fait un clin d'œil à...

... un prisonnier qui comprend et se met à suivre le camion.

Le camion se dégage de la colonne des travailleurs et reprend de la vitesse. Il arrive à un tournant. Roger se prépare à lancer un sac dans le fossé...

Il regarde vers l'avant, croit qu'on ne le voit pas et jette le sac. Le prisonnier le ramasse vivement et disparaît derrière une haie.

Enchaine

Un peu plus loin, le camion stoppe sur le bas-côté. Helga descend.

Roger est très inquiet de la tournure que vont prendre les événements.

Helga monte sur la plate-forme.

Elle commence à compter les sacs pour faire enrager Roger.

Elle dit, en allemand :

Helga, *en allemand.* Il en manque un.

Roger fait celui qui ne comprend pas... Elle prend un air furieux.

... C'est très grave.

Roger se tait... Helga ouvre le coffre situé près de la roue de secours, prend un sac vide, et commence à le remplir avec des pommes de terre empruntées aux autres sacs.

Roger se met à l'aider.

Timidement d'abord, il lui sourit.

Elle lui rend son sourire.

Roger se met à rire.

Helga se met à rire aussi...

Enchaine

extérieur jour
cour du maréchal-ferrant

La voiture à cheval sort de la cour. Elle emporte le maréchal-ferrant qui est vêtu d'un costume noir et sa femme, qui a mis un châle sur la tête.

Jean les regarde passer et referme les barrières de la cour.

Il traverse la cour et entre dans son atelier.

intérieur jour
atelier du maréchal-ferrant

Tout de suite nous entendons le bruit d'une machine à coudre à pédale.

Jean va nonchalamment jusqu'à son établi, prend un des outils rouillé posé sur l'établi et commence à le frotter avec de la toile émeri.

Tout en travaillant, il se retourne et voit par la porte ouverte...

Lotte assise devant sa machine à coudre, près de la fenêtre. Elle est en plein travail...

Autour de son cou, un mètre souple, dans sa bouche, plusieurs épingles. Elle regarde Jean qui la fixe.

Elle s'arrête de coudre, mesure le col de la blouse qu'elle est en train de se confectionner, retourne le bord de l'étoffe et l'écrase de l'ongle pour piquer l'ourlet. Elle fixe deux épingles dans l'étoffe. Elle regarde vers l'atelier...

Jean s'est rapproché, tout en continuant de polir son outil...

Lotte se remet à coudre...

Doucement, Jean vient s'appuyer contre la cham-

branle de la porte et regarde Lotte avec l'intérêt le plus vif...

Lotte arrête de coudre, d'un geste nerveux, casse le fil qui relie la blouse à l'aiguille de la machine et va verrouiller la porte donnant sur l'atelier.

Dans l'atelier, Jean entend la clé tourner dans la serrure, puis de nouveau le bruit rassurant de la machine à coudre.

Rapidement, Jean prend un bout de fer dans l'établi, le serre dans une longue pince, fixe la pince dans l'étau et dispose le fer de manière à ce qu'il repose sur la meule électrique. Il branche le courant, le fer fait entendre un crissement plaintif en frottant sur la meule...

Jean donne un dernier coup de pouce afin que ça ne frotte pas trop et sort par la porte donnant sur la cour.

extérieur jour
la cour

Jean grimpe sur la charrette qui est contre la façade. Il s'accroche au rebord d'une petite fenêtre ouverte, fait un rétablissement et disparaît à l'intérieur.

intérieur jour
chambre de Lotte et de son mari

Un grand lit paysan en chêne, une armoire et une commode. Sur la commode, la photo du mari, en uniforme.

La porte donnant sur le couloir est ouverte...

Jean ouvre la porte donnant sur la gauche, c'est le cabinet de toilette... Il la referme...

Il se dirige vers l'armoire qu'il ouvre. Elle ne contient que des affaires de femme. Il écarte rapidement les robes, les unes après les autres et constate qu'il n'y a pas de costume d'homme... Il va à la commode, ouvre le tiroir et en sort des bas, et un soutien-gorge. Il fait une grimace mi-amusée, mi-désappointé, et referme le tiroir...

Il sort de la pièce...

dans le couloir

Il clenche une porte, elle est fermée à clé... Il poursuit sa route et entre...

dans une petite pièce

Il ouvre une grande armoire à glace. Il commence à fouiller... Il tombe sur une grande housse de toile cirée... Il ouvre la fermeture éclair... Il décroche un costume qui est pendu sur un cintre... Il applique le costume contre lui... Il est beaucoup trop grand... Il le raccroche et en prend un autre... Il l'applique contre lui... Il paraît être à sa taille... Il repousse la porte et se regarde dans la glace... Il paraît satisfait... Il retire le cintre et le remet dans la housse... Il fouille les poches du costume et en retire les boules de naphtaline qu'il dissimule entre deux piles de tricots rangées sur la planche du haut... Il referme la housse, la remet à la place exacte où il l'a trouvée, referme la porte de l'armoire, va poser son costume sur une table, sort une ficelle de sa poche, et, avec des gestes rapides et précis, il en fait un petit paquet...

Il sort dans...

le couloir

...et referme doucement la porte... Il regarde autour de lui où il pourrait bien cacher le costume... Il finit par s'engager dans l'escalier qui mène au grenier...

intérieur grenier

Il fait sombre. Jean écarte le volet de la lucarne. Il regarde autour de lui, prend de vieux journaux rangés en pile et enveloppe son costume, attrape un vieux tabouret, monte dessus et pose son paquet sur une large poutre... Il redescend, remet le tabouret là où il l'a pris... Il regarde si d'en bas on ne voit pas le paquet... Il sort après s'être assuré que tout est comme à son arrivée...

Jean apparaît dans...

le couloir

...au pied de l'escalier menant au grenier. Il regarde prudemment à droite et à gauche... Il regarde ses mains : elles sont poussiéreuses... Il les frotte sur son pantalon... Il traverse le couloir et entre dans...

la chambre de Lotte

...Il se dirige vers la fenêtre. Il s'arrête net : il vient de s'apercevoir trop tard que la porte du cabinet de toilette qu'il avait refermée, est ouverte.

Lotte en sort. Elle s'arrête net en le voyant. Son visage s'empourpre, elle se trouble...

Elle porte la blouse qu'elle est en train de se faire. Les manches ne sont pas encore montées et ses beaux bras sont nus...

La blouse est entrouverte et nous apercevons le soutien-gorge qui emprisonne son opulente poitrine.

Autour de son cou, le centimètre souple est toujours posé.

Elle est figée sur place...

Lui aussi...

Machinalement, elle retire l'épingle qui est à sa bouche et d'un geste expert, la fixe à son revers.

Jean passe la main sur sa bouche, puis comme « on se jette à l'eau » il s'approche d'elle... Puis il s'arrête, comme pour ne pas casser quelque chose qui ne tient qu'à un fil...

Elle est essoufflée...

Lui aussi...

Tout à coup, ils se mettent à avoir une peur égale l'un de l'autre. Il étend la main vers elle, et lui caresse la joue...

LOTTE. Nein...

La peur, l'angoisse aidant, Jean la prend dans ses bras. Il l'embrasse furieusement...

Elle n'a jamais été embrassée comme ça... par un homme expert et violent qui lui mord la bouche...

Elle se dégage, haletante...

Il la renverse sur le lit, sa main remonte le long de ses bas et retrousse les jupons...

Elle halète... Puis, tout à coup furieusement, dans un ultime sursaut de défense, elle le repousse, elle lui cogne dessus à coups de poings. Elle crie :

LOTTE, *en allemand.* Si mon mari était là, il te tuerait... Et il aurait bien fait... bien fait... bien fait... Salaud de Français.

Elle se relève, le pousse vers la porte. Il se laisse faire... Elle referme la porte et s'y adosse...

La tête lui tourne...

De l'autre côté :

Jean qui s'était appuyé dos contre la porte également, tire de sa poche une vieille boîte d'allumettes, en sort un mégot, le met à ses lèvres et se décollant de la porte, d'un coup de reins, s'en va paisiblement.

ENCHAINE

intérieur nuit le dortoir

La lumière est déjà éteinte. L'éclairage est assuré par une boîte à conserves transformée en lampe à huile.

Les lieux ont été sensiblement et heureusement aménagés par l'habileté traditionnelle des prisonniers.

A l'arrière-plan, Louis assis devant une table faite de deux caisses et de plusieurs planches, mange avec un bonheur indicible l'avant-dernière sardine d'une boîte...

Emile coupe les cheveux de Victor...

VICTOR. Attention ! Fraulein..., les sardines, c'est mauvais pour le teint...

LOUIS, *s'essuyant la bouche.* Une par semaine, ça m'étonnerait !

Au premier plan, Jean et Roger, assis dos à dos, sur le lit de Roger...

Jean déballe un colis contenant des trésors envoyés par Florence : conserves, parfum, lames de rasoir, cognac, etc.

Roger, qui lit une lettre, interrompt sa lecture... Il paraît soucieux...

ROGER. Eh bien !

Jean tourne la tête.

JEAN. Quelque chose qui ne va pas ?

ROGER. La mère d'Alice qui est malade.

JEAN. Grave ?

ROGER. La grippe... Mais ça tombe plutôt mal.

Jean ouvre un paquet de cigarettes, en tire une, l'allume.

Roger commence à lire le passage en cause.

ROGER, *lisant.* « ... il y a justement un travail fou... J'ai décidé, si maman reste encore longtemps au lit, d'engager une deuxième vendeuse. Pendant que le commerce marche, il faut en profiter... Ici, rien n'est plus comme avant... C'est les clients qui sont bien polis avec nous... C'est bien agréable... »

JEAN, *au bout d'un moment.* Faut reconnaître ce qui est, on leur manque...

La lumière s'allume, la clé tourne dans la serrure.

La porte s'ouvre.

Entre Otto, suivi de Klotz, du caporal et d'un nouveau, un grand gaillard hirsute, qui porte un petit lit métallique démonté.

OTTO. Jean Durrieu.

Jean tourne la tête, mais il ne se lève pas. Ce sont les autres qui se soulèvent et se lèvent...

OTTO. Jean Durrieu.

Jean se lève lentement. Il a gardé sa cigarette à bout de bras...

Otto s'approche de Jean.

OTTO, *en allemand.* Jean Durrieu, à partir de demain vous ne travaillez plus chez le maréchal-ferrant...

Klotz traduit.

OTTO, *en allemand.* On s'est plaint de vous.

Klotz traduit.

JEAN, *entre ses dents.* Salope.

Jean laisse tomber sa cigarette par terre...

Tous le regardent...

OTTO, *en allemand, et accélérant le débit.* Vous êtes un mauvais ouvrier, incapable d'apprendre le métier. En conséquence...

Jean ferme les yeux...

KLOTZ, *en allemand.* Pas si vite ! (*En français.*) Vous êtes un mauvais ouvrier, incapable d'apprendre le métier. En conséquence....

Jean ouvre les yeux et, surpris, attend passionnément la suite...

OTTO, *en allemand.* Lui... vous remplacera.

KLOTZ. (*Il traduit.*)

OTTO, *en allemand.* Vous... vous irez chez Monsieur le Bourgmestre.

KLOTZ. (*Il traduit.*)

Otto, Klotz et le caporal sortent.

Les prisonniers restent quelques instants immobiles, figés...

Jean passe ses deux mains sur sa figure.

JEAN. On peut dire que je reviens de loin...

Il prend dans son colis une bouteille de cognac, enlève le bouchon et va porter le goulot à ses lèvres...

ROGER. Et ton costume ?

Jean boit à en perdre le souffle...

La lumière s'éteint...

FONDU

extérieur jour la ferme Kessler printemps 1942

Roger est occupé à fixer à l'intérieur du placard grillagé une affiche annonçant des réquisitions...

Il pleut...

Roger voit...

... arriver dans la cour, Jean et Helga avec la

herse. Jean tient le cheval par la bride.

Il est en bras de chemise et trempé jusqu'aux os.

Il sifflote.

Helga a la vareuse de Jean posée par-dessus sa tête pour la protéger... Elle rit et secoue les rênes (inutilement) pour faire avancer le cheval plus vite...

Roger les regarde...

extérieur : cour et bâtiments écurie

L'équipage est arrêté devant le bâtiment « Ecurie ».

Jean commence à dételer immédiatement. **(photo 5)**

Helga saute à terre. Elle file vers la ferme.

Elle croise Roger, qui descend l'escalier, se dirigeant vers l'écurie.

Roger rejoint Jean et entreprend de rentrer le cheval à l'écurie.

écurie

Tandis que Roger guide le cheval jusqu'à son box, Jean ôte sa chemise et la tord.

Roger regarde Jean, puis il prend de la paille sèche et commence à bouchonner le cheval.

Il fait ça beaucoup plus pour rester avec Jean et lui parler que par nécessité.

ROGER, *sec.* Alors... ça marche ?

JEAN, *très décontracté.* Ça marche même très bien !!

ROGER. Trop bien, peut-être.

Jean remarque le ton de Roger.

JEAN. Ça veut dire quoi ?

ROGER. Comme ça !

Jean pose sa chemise étendue sur le bas-flanc du box.

Torse nu, il s'approche de Roger. Il lui parle du ton de quelqu'un décidé à mettre les choses au point, une fois pour toutes.

JEAN. Roger... Le Rhin est à trois cents kilomètres. A pied ça fait sept nuits... en supposant qu'on y arrive. Avec le camion, une fois qu'on a passé le tunnel, ça ne fait plus un pli. Cinq heures par les petites routes, tu entends, cinq heures ! C'est tout !

Roger cesse de bouchonner le cheval et se tourne vers Jean...

Un long silence..., puis :

ROGER. Et elle ?

Jean fronce les sourcils...

JEAN. Quoi... elle ? Elle nous fait passer le tunnel, évidemment !

Roger se croise les bras.

ROGER. Tu as pensé à ce qui lui arrivera... après ?

(Un silence.)
Jean détourne la tête.

JEAN. On ne peut pas penser à tout ! Faut choisir.

ROGER. Les Kessler sont pas vaches avec nous, Jean... On pourrait... quand même.

JEAN, *le coupe.* ... C'est des Allemands et c'est la guerre, Roger.

Roger voit...

... Helga entrer.

Elle tient à la main une chemise d'homme...

ROGER, *continuant.* On pourrait quand même choisir de ne pas être vaches avec eux.

Il se retourne et pour prendre une contenance, reprend son travail avec une belle énergie...

Jean le regarde furieux et déçu...

Helga s'est approchée derrière Jean et avec une poignée de paille elle entreprend, par jeu, de lui faire subir le même traitement que Roger au cheval...

Roger en est surpris...

Jean, piqué par la paille, rouspète en riant...

Roger les regarde...

D'instinct, Helga cesse le jeu...

Elle entre dans le box et passe alors à la tête du cheval... Elle sort quelques morceaux de sucre de sa poche, en met un sur la paume de sa main gauche et, la tête gentiment penchée, l'offre au cheval...

Jean est passé de l'autre côté du cheval et la rejoint.

Le cheval prend le morceau de sucre... Jean le voit, il se précipite...

JEAN. T'es pas folle, non ?

Helga se dégage, prend du champ, s'appuie dos au mur et, toujours riant, elle met un morceau de sucre à plat sur sa main, comme elle vient de le faire pour le cheval.

HELGA, *en allemand.* Toi... cheval.

Jean rit, joue le jeu et mange le morceau de sucre dans la main d'Helga, qui ferme les yeux de plaisir. Il se redresse et l'enlace.

Roger tourne les talons et sort de l'écurie.

Jean pose ses lèvres doucement sur les lèvres d'Helga...

En même temps, avec son autre main, il prend la main droite d'Helga, qui lui abandonne les morceaux de sucre...

FONDU

extérieur jour ferme Drechaus été 1942

Il fait beau...

La maison de Mme Drechaus, où Victor travaille, est située sur un chemin encaissé proche de la forêt...

Devant la maison, il y a un petit bout de jardin, clôturé d'une barrière de bois...

Un petit garçon de dix ans est en train de repeindre en blanc les barreaux de la porte jusqu'à la hauteur qu'il peut atteindre, tandis que Victor, un peu plus loin, repeint les montants de la barrière...

Il a sur lui une veste de velours à côtes, usagée, avec un col rapporté, typiquement allemande.

Derrière lui, un pot de peinture.

Une petite fille de huit ans, Gerta arrive et lui barbote son pot de peinture.

Victor la voit et récupère le pot.

VICTOR. Nein... Gerta... nein !

Ils rient, tandis que le petit garçon interpelle Victor...

LUDWIG, *en allemand.* Victor... viens voir.

Victor s'approche...

... C'est bien ?

VICTOR. Très bien... très joli.

Victor lève la tête et voit...

... La voiture à cheval de Kessler, qui s'approche.

Le cheval trotte vite... Kessler tire vivement sur les rênes et saute à terre...

KESSLER, *en allemand, donnant les rênes à Roger.* Un moment.

Victor et les enfants, pot de peinture à la main, regardent passer le bourgmestre, avec un peu d'étonnement...

Victor esquisse un vague salut...

ROGER, *en allemand.* Bonjours, mes enfants.

Les enfants ne répondent rien...

VICTOR. Quand on vous dit « Guten Tag », on répond : « Guten Tag. »

Victor s'approche de Roger demeuré assis dans la voiture.

VICTOR, *gaiement.* Qu'est-ce qu'il veut, Monsieur le Maire ?

ROGER. C'est ton patron qui a été tué...

VICTOR. C'est pas vrai ?

ROGER. L'avis est arrivé ce matin.

Victor a l'air catastrophé...

VICTOR. Et les gosses qui lui ont préparé une surprise... Il devait venir en perm' la semaine prochaine.

Victor et Roger se regardent...

Les deux enfants, qui se sont remis à jouer...

Les gosses leur sourient...

Bruit d'un camion qui s'approche.

ROGER. Tu le connaissais ?

VICTOR. Non... Et pourtant... c'est tout comme.

Il regarde sa veste, tend les bras devant lui... « tout bête » d'un seul coup...

C'est une veste à lui. Quelle vacherie !

Il prend son pot de peinture, va vers les gosses, se met à croupeton et donne le pot à Gerta, ravie...

Bruit de camion.

Roger regarde derrière lui.

Le camion des Kessler s'approche...

C'est Helga qui conduit... Le vieux Kurt est près d'elle et Jean est à l'arrière...

En passant devant Roger, Jean lui adresse un petit salut...

Soudain, Jean frappe à la vitre de la cabine et fait signe à Helga de stopper...

JEAN. Moment !

Le camion stoppe... Jean saute à terre et en quelques enjambées rejoint Roger.

JEAN. Ecoute, Roger... cette fois ça y est... Dans un bidon, j'ai des frusques... des provisions... des marks... et on va en forêt, chercher du bois.

ROGER, *ému.* Tu te tires ?

Jean le regarde, immobile, quelques secondes, puis il met brusquement sa main sur celle de Roger...

JEAN. Roger... si tu veux, je remets ça... On fait le coup ensemble, la semaine prochaine (*Un temps.*) T'as qu'un mot à dire.

Roger prend son temps... Il retire sa main. Il regarde Jean droit dans les yeux...

ROGER. Non !

JEAN. Tu ne veux plus partir ?

ROGER. Pas comme ça !

JEAN, *furieux.* Mais t'es complètement con !

ROGER. Je préfère être un con qu'un salaud.

JEAN. Décidément, je ne te comprends pas.

ROGER, *sincère.* Moi non plus.

Jean, esquisse un demi-tour..., se retourne..., fait un pas...

ROGER, *sans élever la voix.* Bonne chance, quand même !

Jean incline la tête pour le remercier... et s'éloigne vers le camion...

Roger semble hésiter...

Le camion démarre...

Jean adresse à Roger un signe de la main...

Roger répond à son signe...

Le camion s'éloigne, rapidement...

ENCHAINE

extérieur jour
le tunnel stratégique près du village

Le camion s'avance vers le tunnel...

La sentinelle lui barre la route...

Le camion s'arrête et Helga tend les papiers...

La sentinelle contourne le camion pour y jeter un coup d'œil...

JEAN. Bonjour, bonhomme... Non... aujourd'hui pas de patates... la fille de l'air... je mets les bouts.

Jean a parlé très vite, en souriant...

La sentinelle, qui n'a pas compris, rit et dit :

LA SENTINELLE, *en allemand.* Ah ! Ces Français... toujours plaisanter. ***(photo 6)***

Il se dirige vers l'avant du camion...

JEAN. C'est ça, mon gros... Auf Wiederseen !

La sentinelle rend les papiers à Helga...
Le camion démarre et s'engage dans le tunnel...

ENCHAINE SUR

extérieur jour
un chemin de terre
au cœur d'une forêt

Le camion passe doucement...

A l'arrière, Jean est couché sur des sacs vides, hors du champ visuel d'Helga...

Il sort un papier de sa poche et le tient entre ses mains...

C'est un croquis de la région, fait de sa main. Les distances séparant les principaux points les uns des autres, sont inscrites au crayon...

Jean parcourt du doigt le chemin qu'ils viennent de faire...

Il regarde sa montre... Il fait une moue dubitative, comme un homme qui a peur de se tromper...

Puis, il fourre le papier dans sa poche..., se met à quatre pattes et déplace une pile de sacs vides... Un petit rectangle a été découpé dans le plancher du camion...

Jean retire le rectangle...

Nous sommes sur le petit coffrage de bois qui protège la batterie...

Jean soulève le fil métallique qui relie la batterie à la masse...

Le moteur fait mine de s'arrêter...

Afin de donner à la panne un caractère moins soudain, plus naturel, Jean manipule plusieurs fois le fil...

Le moteur repart, s'arrête et repart...

Puis il coupe définitivement le contact, remet prestement son rectangle en place et remet les sacs vides à leur place primitive.

Le camion s'arrête doucement sur le bord du chemin.

Dans la cabine, Helga tire sur le démarreur, mais en vain...

KURT, *en allemand.* Qu'est-ce qu'il y a ?

HELGA, *en allemand.* C'est la panne... pas étonnant avec ce vieux clou.

Elle descend et va ouvrir le capot... Jean se met debout dans le camion et crie :

JEAN. — Qu'est-ce qui se passe ?

HELGA, *en allemand.* Je ne sais pas.

La tête disparaît dans le moteur...

Le vieux Kurt descend à son tour et prend un bâton sous le siège avant... Helga s'empare du bâton, ouvre le réservoir, y plonge le bâton et l'en retire...

Le bâton est mouillé jusqu'en haut...

JEAN. C'est plein ?

HELGA. Ja !

Helga retourne au moteur. Jean saute du camion et s'approche...

Elle regarde Jean, plus amusée qu'ennuyée... Il lui sourit et fait un geste d'impuissance... Puis il appuie, un par un, sur les fils des bougies.

Helga est remontée sur le siège... Il lui fait signe.

JEAN. Vas-y... essaye.

Comme elle ne comprend pas, il s'approche, saute sur le marchepied et tire sur le démarreur...

Aucun résultat, évidemment ! Il met pied à terre et aide Helga à descendre...

Elle a pratiquement sauté dans ses bras...

Le vieux Kurt les a vus...

Ils se séparent...

Jean revient vers Kurt. La conversation suivante est accompagnée de gestes appropriés avec les mains.

JEAN, *décidé.* Ich... garage.

KURT, *en allemand.* Nein... prisonnier verboten... ich. (*A Helga.*) Je vais chercher le garagiste. Il y a bien douze kilomètres, il me faut trois heures.

Helga fait le geste d'aller et venir...

HELGA, *en allemand, à Jean.* Trois heures.

JEAN. Pauvre vieux.

Le vieux Kurt prend sa veste dans le camion et s'éloigne rapidement.

HELGA, *en allemand à Kurt.* Courage.

Le vieux Kurt se retourne et fait un geste d'adieu.

Jean referme le capot... Helga le regarde... Il lui sourit...

Kurt disparaît de leur vue...

Helga pousse un soupir résigné...

Il lui montre un petit sentier qui s'éloigne dans la forêt...

JEAN. Schön... joli... schön.

HELGA. Ja ! sehr schön.

Il l'entraîne par la main...

ON ENCHAINE RAPIDEMENT SUR :

...Ils arrivent dans un bois.

La lumière est douce, tamisée par le feuillage des arbres.

Jean appuie son bras tendu contre un arbre, pour arrêter la marche d'Helga...

Stoppée, elle se retourne vers lui...

Il l'embrasse...

HELGA, *en allemand.* Je t'aime ! **(photo 7)**

Il pose un gentil baiser à bout de lèvres, sur la bouche d'Helga...

HELGA, *en français.* Je t'aime... Je t'aime.

Il lui met la main sur la bouche pour l'empêcher de continuer...

JEAN. Tais-toi.

Helga est surprise par la vivacité de son geste et le ton de sa voix...

Il s'en rend compte, ôte sa main et met gentiment

son front contre celui d'Helga. Il la caresse tout en parlant :

... Tu m'aimes ? Ça n'empêchera rien... ; dès que j'aurai tourné le dos, tu vas cavaler après le vieux..., donner l'alerte.

HELGA. Ja !

JEAN. ... Et la chasse à l'homme va commencer.

HELGA. Ja !

Il se secoue et, rompant le charme, la prend par la main...

Ils marchent un moment tendrement penchés l'un vers l'autre...

Jean s'arrête, la prend aux épaules.

JEAN. Alors... Quoi ?

Ses mains remontent doucement avec une grande tendresse, jusqu'à son cou...

... Je te tue ?

Helga ferme les yeux.

Les mains de Jean redescendent le long du cou, passant sous la robe, jusqu'aux épaules... Il la caresse et sent qu'elle n'a pas de soutien-gorge...

... T'as rien, ma parole !

Elle le regarde dans les yeux, rit, se colle contre lui avec la belle impudeur des toutes jeunes filles...

HELGA. Nein.

Il est troublé... Il ne sait plus que faire... Il regarde dans la direction du camion.

Helga se méprend, croit comprendre qu'il cherche un endroit favorable à leurs ébats.

Elle le prend par la main, le tire... Il se laisse faire... Ils font quelques pas, en courant presque...

Helga s'arrête et désigne un endroit herbu derrière un buisson ou un arbre à branches basses...

HELGA. Dort.

Elle passe son bras autour de son cou, comme quelqu'un qui veut se faire porter...

Il hoche la tête, comme devant une gaminerie, puis la soulève...

Il traverse le buisson ou les branches, avec Helga blottie contre lui...

Ils débouchent dans les herbes hautes...

Il veut la poser, mais elle ne détache pas la main de son cou... en sorte qu'il trébuche presque sur elle et reste à genoux... Il la regarde...

JEAN, *à genoux.* Tu ne comprends pas que, si je fais ça, je suis foutu !

Et brusquement, il se laisse aller, non pas sur elle... mais à côté d'elle...

Il reste allongé sur le sol...

Elle est surprise... tourne la tête vers lui... puis se remet lentement dans sa position première...

Ils restent ainsi quelques secondes, côte à côte, comme deux gisants...

La main d'Helga, le long de son corps, cherche la main de Jean, et la trouve...

Sans bouger la tête, elle dit :

HELGA. Jean !

C'est un appel et c'est une supplication...

... (*En allemand, à peine audible.*) Viens !

Il ne bouge pas... Alors, sans se presser, elle se roule sur le côté et vient se coller sur lui...

Il n'y résiste pas, l'enlace et l'embrasse... avec fougue, avec passion... et une sorte de désespoir, qu'elle prend pour la folie du désir et auquel elle répond avec un excès semblable...

(La suite est évidemment en gros plans pour suggérer l'action, sans la montrer.)

Il arrache la blouse d'Helga, qui se déchire, la laissant à demi-nue...

On voit sa main, à lui, qui cherche à dégrafer la jupe d'Helga... Il n'y arrive pas.

On voit la main d'Helga qui ôte la main de Jean et dégrafe la jupe...

On reprend leurs têtes...

Ils sont bouche à bouche, emmêlés, portés par un désir semblable, également partagé et incontrôlé de part et d'autre, semble-t-il.

Jean écarte sa bouche des lèvres d'Helga, la main d'Helga revient dans le champ.

Elle saisit à deux mains la tête de Jean... Jean résiste, il s'appuie sur un bras... à demi soulevé.

(On ne voit pas son autre main.)

Avec une extrême lenteur, il se penche sur elle...

On voit le visage d'Helga, dont les yeux se ferment.

D'un geste rapide (semblable à celui qu'il a eu pour arracher la blouse), qu'on devine plus qu'on ne le voit, il arrache la jupe d'Helga...

Il se redresse.

Il tient à la main la jupe et la blouse d'Helga...

Il reste une seconde ou deux, comme frappé de stupeur...

Helga ne comprend pas...

Sans lâcher les vêtements d'Helga, il se met à courir, comme un fou, en direction du camion...

Helga pousse un cri affreux, d'animal blessé à mort... ***(photo 8)***

HELGA. Jean !

Elle se relève et fait le mouvement de le poursuivre, mais réalise qu'elle est nue. Elle croise ses mains sur sa poitrine...

HELGA, *criant.* Jean.

Sa voix se brise dans un sanglot...

Jean disparaît dans l'ombre de la forêt...

Helga, la tête appuyée sur le menton, pleure d'une manière déchirante..., car non seulement elle est désespérée, mais elle a honte. Ses yeux se brouillent de larmes...

L'image se brouille aussi...

ENCHAINE

intérieur nuit
le dortoir

Obscurité totale... La lumière s'allume...

La porte s'ouvre brutalement...

Otto et le caporal font une violente irruption dans

le dortoir, suivis d'un feldgendarme et de Klotz, un vieil homme à la figure d'intellectuel fatigué.

Otto est en uniforme et armé d'un pistolet...

OTTO, *hurle en allemand.* Debout !

Les prisonniers se lèvent...

OTTO, *très vite, en allemand.* Jean Durrieu s'est enfui avec le camion de Monsieur le Bourgmestre.

Otto fait signe à Klotz de traduire. Avec gêne, le vieil homme obéit...

KLOTZ, *en français.* Jean Durrieu.

Personne ne bronche...

Le visage de Roger est vide de toute expression...

OTTO, *hurle en allemand.* Vous serez punis... Plus de paquets jusqu'à nouvel ordre, plus de lumière. (*Au caporal.*) Allez, vite !

Le caporal tient un grand sac. Le feldgendarme y jette tout ce qui est sur la table : lettres personnelles, bougies, lampe à huile, conserves, cigarettes...

OTTO, *en allemand.* Ça vous apprendra. (*A Roger.*) Vous étiez au courant ?

KLOTZ, *en français.* Vous étiez au courant ?

ROGER. Au courant de quoi ?

KLOTZ, *en français.* Votre ami et Helga ! ***(photo 9)***

ROGER. Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Klotz se tourne vers Otto pour traduire... L'attitude fermée de Roger est suffisamment explicite...

Otto, écumant, ne lui en laisse pas le temps...

OTTO, *en allemand.* Il ment, naturellement... Tous les Français mentent.

Otto attrape Roger par le revers de sa vareuse et le secoue comme un prunier...

Otto lève la main sur Roger et cogne...

Les prisonniers prennent aussitôt une attitude menaçante...

Louis s'avance, poings fermés, vers Otto...

Roger a un filet de sang le long des lèvres... Il arrête Louis...

ROGER. Bouge pas !

Louis, surpris par l'autorité de Roger, renonce...

Otto, que son geste a satisfait, s'approche du paquetage de Jean, commence à le fouiller, en jetant à terre tout ce qui ne l'intéresse pas...

Il tombe sur les lettres de Florence et les jette...

Tout à coup il s'arrête, et montre...

Une photo d'Helga, sur laquelle est écrit, en français : « Je t'aime... »

La photo est signée...

Otto, réjoui de sa trouvaille, et partant d'autant plus redoutable, revient à Roger et lui met la photo sous le nez...

OTTO, *en allemand, à Klotz par-dessus son épaule.* Il y a quelque chose d'écrit en français, qu'il lise... qu'il lise... ou je le tue !

Il pose la main sur la crosse de son arme...

KLOTZ. Otto veut que vous lisiez !

La confrontation de Roger et de la photo est dramatique...

Roger se décide...

ROGER. « Je t'aime... Helga. »

KLOTZ, *traduisant.* Je t'aime... Helga.

Otto agite la photo...

OTTO, *en allemand.* Et vous savez comment ça s'appelle, ça, en français ?

Roger ferme les poings, se contient... et tournant le dos à Otto, médusé, va s'asseoir sur son lit où il prend un linge pour essuyer le coin de sa bouche.

... (*Enragé par le calme de Roger.*) Moi, je sais...

ROGER. Qu'est-ce qu'il dit ?

KLOTZ, *en français.* Il dit qu'il sait.

ROGER, *haussant les épaules.* Qu'est-ce qu'il sait ?

Otto rejoint Roger, se penche et lui jette en pleine gueule :

OTTO, *en allemand.* Moi, je sais. (*Il hurle en français.*) Putain... putain... putain !

Roger, lentement, passe le linge sur sa figure...

extérieur jour
cour de la ferme Kessler

Une voiture de police est arrêtée à l'entrée de la cour...

Près de la voiture, se tiennent deux membres de la Gestapo, vêtu de cirés noirs...

La porte de la ferme s'ouvre et livre passage à Helga, escortée d'un troisième policier. ***(photo 10)***

Elle est vêtue de noir, elle tient une valise à la main...

Elle croise Roger qui travaille dans la cour, sans même le reconnaître... Il semble qu'elle soit complètement absente d'elle-même...

Roger, bouleversé, regarde...

... Helga monter dans la voiture avec les policiers. La voiture démarre et disparaît...

Roger se retourne et voit...

... Derrière une des fenêtres du rez-de-chaussée,

Kessler... Il a le visage d'un honnête homme qui se sent déshonoré...

Il laisse retomber le rideau...

FONDU

extérieur jour
banlieue de Paris

C'est l'aube : quelque part du côté des Lilas.

Des gens passent, pauvres, mal habillés, pressés. Jean apparaît, il marche péniblement. Il n'est pas rasé, ses vêtements lui vont mal. Il a l'air d'un cheminot.

Des pancartes, rédigées en allemand, indiquent des directions lointaines.

Jean s'arrête un instant et regarde...

... A l'arrière-plan : le Sacré-Cœur, qui se détache sur un ciel brumeux d'un Paris qui s'éveille...

ENCHAINE RAPIDE

extérieur jour
une place aux portes de Paris

Devant une boulangerie fermée, des femmes font la queue.

Jean est près d'un kiosque. Il regarde L'Espoir.

En première page, un éditorial de Delmas, exaltant la collaboration.

Il tourne une page, puis deux... Nous voyons, avec lui, la photo de Florence, en médaillon... et le titre de la rubrique : La Vie Parisienne, *par Florence Marnier.*

intérieur soir
palier sixième étage

Jean arrive sur le palier d'un sixième étage.

Devant lui, trois portes palières. Il va vers celle du milieu, sonne... sans résultat.

Il aperçoit, par terre, un papier. Il le ramasse et le lit...

Ta secrétaire a téléphoné. Il faut que tu rappelles d'urgence le colonel Grüber à la Kommandantur. Les clés sont sous le paillasson... Fais comme chez toi. Flo.

Jean fronce les sourcils..., hésite..., se baisse, prend les clés et pénètre dans l'appartement.

Il referme automatiquement la porte derrière lui... puis la rouvre, regarde les clés et le message qu'il tient à la main.

Il se décide et remet les clés et le message comme il les a trouvés, entre à nouveau et referme la porte derrière lui...

intérieur soir
antichambre puis appartement Florence

Jean est dans une antichambre agréablement meublée (bouquets de fleurs).

Il y a plusieurs portes partant de l'antichambre... et une assez large porte vitrée (avec brise-bise) à deux battants.

Jean ouvre la porte et pénètre dans...

... un living-room luxueux, sans excès, mais surtout décoré avec goût et dans l'ensemble assez féminin.

Il regarde autour de lui, traverse la pièce, va jusqu'à une porte-fenêtre donnant sur un balcon... Il l'ouvre...

Jean admire...

... la seine... Notre-Dame... et Paris, à ses pieds.

JEAN, *doucement.* Merde... ça fait quelque chose.

Il rentre.

Il y a un coffret à liqueurs à côté d'un Telefunken, dernier modèle... Il l'ouvre. Le coffret est abondamment garni.

Jean choisit une bouteille de fine.

Un petit sifflement admiratif.

Au-dessus du coffret, il y a un tableau de Dufy.

Jean y jette un vague coup d'œil (la bouteille à la main.)

Il fait demi-tour et ouvre une porte...

On aperçoit la chambre à coucher. Il laisse la porte ouverte... Il repasse dans...

... l'antichambre et trouve ce qu'il cherchait.

la cuisine

Il prend un verre à whisky, verse une large rasade de fine et y ajoute de l'eau du robinet, boit une gorgée et fait la grimace..., c'est chaud.

Il regarde autour de lui, cherchant quelque chose.

Il aperçoit une glacière, il l'ouvre.

... Un petit sifflement admiratif.

La glacière croule de victuailles variées et théoriquement introuvables...

(N. B. — Il serait bon qu'il reconnaisse une des choses que Florence lui envoyait dans ses paquets : sardines, ou foie gras, par exemple et qu'on coupe là-dessus.)

extérieur Paris - rue Raynouard

Florence, très en forme, et vêtue très élégamment, arrive... sur le palier....

... Voit le papier qu'elle a laissé, conclut : « Tiens, il n'est pas encore arrivé. » Prend les clés et le papier d'un mouvement vif et entre dans l'appartement...

intérieur appartement Florence

Elle ouvre de même manière la porte du living-room et voit...

... Jean, de dos, le verre à la main et planté devant le tableau de Dufy...

Elle reste figée de stupeur...

Jean, sans se retourner, lève vers le tableau son verre, dans lequel tinte joyeusement un morceau de glace...

Trois secondes s'écoulent...

JEAN. Dis-moi... mais ma parole...

Il avale une goulée de fine, se retourne.

... C'est un vrai !

Elle reste debout, immobile, bouleversée...

Lentement il va vers elle, pose son verre, en passant, sur un meuble. Mais arrivé devant elle, il s'arrête.

Il est ému, mais il ne veut rien laisser paraître.

JEAN. Eh oui ! Tout arrive, même moi.

FLORENCE. Ne crâne pas... A quoi ça sert, de crâner ?

Il pose ses mains sur les épaules de Florence. Elle se colle contre lui. Il l'enlace avec un mélange évident de tendresse et de désir.

JEAN. Ce que c'est bon, une femme, c'est pas croyable ce que c'est bon... On en rêve la nuit, on croit qu'on en remet, qu'on invente...

Il ferme les yeux et la caresse doucement, avec une sorte de langueur un peu triste.

... Et puis, quand on en tient une, une vraie, on s'aperçoit que c'est encore mieux que tout ce qu'on a rêvé...

Elle s'écarte légèrement... elle s'aperçoit que...

Jean regarde...

Le message tombé sur le tapis...

Jean lâche Florence... Il allume une cigarette, qu'il prend sur un guéridon...

JEAN. Dis donc..., tu ne m'as pas accablé de nouvelles.

FLORENCE. Et la censure ! Tu n'as pas pensé à la censure ?

Jean revient vers Florence...

JEAN, *un rien ironique.* J'ai pensé à la censure.

FLORENCE, *pour dire quelque chose.* Je t'ai envoyé des paquets.

JEAN. Je te remercie bien.

Florence regarde Jean... regarde...

... le papier par terre..., se baisse, le ramasse, le déchire et place posément les morceaux dans un cendrier.

JEAN. On... vient te prendre pour dîner, je suppose ?

FLORENCE. Oui.

JEAN. Tu vas y aller comme ça ?

FLORENCE. Non, bien sûr.

JEAN. Alors, change-toi !

Elle hésite...

... Tu ne vas pas te gêner pour moi, non ?

Il rit d'un petit rire un peu trouble...

ENCHAINE

intérieur soir
chambre de Florence

Florence est en slip et soutien-gorge. Elle est devant un placard assez vaste où se trouvent pendues une grande quantité de robes. En bas, une vingtaine de paires de chaussures.

Jean est enfoncé dans une bergère Louis XV, les pieds sur un pouf.

Florence a sorti une robe du soir et la passe.

JEAN, *admiratif.* Eh bien... on n'a pas perdu son temps, à Paris, je vois.

Il écrase son mégot dans un cendrier...

... Toi non plus, tu n'as pas perdu ton temps. En somme, tout a bien marché depuis deux ans.

Elle ne goûte pas le ton persifleur de Jean.

FLORENCE. Tout a marché, Jean. L'attentisme, ça n'est pas mon genre.

Elle se place dos à lui pour qu'il remonte—la fermeture éclair de la robe (laquelle met terriblement en valeur, mais avec goût, le corps de Florence).

Il le fait. La conversation continue...

JEAN. Je sais... A quand l'hôtel particulier ?

FLORENCE. Avant la fin de la guerre... en supposant qu'elle dure encore un ou deux ans.

JEAN Tu ne manques pas d'estomac.

Florence décroche et va à sa coiffeuse...

FLORENCE. Pourquoi ? Ce n'est pas moi qui l'ai déclarée, la guerre. Mais puisqu'elle est là, il n'y a pas de raison que je n'en profite pas ! C'est *une époque en or.*

Réaction de Jean... Il se rapproche de Florence.

JEAN, *pour faire diversion.* A quelle heure, ton rendez-vous ?

FLORENCE. Neuf heures... neuf heures et quart.

Sur la coiffeuse se trouve un cadre en cuir à deux volets.

Dans un des volets, une photo de Florence (visage) et dans l'autre, Florence (en pied), riant entre deux hommes qu'elle tient par le bras.

L'un des deux hommes est Michel Delmas, l'autre, un bel aryen blond (en civil).

Jean prend le cadre, désigne l'inconnu...

JEAN. C'est lui que tu attends ?

FLORENCE, Non. c'est un Français... marié, père de deux enfants... ça te va ?

JEAN. Ta vie m'a l'air assez compliqué.

On entend sonner à la porte d'entrée...

Florence ouvre le tiroir de sa coiffeuse, en tire en vrac de l'argent et des cartes d'alimentation, les colle dans les mains de Jean...

Les répliques suivantes sont dites très vite pendant le mouvement de Jean qui se laisse pousser par Florence à travers les pièces...

FLORENCE. Va à l'hôtel du Globe, rue Croix-Nivert. Tu diras que c'est de ma part.

Jean montre les cartes...

... Ce sont des cartes d'alimentation. Elles sont vraies, ce sont les miennes !

intérieur jour
antichambre de Florence

Jean n'a pas l'air pressé. Il réfléchit. Florence ouvre la porte de la cuisine...

FLORENCE. Par l'escalier de service ! ... Sauve-toi !

Les répliques suivantes sont chuchotées pendant que de temps à autre, le visiteur cogne à nouveau...

JEAN. Comme un voleur... Passe pour cette fois.

Il prend la tête de Florence entre ses mains...

JEAN. Mais fourre-toi bien ça dans la tête : c'est

la dernière... parce que le voleur... (*Il désigne la porte.*) c'est l'autre.

Florence ferme les yeux éblouie... Puis les rouvre tout de suite ne résistant pas au plaisir de marquer encore un point.

FLORENCE, *adorable et ravie à la fois.* Tu sais ce que tu m'as dit en partant, il y a deux ans ? ... Je n'ai aucune confiance en toi, et pourtant je pars tranquille. Ce que je demande à une femme, personne ne peut me le prendre, personne !

Jean regarde Florence, le corps de Florence, et une de ses mains la caresse de l'épaule à la hanche.

JEAN, *à haute voix.* Pour une belle connerie, c'était une belle connerie !

Il la quitte et va tranquillement vers la porte palière... Il l'ouvre...

Delmas, en smoking, reste une seconde ou deux stupéfait.

DELMAS. Agréable surprise !

Il se ressaisit, fait un pas et va pour fermer la porte derrière lui (aucun des deux hommes n'a tendu la main à l'autre).

JEAN, *très tranquille, simplement parce que c'est vrai.* Ferme pas la porte, Michel, il y en a sûrement un de nous deux qui ne va pas rester.

Delmas, beau joueur, sourit...

DELMAS. Tu n'as pas changé ! Toi au moins... tu ne perds pas de temps !

JEAN. J'ai perdu deux ans, Michel !

DELMAS, *marquant un point.* Je ne te le fais pas dire !

Jean, mouché, sort le journal L'Espoir *de sa poche et le jette à la figure de Delmas, impassible.*

JEAN. Et toi, pendant ces deux ans, ce que tu as fait du journal, tu en es fier ?

DELMAS, *violent.* Oui, Jean... oui !

JEAN, *froidement.* Ecoute-moi bien, Michel, cette guerre, vous allez la perdre. Et j'aime mieux te prévenir tout de suite... Après, il n'y aura aucune pitié pour les salauds de ton espèce !

DELMAS, *se contenant.* C'est drôle... Jean... c'est mot pour mot ce que j'allais te dire...

Il regarde Florence qui a assisté sans broncher au numéro des deux hommes.

Il fait deux pas vers elle, la regarde droit dans les yeux, lui prend la main, la porte à ses lèvres, s'incline... et s'en va...

Florence referme la porte.

FLORENCE. Vous êtes parfaits, tous les deux...

Elle passe dans le living-room. Jean la suit, pas décontracté du tout.

Il regarde autour de lui l'appartement luxueux et Florence qui va vers le bar servir deux verres...

JEAN. Tu sais que tu n'es pas mal non plus, dans ton numéro de femme d'affaires...

Il s'approche d'elle...

... Toi et ton époque en or... une époque en merde... oui !

Elle se retourne... Elle élève son verre... Elle le défie...

FLORENCE. Tchin-tchin !

Il balaie le verre d'un revers de main et de l'autre lui envoie une baffe terrible. Puis il reste là, stupide...

JEAN, *à mi-voix.* Tu l'as cherché !

Elle fait le pas qui la sépare de lui...

FLORENCE. Bien sûr !

Elle se colle contre lui. Ils s'embrassent... follement...

FONDU

extérieur jour
rue de village (devant la maison de Klotz)

La charrette de la ferme est arrêtée devant chez Klotz (on termine le déménagement de la mairie).

Roger est occupé à fixer sur le mur extérieur le petit placard grillagé où sont affiché les documents officiels.

Klotz sort, va jusqu'à la charrette et prend sous la banquette un paquet de dossiers liés avec une ficelle.

KLOTZ, *en allemand.* Ça se termine.

Roger donne quelques derniers coups de marteau. Klotz rentre dans la maison.

intérieur jour
maison Klotz

Kessler est là, en uniforme d'officier...

(L'installation doit avoir un côté sommaire, pas terminée ; on reconnaît meubles ou affiches de l'ancienne mairie.)

Il tient à la main un petit dictionnaire franco-allemand ouvert...

Klotz reste indécis, ses dossiers à la main...

KLOTZ, *en allemand.* Qu'est-ce qu'on fait de ça ?

KESSLER, *en allemand, ailleurs.* Demande à Roger.

Roger entre à son tour...

Kessler le regarde et ferme son livre. Il le pose sur la table.

KLOTZ, *en français.* Qu'est-ce que je fais de ça ?

Roger. Posez-les là... On verra ça demain, ensemble.

Klotz, *en français.* Heureusement que tu es là... parce que, tu sais... bourgmestre à mon âge, c'est du souci !

Kessler regarde sa montre...

Kessler, *à Roger.* C'est l'heure.

Ils sortent...

Enchaine

extérieur jour la ferme Kessler

La porte de la maison est grande ouverte.

Sortent Kurt et Friedel portant l'un un sac de montagne, l'autre une valise.

Ils descendent l'escalier se dirigeant vers la grille et la route.

En passant, on découvre Roger occupé à faire boire les bêtes et traversant la cour.

extérieur jour la route

Un camion militaire dans lequel se trouvent une quinzaine de mobilisés, jeunes et vieux, arrive sur la route et s'arrête en face de la ferme.

Kurt et Friedel sont dans le champ.

extérieur jour perron de ferme

Kessler, en uniforme, sort.

Sa femme, par la fenêtre, le hèle, brandissant un caleçon de laine...

Madame Kessler, *en allemand.* Et si je te mettais ça ?

Kessler descendant les marches...

Kessler. Non... c'est pas la peine !

Il se dirige vers le camion et croise Roger tenant un cheval par le licol.

Ils s'arrêtent...

Kessler. Roger !

Roger. Ja !

Kessler, *en allemand.* Il faut que je te dise une chose importante.

Roger regarde Kessler, sans comprendre...

Kessler pose une main amicale sur l'épaule de Roger.

Il dit les répliques suivantes, très lentement, et en cherchant à se rappeler les mots français trouvés dans le dictionnaire.

Kessler, *en français.* Je... compris... (*Il cherche le mot français.*) Warum... Warum ?

Roger, *traduisant.* Pourquoi...

Kessler. Ja ! (*Il reprend.*) Je compris... pourquoi... toi... nicht... gehen... (*Il s'arrête, incapale de traduire.*) nicht gehen !

Roger. Pas partir...

La vérité commence à se faire jour dans la tête de Roger...

Roger. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Kessler. Mit Jean Durrieu...

Roger. Avec Jean... (*Pour lui.*) Vous comprenez pourquoi je ne suis pas parti avec Jean !

Il regarde Kessler avec une sorte de joie dans le regard..., joie d'avoir été compris...

... (*Pour lui, pensant tout haut.*) Je ne pouvais pas vous faire ça !

Kessler. Danke !

Il se retourne et désigne du geste la ferme, sa femme qui les a rejoints.

(*En allemand.*) Je te confie ma femme, mon fils, la ferme... tout ça !

Il s'aperçoit qu'il a parlé allemand et que Roger n'a pas dû le comprendre. Il hoche la tête, désespéré.

Il met ses deux mains sur les épaules de Roger.

... (*En allemand.*) Nicht compris ?

Roger est bouleversé. En proie à la même émotion qui étreint Kessler, il fait signe qu'il a compris et il répond en français. Mais les deux hommes, au-delà des difficultés du langage et de la connerie de la guerre, se sont rejoints...

Roger. Si, très bien... Je ferai ce que je pourrai... Vous pouvez partir tranquille !

Les deux hommes se font face.

Roger tend la main large ouverte à Kessler. Les deux hommes se serrent la main sans rien dire...

Kessler et sa femme s'éloignent vers le camion... Roger reste seul... Il mène le cheval à l'abreuvoir.

Il se retourne et voit...

Sur la route... Mme Kessler et Friedel faisant un dernier signe d'adieu au camion... qui s'éloigne...

Enchaine

extérieur jour place de la Concorde

Le défilé militaire quotidien des Allemands, musique militaire en tête, tournant la place de la Concorde et s'engageant dans les Champs-Elysées.

Devant et derrière, les soldats au pas de l'oie, une rangée de feldgendarmes à vélo, mitraillette en bandoulière (stock shots).

intérieur jour logement de Ludovic

Jean est venu voir Ludovic. Ludovic attend que la femme de ménage qui range des chemises dans un tiroir de commode, sorte, pour parler...

Dès que le champ est libre, Jean attaque...

JEAN. Alors ?

LUDOVIC. Alors, j'ai eu le tuyau... pas plus tard que ce matin... La filière est à Dax... le passage du côté de Béhobie.

Il le pousse du coude...

... Ce sont les contrebandiers qui s'en chargent... sous les ordres du curé.

JEAN. On aura tout vu !

LUDOVIC, *ennuyé*. Seulement, voilà... c'est très demandé (*Un temps.*) Rien avant le 18.

Jean fronce le sourcil, puis éclate de rire...

JEAN. Tout est loué ! Tu as une façon de dire les choses ! On attendra son tour, qu'est-ce que tu veux... et d'ici le 18 j'aurai le temps de préparer Florence !

Il regarde sa montre...

... Merde ! Elle m'attend au Pam-Pam. J'allai oublier !

Musique militaire aux Champs-Elysées...

intérieur jour
bar Pam-Pam

Florence est au bar...

On entend la musique militaire qui croît pendant toute la scène suivante.

Il y a deux ou trois clients dans la salle, pas plus.

Le barman a un carnet usagé devant lui, sur lequel une liste est griffonnée. Le barman suit la liste avec un crayon.

FLORENCE. Et les vingt sacs de riz ?

LE BARMAN, *à mi-voix*. Vendus au maximum.

FLORENCE. Les bouteilles ?

Florence aperçoit...

Dans la glace : Jean à l'extérieur, rue Lincoln.

Il se dirige vers l'entrée du bar...

LE BARMAN, *il reprend*. Ça... les 200 bouteilles, je les garde encore. (*Un temps.*) Normalement, ça doit monter.

FLORENCE. Vous croyez ?

Le barman sourit, se penche et sûr de lui touche son nez...

BARMAN, *complice*. Faites-moi confiance !

Ne voyant pas entrer Jean, Florence regarde vers la porte et côté Champs-Elysées.

Sa physionomie change... Elle voit...

A travers les vitres :

a) *En arrière-plan, le défilé militaire...*

b) *En premier plan, tout près de l'entrée, Jean devant deux feldgendarmes à qui il présente des papiers.*

Les feldgendarmes examinent les papiers et après colloque, l'un d'eux les empoche...

Florence se lève..., fait deux ou trois pas vers la porte, s'arrête en voyant...

les feldgendarmes qui entraînent Jean vers la rue Lincoln...

Elle suit le mouvement de l'intérieur du bar et s'approche de la vitre donnant dans la rue Lincoln. Elle voit...

Jean embarqué dans un camion militaire allemand où se trouvent déjà cinq ou six clients ratissés par les gendarmes à l'occasion du défilé.

ENCHAINE

intérieur jour
bureau de la Kommandantur

Une pièce quelconque...

Un Allemand, en civil, assis derrière un bureau, examine en silence Jean, debout devant lui...

Sur le mur, une éphéméride marquée 12 juillet.

L'Allemand, qui n'a pas jeté un regard sur les papiers de Jean, les prend, regarde Jean, et les laisse tomber dans la corbeille à papiers...

Jean est stupéfait...

L'ALLEMAND, *paisible*. Ils sont faux, vos papiers !

JEAN. Vous ne les avez pas regardés !

L'Allemand s'avance... Jean est tombé dans le piège...

L'ALLEMAND. C'est ma foi vrai.

Il allonge le bras, reprend les papiers... d'une main, et tout en surveillant, des yeux, la réaction de Jean, il prend de l'autre une loupe sur le bureau...

Il examine les papiers...

L'ALLEMAND. Eh bien ! puisque vous insistez, nous allons les faire étudier par nos services. Ils sont remarquablement organisés, nos services, Monsieur... (*Il lit.*) Delcroix.

intérieur jour
intérieur bar Pam-Pam

Florence est au téléphone... près du bar.

Elle s'impatiente.

FLORENCE. Ah ! c'est toi, Michel ? Ecoute... Jean vient de se faire arrêter. (*Un temps.*) Tu m'entends ?

intérieur jour
intérieur bureau Rodier

Delmas est seul... Il fume... Il semble réfléchir. Il écarte l'écouteur...

On entend la voix de Florence qui répète : « Tu entends ? »

DELMAS, *reprenant l'écouteur*. Oui... je t'entends.

Pam-Pam

FLORENCE. Il faut faire quelque chose tout de suite. (*Un temps.*) Michel, dans sa situation, tu sais ce qu'il risque ?



Le tunnel de l'évasion (p. 22)

JEAN. Bonjour, bonhomme... Non... aujourd'hui, pas de patates... la fille de l'air... je mets les bouts

LA SENTINELLE, *qui n'a pas compris, rit et dit en allemand :* Ah ! Ces Français...

Dans la forêt (p. 23)
Cordula Trantow et Georges Rivière

HELGA : Ich liebe dich...

La minute du choix (p. 24)
Georges Rivière

D'un geste rapide, il arrache la robe d'Helga... Il se redresse. Il tient à la main la robe d'Helga... Il reste une seconde ou deux, comme frappé de stupeur... Helga ne comprend pas... Sans lâcher le vêtement d'Helga, il se met à courir, comme un fou, en direction du camion... Helga pousse un cri affreux, d'animal blessé à mort...







Dans le dortoir, découverte de l'évasion de Jean (p. 25)

Benno Hoffmann et Charles Aznavour

OTTO : Vous étiez au courant ?

ROGER : Au courant de quoi ?

OTTO : Votre ami et Helga !

9



Dans la cour de la ferme Kessler. Le chemin de la sanction (p. 25)

La porte de la ferme s'ouvre et livre passage à Helga, suivie d'un policier.



10

Une petite église
Georges Rivière e

LUDOVIC : Qu'es

JEAN : Le bon I

13



Au cimetière, sur la tombe de la mère d'Helga (p. 39)

Cordula Trantow et Charles Aznavour

Helga est assise sur une tombe, son bouquet sur ses genoux... Elle est ravissante, comme une première communiante...
Roger creuse une tombe... Il sourit à Helga...



12

A la mairie, le « secrétaire de mairie »... (p. 32)
Charles Aznavour

ROGER, *en allemand* : C'est pas en règle !
MADAME KUBLER, *en allemand* : Je sais bien !





Dans la chambre de Florence, les preuves de la collaboration (p. 42)
Nicole Courcel et Georges Rivière

FLORENCE : Si tu trouves aujourd'hui à Paris un collaborateur, un seul, qui te dise qu'il n'a pas sauvé au moins un juif ou un résistant... présente-le-moi...

14



...npagne : départ pour Londres (p. 31) 11
...el Etchevery

...u'on attend ?
... sans doute.

15

Dans le bureau de Jean Rodier, la mise en demeure de l'équipe (p. 41)
Michel Etchevery *(au centre)*
et Georges Rivière *(assis)*

LUDOVIC : ... Ou on publie un démenti et on continue à faire du bon travail ensemble, ou « L'Espoir » annonce en même temps ton mariage... et ta démission





Le deuxième passage du Rhin...
Charles Aznavour et Georges Rivière (p. 46)

ROGER. Oh ! moi, tu sais, maintenant, je suis sauvé ! ... Tu m'as pas raconté grand-chose... mais on m'ôtera pas de l'idée que c'est à moi de te souhaiter « bonne chance » !

intérieur jour
bureau de Rodier

Delmas. Excuse-moi, Florence. Je suis en conférence.

Il raccroche... sourit... en tirant une bouffée de sa cigarette...

Fondu

intérieur jour
intérieur prison

Jean est couché sur une paillasse, les traits tirés, pas rasé...

Il tourne la tête vers le mur. Sur le mur, des croix alignées. De rage impuissante, il cogne sur le mur avec son poing. Il prend un objet et inscrit une septième croix à côté des autres...

Un soldat ouvre la porte, et lui fait signe de venir. Jean met un moment avant de comprendre. Il se lève...

Jean. Enfin ! C'est pas trop tôt !

Il va vers la porte...

intérieur jour
bureau Kommandantur

Jean s'assied devant le même officier que six jours plus tôt. Il attend, se demandant bien ce qui va lui arriver.

Le calendrier marque le 18 juillet.

Jean, anxieux, baisse la tête...

L'Allemand a devant lui un dossier fermé. Sur le dossier les papiers de Jean... Il joue avec avant de parler... Il a le même ton poli que lors de la précédente visite de Jean...

L'Allemand. Eh bien ! Monsieur... (*Il lit.*) Delcroix. Nos services ont examiné vos papiers avec la plus grande attention.

Sans se lever et par-dessus la table, il tend les papiers...

... Les voici... Vous êtes libre.

à Jean, debout qui les prend et les range...
L'officier le regarde faire...
puis s'éloigne, sans hâte...

Dès que la porte est refermée, il décroche le téléphone...

L'Allemand, *en allemand.* Tout est en ordre, mon Colonel.

intérieur jour
autre bureau (semblable au précédent)

Une main raccroche le téléphone. C'est celle du colonel Grüber, officier de la Gestapo, physiquement quelconque, ni beau ni laid, une sorte de père tranquille, en uniforme, avec seulement des yeux très vifs...

Gruber, *en français.* Voilà... tout est en ordre. Vous êtes satisfait, Erich ?

On découvre le bel aryen blond déjà vu en photo dans l'appartement de Florence...

Erich ne répond pas. Il tourne la tête vers la fenêtre.

Erich. Vous êtes contente ?

On découvre Florence, debout près de la fenêtre. Elle regarde dehors : l'avenue Foch, ensoleillée... Elle revient vers Erich.

Florence. Merci, Erich !

Erich. Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Florence, c'est le colonel Gruber.

Sur une table basse, une bouteille de champagne et trois coupes vides...

Le colonel remplit les coupes. Au moment où il va verser le champagne dans la troisième, Erich l'arrête du geste. Il désigne sa montre-bracelet...

Erich. Excusez-moi. Il faut que je vous laisse.

Il baise la main de Florence..., salue le colonel, et sort...

Le colonel tend une coupe à Florence...

Gruber. A vos amours !

Florence ne répond rien. Elle reste de marbre...

Enchaine

extérieur nuit
une petite église de campagne

Un harmonium joue doucement du Bach.

Il y a sept personnes réparties dans l'église (cinq hommes et deux femmes).

Ils sont assis (sauf un homme à genoux) semblent prier. Plusieurs ont les yeux fermés... Dorment-ils ?... Rêvent-ils ?

Ils sont tous chaussés d'espadrilles...

La musique de Bach, la pénombre, donnent à la scène une allure de rêve, avec quelque chose d'insolite.

Un jeune homme, l'air énergique, entre dans l'église et se dirige vers l'harmonium où joue le curé.

On découvre Jean et Ludovic côte à côte. Jean est légèrement affalé, les deux mains dans les poches. Ludovic est penché en avant et écoute.

Derrière eux, un type qui a une bonne bouille, mais qui semble nerveux. Il ronge ses ongles comme un gosse vicieux...

La musique cesse.

Ludovic. Qu'est-ce qu'on attend ?

Jean. Le bon Dieu... sans doute ! ***(photo 11)***

Ludovic. Ne rigole pas avec ça, c'est pas le moment.

Le type sympathique se penche vers eux...

Le type sympa. Dites, c'est prévu pour quelle heure le départ ?

Jean. 10 heures.

Le type sympa. Il est dix heures un quart.

Jean, *riant.* Faites-vous rembourser, mon vieux.

L'homme qui a parlé au curé arrive.

Tous se lèvent et se rapprochent. L'homme commencera à parler avant que tous soient rassemblés.

L'Homme. Changement de programme. Au lieu de passer directement par la voie de chemin de fer, on va remonter jusqu'à Besteguy.

Ludovic. Il y a un pépin ?

L'Homme. Non... on décide toujours le point de passage au dernier moment. C'est plus sûr !

Le type sympa. Et on va faire 20 kilomètres à patte, comme ça... à la queue leu leu ?

L'Homme. Non, en gazo.

Jean. Tout de suite ?

intérieur nuit sous-sol d'un bistrot de village

Bruit d'ambiance : Bistrot, radio.

C'est un endroit (mal éclairé) où se trouvent rassemblés, dans un espace minimum : W.-C., téléphone et soute à charbon. Le téléphone se trouve en face de la soute au charbon. Le type sympathique est en train de téléphoner...

Le type sympa, *à voix basse.* Le 363, oui.

Il s'énerve et malgré lui élève le ton :

... Mais non, Mademoiselle, vous m'avez passé le 63... je vous ai demandé le 363... à Bayonne, oui.

On voit Jean... Les pieds de Jean, chaussés d'espadrilles, qui descend les dernières marches d'un étroit escalier...

... (*Off.*) Et en priorité, officiel.... Quoi ?

Le type sympa prend le second écouteur au moment où Jean arrive derrière lui...

... Je le sais mieux que vous que c'est le siège de la milice. Ici, sergent-chef Cadix... Demandez-moi le capitaine Ollier.

Il va se retourner, sentant quelqu'un derrière lui... Trop tard : les deux mains de Jean se nouent autour de son cou... et ne se resserrent que pour laisser glisser le cadavre du mouton.

Jean pousse le cadavre dans la soute à charbon..., puis il arrache les fils du téléphone...

Fondu

Montage : *Deux années de guerre.*

Londres, combats aériens, bombardiers allemands.

Jean décoré dans les Forces Françaises Libres, pour fait de guerre.

Les blindés et l'infanterie allemande foncent dans toutes les directions en surimpression sur une carte de l'Europe...

Fondu

extérieur jour le village été 1944

Un vieil homme traverse la place, en agitant une cloche...

A travers champs, une vieille femme conduit un cheval par la bride...

Par un chemin creux, un vieil homme amène son cheval...

Kurt sort de la ferme Kessler, en tenant les deux derniers chevaux par la bride.

Sur le pas de la porte, Mme Kessler voit partir les chevaux...

Devant la nouvelle mairie, les gens amènent leurs derniers chevaux : c'est comme à la foire, mais une foire sans joie, silencieuse.

Otto est là, il fait l'inventaire...

intérieur jour dans la mairie

Une dizaine de femmes et de soldats attendent de faire viser leurs papiers...

Roger a changé... Par la force des choses, il est devenu un homme important. Il est en bras de chemise, il fume la pipe... Son bureau est encombré de dossiers...

Une femme, Mme Kubler, se tient devant le bureau de Roger. Roger examine ses papiers...

Roger, *en allemand.* C'est pas en règle !

Madame Kubler, *en allemand.* Je sais bien ! ***(photo 12)***

Roger sourit...

Il donne un coup de tampon et tend les papiers à la femme...

Madame Kubler, *en allemand.* Merci, Roger, merci beaucoup !

Roger lui sourit...

Elle s'en va...

Un sous-officier s'avance et tend ses papiers...

(Le texte qui suit est suffisamment important pour qu'on ait recours aux sous-titres.)

Le sous-officier, *en allemand.* Une permission à faire viser.

Roger, *en allemand.* Schwarz Albrecht... Je connais vos enfants...

Du geste, Roger indique les filles différentes des enfants de Schwartz...

... Maria, Wilhelmine, Rosa.

Le sous-officier, *en allemand.* Vous les connaissez sûrement mieux que moi.

Roger, *en allemand.* Trois ans en Allemagne.

Le sous-officier, *en allemand.* Trois ans sur le front russe.

Roger tamponne la feuille de permission...

Roger, *en allemand.* Bonne permission !

Le sous-officier récupère ses papiers...

Il sort après avoir serré la main de Roger...

Une autre femme s'avance et tend ses papiers...

Enchaine

extérieur soir
place du village

Trois soldats allemands entraînent la longue file de chevaux... Les bêtes attachées les unes aux autres se font mal, hénissent, font des faux pas... On dirait des prisonniers enchaînés...

intérieur soir
mairie

Dans la mairie, Roger passe sa vareuse, il entre dans la chambre de Klotz, qui est étendu sur son lit...,

ROGER. Ça va ?

KLOTZ. Doucement... tout doucement !

Il désigne une lettre officielle posée sur la table de nuit...

... N'oublie pas de passer chez Mme Klintz... tu lui diras pour son mari.

ROGER, *l'interrompt.* ... Qu'elle est veuve d'un héros ! Un de plus ! Ça va, j'irai.

Il prend la lettre.

ENCHAINE

intérieur nuit
cuisine Kessler

Devant l'évier, un jeune homme, torse nu, est en train de se raser... Son visage est enduit de mousse blanche. Il nous tourne le dos et nous ne voyons que son visage réfléchi dans la glace...

A côté de lui, adossé au mur, fumant la pipe, Roger nous fait face...

ROGER, *en allemand.* Dis Friedel... (*En français.*) Quand on se rase à l'heure du dîner, c'est pas pour aller embrasser sa mère.

FRIEDEL, *en mauvais français.* Je vais voir une fille !

Mme Kessler, qui met la table, les regarde gentiment, sans comprendre...

Roger se met à rire.

Au fur et à mesure qu'il se rase, nous découvrons le visage du nouveau Friedel : il a 16 ans... Il s'essuie le visage avec une serviette...

ROGER. Là... tu as encore de la mousse.

Friedel jette un coup d'œil dans la glace et essuie la mousse qu'il a près de l'oreille...

... Tu me raconteras comment ça s'est passé.

FRIEDEL. Oui, monsieur le Bourgmestre !

MADAME KESSLER, *en allemand.* Qu'est-ce que vous dites ?

ROGER, *il répète en allemand.* Des bêtises !

Il décroche la chemise de Friedel du clou où elle est pendue et la lui jette...

Il se dirige vers la table, s'assied à la place habituelle de Kessler... Mme Kessler, debout, commence à le servir.

ENCHAINE

extérieur jour
un champ

Un champ devant la ferme... Grand soleil... Au loin les blés...

Roger fauche de l'herbe haute...

Tout à coup, Roger s'arrête...

Sur le chemin... Helga s'avance, une valise à la main...

On passe en P. R. sur Helga, qui marche... Elle paraît absente... Elle s'approche...

Roger hésite, attendant le moindre signe pour aller au-devant d'elle... Il n'ose pas...

Helga l'aperçoit... et marque un léger temps d'arrêt... et repart...

... et continue son chemin, droit devant elle...

ENCHAINE LENT

Sur la nuit qui tombe... Les bois...

On panoramique vers la ferme...

intérieur nuit
cuisine Kessler

Roger se lave les mains...

Kurt, Mme Kessler et Helga sont déjà à table...

Friedel vient à son tour se laver les mains...

ROGER, *bas, en français.* Pourquoi ils l'ont relâchée ?

FRIEDEL, *bas, en français.* Ils l'ont pas relâchée... L'usine est détruite... la ville aussi. Elle s'est sauvée !

HELGA, *en allemand.* Friedel, ici on est en Allemagne. Parle allemand.

Un silence pénible...

Roger vient prendre sa place... Il sert Mme Kessler, il veut servir Helga qui croise les mains sur son assiette...

Elle se lève et se dirige lentement vers l'escalier...

Roger, Friedel et Mme Kessler la suivent des yeux...

Elle disparaît... On entend la porte de sa chambre s'ouvrir et se refermer...

Mme Kessler n'ose pas regarder Roger...

Elle se lève à son tour, prend une assiette de soupe et une tranche de pain... Elle commence à gravir l'escalier...

FRIEDEL, *à Roger.* Mange !

ROGER. J'ai plus faim.

FRIEDEL. Moi, j'ai...

Il tend son assiette à Roger, en souriant... Roger le sert...

Tout à coup, ils se regardent. On entend le bourdonnement de gros bombardiers qui passent en rangs serrés...

extérieur nuit
la façade de la ferme

On voit Roger et Friedel qui tirent les rideaux...

Dans le ciel clair, dans la nuit, on voit les bombardiers passer...

stock shot

Les bombardiers américains lâchent des bombes sur Rouen...

à Paris

Place de l'Hôtel-de-Ville, une foule énorme acclame le maréchal Pétain...

Les blindés de Leclerc entrent dans Paris...

Place de l'Hôtel-de-Ville, une foule énorme acclame le général de Gaulle...

extérieur jour façade de « l'Espoir »

Devant l'immeuble de L'Espoir, *animation considérable...*

Une voiture militaire est arrêtée... Des FFI en armes gardent la porte...

La foule écoute les nouvelles transmises par un haut-parleur...

Armé d'un pot de peinture blanche, un FFI achève de peindre le vantail : L'Espoir Libéré.

intérieur bureau de Rodier

Jean est en uniforme de capitaine (décoré) avec Ludovic et cinq autres résistants : Roland, Pierre, Antoine, Jacques et Hubert...

Un lit de camp est placé dans un coin... avec quelques affaires personnelles posées dessus, à côté d'un sac militaire...

Les fenêtres sont fermées et les bruits du dehors nous parviennent étouffés.

Tous sont debout, c'est une minute historique...

Ludovic passe, un casque américain à la main...

Chacun y dépose un bout de papier plié... L'opération terminée, il s'assied sur le bureau de Rodier, pose le casque sur ses genoux et prend les bouts de papier...

LUDOVIC. Ludovic... (*A Jean.*) Je reconnais ton écriture. (*Il continue.*) Durrieu... Durrieu... Jean... Je suppose que c'est toi... Il n'y a pas d'autre Jean ? Durrieu... Durrieu et Durrieu. (*A Jean.*) Elu à l'unanimité moins une voix... la tienne.

Cris de joie...

Jean est très ému... Ludovic lui tend simplement la main...

LUDOVIC. Salut ! patron ! Quels sont les ordres ?

Cris de joie, embrassades.

JEAN. Un premier numéro dont on se souviendra.

ENCHAINE

Les rotatives tournent à toute vitesse...

Des paquets ficelés de L'Espoir Libéré *passent de main en main...*

extérieur petit jour petite porte livraison de « l'Espoir »

Les paquets sont chargés dans deux jeeps...

Jean et Ludovic sont dans la rue. Ils regardent partir le premier numéro de « leur » journal...

JEAN. Oubliez pas, les gars, aujourd'hui, on les donne.

Les deux jeeps s'ébranlent et se quittent au croisement qui est à l'angle de la rue...

Jean sourit à Ludovic...

Ludovic lui donne une cigarette... Devant eux, la rue déserte...

JEAN. Paris libéré... Pourquoi ça n'a pas la même gueule que Paris occupé ? Tu peux me dire, toi ?

Geste vague de Ludovic.

... Les rues... les maisons, tout.

Il fume...

... Tu sais ce que Tristan Bernard a dit sur la liberté ?

LUDOVIC. Oui... oui... Il a dit (*Citant.*) : « La liberté c'est quand on entend sonner chez soi 6 heures du matin et qu'on pense : tiens, voilà le laitier ! »

JEAN. Eh bien ! pour moi, la liberté... c'est à la fois plus simple et plus compliqué.. C'est quand on sonne... que c'est pas le laitier et qu'on se dit : Je peux encore sauter par la fenêtre !

Ils se regardent... Un temps...

VOIX *off, qui appelle d'en haut.* Jean ! Ohohoh !

Jean et Ludovic lèvent la tête...

A une fenêtre du premier étage, un des membres du comité de rédaction, Hubert, brandit une dépêche d'agence...

HUBERT. Delmas...

JEAN. Quoi, Delmas ? On l'a arrêté ?

HUBERT. Non ! Il s'est suicidé !

Un temps...

LUDOVIC. Ça m'étonne de lui... Pas toi ?

Jean est plongé dans ses pensées.

... A quoi tu penses ?... A Florence ?

JEAN. Oui... je suis passé chez elle.

LUDOVIC. Alors ?

JEAN. Disparue !

FONDU

extérieur jour
route de la ferme

Le camion militaire qui a emmené les rappelés, avance...

... chargé de garçons de 16 ans et d'hommes de 60 ans.

Il s'arrête devant la ferme.

Sur le bord de la route, Kurt et Roger. Kurt qui tient à la main un sac de montagne, monte sur le camion.

Roger va vers la grille de la ferme, devant laquelle se trouvent Mme Kessler, Helga et Friedel...

Friedel et Helga s'embrassent tendrement...

Roger prend la valise qui est aux pieds de Friedel, revient vers le camion et tend la valise à Kurt. Roger serre la main de Kurt... D'autres mains se tendent vers lui... Il est l'ami de tous.

Le chauffeur du camion s'impatiente et klaxonne...

Friedel s'arrache des bras de sa mère, va vers le camion...

Roger lui tend la main. Friedel se jette dans ses bras...

Helga et Mme Kessler regardent...

Le camion s'ébranle... Friedel saute dedans...

Le camion s'éloigne...

Roger revient vers les deux femmes qui sont dans les bras l'une de l'autre...

Roger reste une seconde indécis... Il voit...

le mouchoir d'Helga par terre.

Il le ramasse et le lui tend. Elle lui sourit à travers ses larmes...

FONDU

extérieur nuit
façade hôtel particulier de Jean
hiver

Un taxi arrive devant l'hôtel particulier...

Jean descend, paie et une serviette bourrée à la main, fonce tête baissée vers l'hôtel...

intérieur nuit
hôtel particulier

Jean grimpe les marches, sa serviette à bout de bras. Il cherche sa clé et se prépare à ouvrir...

Il sent une présence derrière lui. Il se tourne... et voit...

Florence qui arrive...

Elle est vêtue d'un imperméable haute couture et en dedans d'un tailleur stricte qui révèle une élégance qui ne dément pas...

Ils restent immobiles, en face l'un de l'autre, quelques secondes...

FLORENCE. J'ai eu de tes nouvelles par les journaux... enfin, par le journal.

JEAN. Tu aurais pu me donner signe de vie.

Il ouvre la porte...

... Tu entres ?

Ils entrent...

intérieur nuit
hall et escalier hôtel particulier

Il allume... Elle jette un coup d'œil circulaire. Elle sourit. Il revient vers elle...

FLORENCE. C'est drôle.

JEAN. Quoi donc ?

FLORENCE. Dire que c'est toi qui y seras arrivé le premier !

JEAN, *perdu*. Arrivé à quoi ?

FLORENCE. A l'hôtel particulier... Mon rêve... Tu te souviens ?

Jean rit...

JEAN. Viens voir !

Ils traversent la suite des pièces toujours rigoureusement vides, pour arriver enfin dans...

la chambre de Jean

... où il y a, en plus du lit espagnol, une table immense, couverte de papiers, et un fauteuil Louis XIII à haut dossier... et autour du lit un considérable fouillis qui va depuis le téléphone posé sur une pile d'annuaires, jusqu'au réveille-matin, une tasse à petit déjeuner sale, une bouteille de whisky, des verres, etc.

JEAN, *marquant un point*. Tu vois, il manque encore pas mal de petites choses... et notamment que l'hôtel m'appartienne ! Tout ça, c'est réquisitionné... Tu n'ôtes pas ton imperméable ?

Elle fait « non » de la tête...
Silence.

JEAN. Et toi..., tu étais où pendant tout ce temps ?

FLORENCE. En Sologne... c'est un coin calme. On n'y tond pas les femmes. Enfin, pas encore !

Silence.

Jean est embarrassé. Il va entreprendre de meubler ce silence gênant par trop de mots et trop de gestes pour que quelque chose de vrai s'établisse entre eux.
Il prend la bouteille de whisky, un verre, lui en offre sans bouger...

JEAN. Whisky ?

Elle fait signe que non...
Il voit qu'elle est debout...

JEAN. Pardon...

Il verse du whisky, une large rasade..., va vers la table, verre en main, tourne le fauteuil vers elle...
Elle s'assied. Il boit une petite gorgée...

... Tu sais, mon genre, c'est resté la chambre d'hôtel.

Il boit.

FLORENCE. Je vois... La Bohême.

Elle se lève, lui prend le verre des mains, le pose sur la table.

FLORENCE, *avec mélancolie.* Jean, toi et moi..., on s'est raté deux fois.

JEAN, *doucement.* Pas sur tous les plans, quand même.

FLORENCE. Non, c'est vrai.

Il veut la prendre dans ses bras... Elle se dégage, fait quelques pas, et dit de dos :

... Mais... on ne peut pas construire la vie autour de ça seulement. (*Elle se retourne.*) C'est peut-être dommage, mais c'est comme ça ! Jean, j'ai rencontré juste avant le débarquement un Brésilien, conseiller d'ambassade. Je ne l'aime pas et je ne le désire pas. Je l'épouse la semaine prochaine à Madrid.

JEAN. C'est pour me dire ça que tu es venue ? Tu l'épouses ?

FLORENCE. Pourquoi pas ?

Jean encaisse. Il reprend son verre pour garder une contenance.

JEAN. Bravo ! Et tu pars quand ?

Elle revient vers lui.

FLORENCE. J'aurai mon passeport demain à midi. Je prends le train demain soir... Je ne voulais pas quitter Paris sans te dire adieu.

Il lève son verre...

JEAN. Eh bien ! adieu, Florence.

Elle se dirige vers la porte...

FLORENCE. Adieu, Jean.

Elle se retourne...

Il la regarde partir... Il ne bouge pas. Il finit son verre de whisky d'un trait...

ENCHAINE

extérieur jour
le village
hiver

Des sapins couverts de neige...
Du vent...

ENCHAINE EN SURIMPRESSION

intérieur jour
la ferme Kessler

Roger travaille dans le grenier de la grange... Il peine. Bien qu'il fasse froid, il est en sueur...

Tout à coup il se relève et voit...

Klotz qui entre dans la cour, sa bicyclette à la main...

Il le regarde avec une angoisse visible...

Ses craintes sont confirmées... Klotz sort de la sacoche, accrochée à sa bicyclette, une enveloppe officielle...

Roger se remet à travailler, puis, tout à coup, il n'y tient plus et abandonne son travail pour se diriger rapidement vers la ferme...

Klotz sort de la maison...

Roger s'approche de lui, angoissé.

KLOTZ. Roger... cette nouvelle-là, j'ai pas voulu que ce soit toi qui l'annonces.

ROGER. C'est qui ?

KLOTZ. Le père !

ROGER. Mon Dieu ! mon Dieu !

Il entre dans...

intérieur jour
cuisine Kessler

Mme Kessler est assise devant la table... Elle tient chiffonnée dans sa main, la lettre que lui apportée Klotz...

Ses yeux sont noyés de larmes...

Helga se tient près d'elle, une main sur l'épaule de sa mère. Elle paraît plus absente encore qu'avant...

Roger s'arrête...

Mme Kessler lève ses yeux sur lui, un regard vide... Elle se lève, écarte du geste sa fille, qui veut la soutenir...

Roger et...

Helga, se regardent...

Elle fait trois pas, chancelle, et s'effondre sur le carrelage, en faisant tomber une chaise...

D'un même élan, Roger et Helga se précipitent vers elle...

ENCHAINE

extérieur nuit
gare d'Austerlitz (sous-sol)

Le train est à quai.

Animation réduite et conforme à l'époque...

Florence marche vivement le long du quai, suivie par un porteur, transportant sur un chariot les nombreux bagages de Florence...

Elle arrive à la hauteur du wagon-lit, et aperçoit...

Jean... qui lui était caché par un groupe de voyageurs en train de se dire adieu...

Jean va à sa rencontre...

FLORENCE, *moyennement surprise ou pas surprise du tout.* J'ai horreur des adieux sur les quais de gare, Jean.

JEAN, *net.* Moi aussi.

FLORENCE Alors... pourquoi es-tu venu ?

JEAN. J'ai à te parler.

LE HAUT-PARLEUR. Les voyageurs pour Bordeaux, Hendaye, Madrid... en voiture, s'il vous plaît !

Florence marche vers les wagons-lits...

FLORENCE. Tu as à me parler... J'espère que ça tient en une phrase... parce que nous n'avons plus beaucoup de temps.

Les derniers voyageurs remontent dans leur compartiment... Un contrôleur ferme la porte du wagon.

JEAN. Ça tient en deux phrases... Je t'aime et je veux t'épouser.

Elle a la main sur la poignée d'appui pour monter, prête à se hisser...

JEAN. Tu restes ?

FLORENCE. Tu n'as pas pensé une seconde que je pourrais dire non ?

C'est la question décisive... celle qui décide de tout...

JEAN, simple. Pas une seconde, Florence !

FLORENCE. Ecoute-moi, Jean, il faut que tu saches... Tu es peut-être en train de gâcher ta vie.

JEAN, *il la coupe*. Réponds vite..., tu as droit à un mot... un seul !

Elle le regarde avec une tendresse infinie où se mêle la joie d'une victoire...

FLORENCE. Imbécile !

Il la prend dans ses bras et tandis que derrière eux le train s'ébranle, ils s'embrassent sur les lèvres...

FONDU

intérieur jour
chambre de Mme Kessler
printemps

La fenêtre est ouverte, il fait beau. On entend, dans le lointain, le bruit de la canonnade...

Mme Kessler est au lit. Elle délire et gémit. Son front est couvert de sueur...

Helga est à son chevet et lui éponge le visage... Elle se tourne sans cesse vers Roger, comme pour réclamer du secours...

Roger ouvre un placard, en sort une seringue, prend du coton, de l'alcool et revient vers le lit. Il ouvre le tiroir de la table de chevet et prend un flacon de morphine. Il regarde le flacon, il est vide... Il le montre à Helga...

Nouveaux gémissements de Mme Kessler..., puis elle se tord de douleur, comme quelqu'un qui agonise...

Roger sort rapidement de la pièce...

Nous le reprenons arrivant dans l'ancien bureau du bourgmestre. Il décroche le téléphone et tourne la manivelle...

Il n'y a pas de courant... Il appuie plusieurs fois sur la fourche, comme pour bien s'assurer que le contact est coupé...

Nouveaux bruits de la canonnade qui se rapproche.

Helga apparaît dans l'escalier... Elle se penche sur la rampe...

HELGA, *en allemand*. Il faut faire quelque chose... Vite... c'est affreux !

Roger ne répond pas. Il retourne la manivelle. Helga vient jusqu'à lui... Roger, lui montrant le récepteur.

ROGER, *en allemand*. Ça ne marche plus... Je vais chercher du secours !

Il sort en courant.

extérieur jour
cour de la ferme

Nous le reprenons traversant la cour...

extérieur jour
route de la ferme

... Puis débouchant du chemin de traverse, qui donne sur la route. Il s'élance, en courant, en direction du village...

On voit une voiture, lourdement chargée, qui s'approche en sens inverse...

C'est une vieille Mercédès à galerie et à roues de secours encastrées dans les ailes... Elle est lourdement chargée du butin dérisoire de l'exode : matelas, valises trop pleines attachées par des ficelles, meubles de toutes sortes, etc.

Roger court au milieu de la route, à la rencontre de...

la voiture, qui klaxonne sans ralentir... La voiture oblique vers la gauche...

Roger, les bras en croix, oblique sur la gauche... Puis la voiture va vers la droite...

et Roger se déplace sur la droite...

Furieux coups de klaxon du conducteur. Mais Roger s'immobilise au milieu de la route... On peut croire, un instant, que la voiture va lui passer dessus, mais elle s'arrête in extremis... Roger la contourne. La fenêtre avant est baissée, Otto apparaît, fou de rage.

ROGER, *en allemand, sous-titré français*. Madame Kessler est mourante... Il faut la conduire au village... le téléphone ne marche plus... Vite !

OTTO, *en allemand, fou de rage*. Pousse-toi, imbécile !

Il amorce le mouvement de repasser la première. Roger agrippe sa main...

ROGER, *en allemand*. Vous n'avez pas compris ? Elle est en train de mourir !

OTTO, *en allemand*. Qu'est-ce que tu veux que ça me foute... Et puis, je n'ai pas de place.

D'un geste brutal, il repousse Roger qui s'agrippe à lui...

ROGER, *en allemand*. Vous ne pouvez pas faire ça !

Otto embraye... La voiture fait un saut en avant, et Roger qui est sur le marche-pied, ne lâche pas prise...

Otto freine brusquement, et il tend la main vers le revolver qui est dans la boîte à gants...

De sa main gauche, Roger repousse la main d'Otto, alors que de sa main droite il attrape le revolver...

Il met Otto en joue... Un silence... Les deux hommes sont sidérés... C'est un geste que Roger n'a jamais fait de sa vie... et pourtant, on sent très bien qu'il est prêt à tirer... Il est haletant...

OTTO, *en allemand.* Tu ne vas pas faire ça ?

Roger ne répond pas... Il ouvre la porte, monte dans la voiture et fait signe à Otto d'avancer...

La voiture tourne à droite et s'engage dans le chemin qui mène à la ferme.

Nous la reprenons s'arrêtant devant la porte du bâtiment principal...

Roger klaxonne...

Helga apparaît à la fenêtre...

ROGER, *en allemand, à Helga.* Prépare ta mère, on va l'emmener... vite !

Roger, sans cesser de tenir Otto en joue, ouvre la portière arrière, et jette en vrac par terre, tous les objets qui y sont entassés, pour faire une place à la mourante...

Des caisses entières de bouteilles de vin se cassent...

Otto regarde faire Roger, prêt à bondir... Enfin Roger ressort de la voiture. Il est en nage.

ROGER, *criant.* Helga ! Dépêche-toi !

Pas de réponse...

Otto est attentif...

Tout à coup, on voit Helga qui pousse un cri affreux, et qui hurle :

HELGA, *en allemand.* Vite, Roger, vite !

Roger abandonne la voiture, et entre en courant dans la maison...

intérieur jour
chambre de Mme Kessler

Il entre dans la chambre. Helga est près du lit et au premier coup d'œil nous comprenons que Mme Kessler est morte.

On entend, en bas dans la cour, Otto qui manœuvre la voiture.

Roger s'approche du lit, appuie son oreille sur sa poitrine...

Helga l'interroge du regard...

Roger acquiesce d'un mouvement de la tête et lentement recouvre le visage de la morte avec le drap...

Helga se laisse choir sur une chaise, tandis qu'on entend... la voiture d'Otto qui sort de la cour de la ferme sur les chapeaux de roues...

ENCHAINE

extérieur nuit
la route de la ferme

Le bruit de la canonnade est beaucoup plus proche... Le chien aboie...

Sur la route qui passe devant la ferme, on aperçoit, dans la nuit, et on entend, un groupe de soldats harassés qui se replient en désordre...

intérieur nuit
chambre de Mme Kessler

Roger laisse retomber le rideau... La chambre est faiblement éclairée.

Helga est assise, immobile, sur une chaise, les mains croisées sur les genoux. Elle ne pleure pas.

On la sent foudroyée. Avec une étrange docilité, elle suit des yeux chacun des gestes de Roger... Roger va vers l'armoire, l'ouvre et commence à la fouiller...

Helga le regarde...

Un obus explose tout près. La lumière s'éteint... se rallume... puis s'éteint à nouveau...

Roger prend un briquet et allume une bougie posée sur la commode. Puis, la bougie à la main, retourne à l'armoire. De sa main libre il continue à chercher. Il tire à lui une chemise de nuit garnie de dentelles. Il la déplie en la secouant, puis il retourne vers le lit, pose sa bougie sur la table de chevet et rejette les draps... Les pieds et les jambes de la morte apparaissent...

Eclairée de manière incertaine par la flamme de la bougie, Helga regarde Roger qui travaille, hors champ...

On l'entend qui peine et dans les yeux d'Helga nous comprenons que ce qu'il fait est très difficile et très affreux...

ENCHAINE LENT

extérieur jour
la route de la ferme

Une longue file de véhicules de toutes sortes vient vers l'appareil.

C'est l'exode, avec ses visages classiques.

Le bruit du canon s'est encore rapproché...

L'affolement et la peur sont marqués sur tous les visages...

Au passage, on reconnaît, mêlés à la foule de citadins et de soldats en désordre, quelques-uns des personnages déjà vus au cours du film et qui n'ont qu'un souci : fuir !

Soudain, la colonne s'arrête...

Venant en sens inverse, on découvre un chariot tiré par un bœuf...

Sur la banquette, très près l'un de l'autre, Roger et Helga...

Les gens se dressent sur leurs véhicules... cherchent à comprendre la raison de l'arrêt, s'impatientent, crient... et au fur et à mesure qu'avance, d'un pas égal, l'attelage insolite...

... injurient le couple...

Lentement, le chariot remonte la colonne...

extérieur jour
le village

La grande rue du village est déserte..., des portes et des volets des fenêtres sont fermés...

Abandonnée au milieu de la rue, une vache beugle de manière sinistre...

Le bruit de la canonnade se rapproche encore...

Le chariot conduit par Roger s'arrête devant le café d'Otto.

Toutes les fenêtres sont ouvertes. On entend des rires dominés par le bruit de la radio... Un drapeau français de fortune flotte au-dessus de la porte.

intérieur jour
café d'Otto

Roger entre... La porte du dortoir a été fracturée et arrachée de ses gonds...

Louis, Emile, Victor, le maréchal-ferrant, sont disséminés dans la salle... Ivre-mort, Louis est assis sur le comptoir, Emile est couché sur une table...

Le sol est jonché de bouteilles...

La radio française, brouillée de miaulements de chat, débite un communiqué...

L'entrée de Roger est saluée par des hurlements de joie...

Victor se précipite sur Roger pour l'embrasser... Roger le repousse gentiment. Victor lui tend la bouteille qu'il tient à la main. Roger fait signe que non...

Mécontent, Victor se retourne et jette sa bouteille dans une fenêtre qui vole en éclats...

extérieur jour
le village

Roger ressort, remonte sur le siège et nous découvrons, à ce moment-là...

... à l'arrière du chariot, un cercueil fait d'une auge et d'un couvercle de planches...

A côté du cercueil, une pelle, une pioche et une gerbe de fleurs.

ENCHAINE

le cimetière

Helga est assise sur une tombe, son bouquet sur ses genoux... Elle est ravissante, comme une première communiante...

Roger creuse une tombe... Il sourit à Helga... ***(photo 13)***

ENCHAINE

Il commence à tirer à lui l'auge à cochon..., c'est très lourd. Il est obligé de s'arc-bouter contre la roue du chariot... L'auge tombe par terre... Roger amortit sa chute tant bien que mal...

Helga pose son bouquet et vient l'aider...

ENCHAINE

La tombe est comblée... Roger enfonce sa croix tant bien que mal... Helga est à genoux..., elle ratisse, elle égalise la terre avec ses mains...

Roger dispose le bouquet contre le pied de la croix... Il tombe à genoux près de Helga, il pleure de fatigue... Elle aussi...

Le bourdonnement des bombardiers se fait entendre. Il la serre dans ses bras... Ils sont tous les deux à genoux sur la tombe...

FONDU

extérieur jour
devant le café d'Otto

Le village est occupé... L'armée américaine et ses camions occupent la grande rue...

Un camion français est arrêté devant le café... Le canon tonne toujours, mais au loin...

Il fait beau... tout le monde est gai...

Un adjudant-chef français procède à l'embarquement des prisonniers libérés...

Louis, Emile, Victor et le maréchal-ferrant grimpant dans le camion... Louis monte le dernier. Il se penche vers l'adjudant-chef...

LOUIS. Dites ! Il y en a encore un !

L'ADJUDANT-CHEF. Oui... où çà ?

LOUIS. Dans une ferme, par là !

L'ADJUDANT-CHEF. Bon... On y va !

extérieur jour
ferme Kessler

Dans la cuisine de la ferme, Helga met le couvert pour elle et Roger...

extérieur jour
un champ

Dans les champs, derrière la ferme, Roger s'arcboute sur la charrue pour qu'elle ne dévie pas du sillon... Il incite le bœuf de la voix...

Tout à coup, il s'arrête...

Sur la route qui passe devant la ferme, il voit le camion français...

Le camion bifurque vers la ferme... et disparaît de sa vue...

Roger abandonne la charrue...

extérieur jour
cour de la ferme Kessler

Roger arrive en courant dans la cour de la ferme... Il s'arrête net en voyant...

l'adjudant-chef qui secoue Helga par le bras...

L'ADJUDANT-CHEF. Alors, où est-il ? Tu parles, dis ?

Roger intervient.

ROGER. Lâchez-la... je suis là, quoi.

L'ADJUDANT-CHEF. En route ! Faut qu'on soit à 5 heures à Wiesbaden !

Roger ne répond... Il regarde Helga...

... Alors, t'es sourdingue ou quoi ? Ressaisis-

toi, mon vieux... t'es libre ! Monte ! Qu'est-ce que t'attends ?

Il pousse Roger vers le camion...
Helga le regarde s'éloigner...

L'ADJUDANT-CHEF. La belle môme Frisée... t'as pas dû t'emmerder !

Des mains se tendent vers Roger. On le hisse dans le camion...
L'adjudant-chef grimpe à l'avant du camion... qui démarre...
Roger voit...
Helga, toute seule, au milieu de la cour, qui le regarde partir...

FONDU

intérieur jour bureau Rodier

C'est la fin de la conférence quotidienne... Il y a Jean, debout derrière son bureau, penché sur la maquette du journal et un crayon rouge à la main, donnant une dernière indication à une dizaine de collaborateurs...

JEAN. Et l'article d'Hubert, vous le repassez à la une avec la photo, juste au-dessous de l'éditorial.

Il dessine à grands traits rouges sur la maquette...

... Ça ira comme ça !

Il lève la tête...

... Je vous remercie !

Quatre ou cinq collaborateurs s'en vont. Les autres ne bougent pas. Ce sont les plus proches collaborateurs de Jean, tous membres du Comité Directeur qui a élu Jean...
Jean s'aperçoit de leur présence. Il fronce les sourcils et répète...

... Ça va !

HUBERT, *embarrassé*. Non, Jean, justement... ça ne va pas.

ANTOINE. Il faut qu'on te parle... en copain !

Tous se regardent... Aucun n'ose « y aller franchement ».

JEAN, *alerté*. J'écoute.

Jacques regarde Ludovic. Ludovic acquiesce d'un signe de tête... Jacques sort de sa poche une « feuille » de petite dimension.
Il lit :

JACQUES. C'est intitulé : « De l'eau dans son vin. » « Aurons-nous bientôt l'occasion de présenter nos félicitations et nos vœux de bonheur à Jean Durrieu de « l'Espoir », dit libéré. »

JEAN, *il le coupe*. Te fatigue pas... ça fait partie de mes attributions de lire la presse... même la presse de chantage. J'ai lu ! Après ?

Ludovic, qui n'a rien dit jusqu'ici, s'avance...

LUDOVIC. On peut publier un démenti.

JEAN. Sûrement pas !

LUDOVIC, *tâtant le terrain*. Tu penses que ça donnerait corps.

JEAN. Non, Ludovic... c'est beaucoup plus simple : je ne vais pas publier de démenti parce que c'est vrai, j'épouse Florence !

LUDOVIC. Tu as pensé au journal ?

JEAN. Bien sûr !

LUDOVIC. Et tu es arrivé à cette conclusion que ta vie privée ne regardait que toi ?

JEAN. Pas tout à fait...

Deux des assistants amorcent un mouvement pour se retirer...
Jean frappe violemment sur son bureau...
Les deux en question stoppent leur mouvement...
Tous font face à Jean...

JEAN. Ecoutez-moi... Ce qu'on a fait pendant quatre ans, si c'est pour s'entendre dire par les copains avec qui on s'est battu pour rester un homme libre, qu'on n'a pas le droit d'épouser la femme qu'on aime... (*Il hésite.*) alors, ça ne valait vraiment pas le coup ! Voilà ma conclusion. (*Un temps.*) ... Vous pouvez foutre le camp !

Tous sortent, sauf Ludovic...

JEAN. Toi aussi !

Ludovic ne tient pas compte de l'avertissement de Jean. Il parle sans colère, mais sans appel.

LUDOVIC. Tu oublies quelque chose, Jean. Aujourd'hui, diriger un journal, ce n'est pas vendre du papier... c'est défendre une cause !

JEAN. Ce qui veut dire ?

LUDOVIC. Que tant que tu seras à la tête de « L'Espoir », tu ne peux pas épouser cette femme !

Devant le ton de Ludovic, Jean se trouble...

JEAN, *d'une voix sourde*. Qu'est-ce qu'elle a fait ?

LUDOVIC. Elle a été la maîtresse de Gruber.... le chef de la Gestapo... de l'avenue Foch.

Un temps.

JEAN. C'est immonde !

LUDOVIC, *implacable*. Oui...

Jean se dresse lentement. Il y a quelque chose de menaçant dans son attitude...
Il s'approche de Ludovic.

JEAN. C'est immonde... ce que tu dis là !

Ludovic met la main dans sa poche. Il en sort des clefs de contact et les tend à Jean.

LUDOVIC. Va dans ma voiture... tu trouveras dans ma serviette le dossier qu'ils ont réuni sur Florence...

Jean a pris les clefs, il passe devant Ludovic, sans le regarder...

... Ce dossier... j'aurais préféré que tu ne le voies pas !

Jean va jusqu'à la porte...

LUDOVIC. ... Ou on publie un démenti et on continue à faire du bon travail ensemble, ou « L'Espoir » annonce en même temps ton mariage... et ta démission. *(photo 15)*

Jean met la main sur la poignée...

LUDOVIC, *off*. C'est elle ou nous, Jean.

Il se retourne...

JEAN, *sans colère*. J'avais compris !

Il sort...

FONDU

intérieur jour
le fournil

Derrière les barreaux, Roger en tenue de travail : blouse blanche et farine dans les cheveux...

Le beau-père a vieilli...

Un apprenti prépare la pâte...

Le timbre vibre désagréablement au-dessus de la tête de Roger...

La trappe se soulève. Alice apparaît derrière sa caisse, coupée en deux, comme une femme-tronc. Elle est vêtue de soie noire, comme l'était sa mère.

ALICE, *excédée*. Les mirabelles de Madame Vichon... ça arrive ?

Roger lève la tête et regarde sans répondre...

Furieuse, elle rabat brutalement la trappe...

Il cligne de l'œil et tire de sa poche un paquet de cigarettes, qu'il offre à l'apprenti...

ROGER. T'en veux une ?

Le beau-père intervient...

LE BEAU-PÈRE. Non... grouillez-vous..., c'est l'heure du coup de feu...

Roger s'assied tranquillement...

ROGER. Le coup de feu..., le coup de feu... J'en ai jamais tant entendu parler pendant toute la guerre !

Le beau-père le regarde, l'air nettement réprobateur...

LE BEAU-PÈRE. Dame !... là où tu étais !

Roger lève la tête. Il n'est pas fâché... il est « détaché ».

ROGER, *faisant le point*. Planqué ! comme qui dirait.

LE BEAU-PÈRE, *gêné*. J'ai pas dit ça. (*Il veut rattraper sa gaffe.*) T'es parti... tu t'es battu... tu as été fait prisonnier.

ROGER, *simple*. Je me suis pas vraiment battu. Par contre, j'ai vraiment été fait prisonnier. (*Il réfléchit.*) Et encore !

LE BEAU-PÈRE, *perdu*. T'as fait ton devoir.

ROGER J'ai essayé !

On entend le timbre.

La trappe se rouvre... Deuxième apparition du buste d'Alice...

ALICE. Alors, ces mirabelles... c'est pour aujourd'hui ou pour demain !

La trappe se rabat sèchement...

Roger se lève...

ROGER. C'est fou ce qu'elle a la voix de sa mère.

ENCHAINE

intérieur nuit
chambre Alice - Roger

Le décor a changé... Il est plus cossu, plus « cosi » qu'avant...

C'est la chambre d'une femme seule...

Par terre, des carpettes dans tous les sens...

Alice, en liseuse, est assise bien calée sur son oreiller. Elle a, en plus, de son oreiller, un petit coussin en tapisserie pour lui caler la nuque et lui maintenir la tête droite...

La couverture est remontée jusqu'à mi-corps... Roger achève de se déshabiller...

Il y a un plafonnier allumé et sur la table de nuit à côté d'Alice, une lampe de chevet, allumée également. Sur l'autre table de nuit : une lampe de chevet et un réveille-matin.

ROGER. Tu n'en as pas marre de tes livres.

Il enfile sa veste de pyjama...

ALICE. Pourquoi tu dis ça ?

Elle inscrit un dernier chiffre sur son livre, le ferme et le pose sur la table de nuit...

Elle croise les bras, parle d'une voix dure, impersonnelle, avec l'absolue bonne confiance des gens qui savent que le bon droit et la raison sont de leur côté...

ROGER, *sec*. Comme ça...

ALICE. Je n'aime pas comme tu me parles depuis quelque temps, Roger... Pendant que tu n'étais pas là, j'ai fait marcher le commerce toute seule, et je ne t'ai pas trompé... Toutes les femmes de prisonniers ne peuvent pas en dire autant.

ROGER, *ironique*. Qu'est-ce que tu veux de plus !

ALICE, *perdue*. Quoi ?

ROGER, *las*. Rien... Je finissais ta phrase... Je suis ta femme, j'ai fait marcher le commerce, je ne t'ai pas fait cocu !

Alice, scandalisée, avance le buste... Le petit coussin de tapisserie glisse à terre.

... Qu'est-ce que je peux vouloir de plus ? (*Pour lui.*) Je me le demande !

Alice a remis à sa place le coussin et donne une ou deux violentes tapes dessus.

Alice, *violente.* Tu ne vas pas me le reprocher, quand même..., ça c'est un monde !

Roger, *navré de ne pas s'être fait comprendre.* Bien sûr... je ne te le reproche pas !

Alice, *pensant marquer un point.* Qu'est-ce que tu me reproches, alors ?

Il écarte les bras en signe d'impuissance...

Roger. Rien !

Alice. Tu vois...

Elle croise les bras en signe de victoire...

Elle a remonté soigneusement la couverture jusqu'à mi-corps. Son buste dépasse comme en début de scène, et comme elle apparaît chaque fois à la caisse...

Roger a un sourire imperceptible...

Roger, *se décidant.* Si je te le disais, tu ne me croirais pas ! (*Il enchaîne courageusement.*) Tu as toujours l'air d'une femme tronc ! Derrière ta caisse, on ne voit jamais tes jambes ; même là, dans ton lit, tiens, on dirait que tu es coupée en deux !

Alice est médusée. Elle cherche honnêtement à comprendre ce qui se passe dans la tête de son mari...

Roger, *de plus en plus las.* Tu comptes tes sous... tu comptes tes sous...

Alice. Cesse donc de dire des bêtises, veux-tu ?

Elle a un petit sourire vaguement ironique qui indique qu'elle croit avoir compris où il veut en venir...

Elle ôte sa liseuse..., s'allonge dans le lit...

De la même voix sèche, elle dit : !

Alice. ... Eteins !

Il va près de la porte et tourne le commutateur.

Il s'approche du lit, de son côté à lui. Il s'arrête avant de monter...

Alice. Viens ! Comme ça tu verras si j'en ai, des jambes...

Silence.

Roger, *tout doucement.* Comme tu dis ça... ça a l'air dégueulasse...

Elle réfléchit... hésite encore entre se fâcher ou en profiter pour esquiver une corvée.

Alice. Comme tu voudras...

Elle se détourne, éteint sa lampe de chevet...

Roger s'installe dans le lit.

Un temps.

Puis Roger met le réveil à 5 heures...

Alice, *étonnée.* Je croyais que demain c'était le jour de papa ?

Roger. Non, demain, c'est mon jour à moi.

Il éteint...

Enchaine

intérieur nuit
chambre Jean - Florence

Florence tient à la main les documents remis par Ludovic à Jean : des photos, des photocopies de lettres, des factures, etc.

Elle les fait glisser, l'un sur l'autre, pour les regarder...

On entend le froissement du papier, puis :

Jean, *off, c'est une voix sourde, celle d'un homme accablé.* Dis-moi que ça n'est pas vrai ! Dis-moi au moins que tu as empêché certaines choses.

On voit Jean. Il est assis sur le lit. Il lui tourne le dos...

Elle est à sa coiffeuse, en déshabillé...

Il a la tête dans ses mains. Il voudrait comprendre.

Il tourne vers elle un visage suppliant et tragique.

... Certaines horreurs ! Dis-moi, au moins, que tu as essayé, Florence !

Pour prendre un pot de démaquillant et une serviette, elle pousse les papiers... qui tombent à terre. Elle verse du démaquillant sur la serviette. Elle suspend son geste...

Elle dit sans se retourner...

Florence. Si tu trouves aujourd'hui à Paris un collaborateur, un seul, qui te dise qu'il n'a pas sauvé au moins un juif ou un résistant... présente-le-moi... ***(photo 14)***

Elle se dresse, d'un bloc, tournée vers lui...

... *Moi,* je ne te le dirai pas !

Jean est debout à deux ou trois mètres d'elle, les bras ballants...

Jean. Tu ne le diras pas, parce que ce n'est pas vrai !

Florence regarde avec pitié et un peu de mépris cet homme qui ne voit pas l'aveuglante vérité...

Florence. Mon pauvre Jean !

Jean. Et puisque tu aimes les coups, tu vas être servie. Seulement, je te jure que ça ne finira pas au plumard, cette fois !

Il s'approche...

Elle ne bronche pas...

Quelque chose le retient encore de frapper. Il cherche...

Florence a l'air tellement sûre d'elle...

Florence. Ce que tu peux être bête !

Et au lieu de frapper, il la saisit aux épaules. Elle détourne la tête...

Jean. Regarde-moi... (*Il crie.*) Florence, regarde-moi !

Elle le regarde...

... C'est toi qui m'as sorti de là... dis-le si c'est ça ! Réponds ! je t'en supplie ! C'est toi ?

Florence en a marre de lutter...

FLORENCE, *doucement.* Qui veux-tu que ce soit, Jean ? Delmas avait refusé... Tout le monde avait refusé !

Il la lâche..., fait deux ou trois pas, le temps d'encaisser, et revient vers elle... lentement... plus menaçant... plus terrible que tout à l'heure...

Et cette fois, elle a peur...

FLORENCE. Non... Jean... non... Il fallait bien.

JEAN. Il fallait bien..., il fallait n'importe quoi... mais pas ça ! Il fallait me laisser crever, mais pas ça ! Pas ça ! Pas ça !

Il ponctue chaque « pas ça » d'un coup d'une extrême violence, sous lequel...

Florence recule jusqu'à être coincée dans un des angles de la pièce, où elle glisse sur le tapis...

Il reste quelques secondes hébété, se penche, la soulève, la porte sur le lit..., la couvre de baisers..

JEAN. Florence... regarde-moi, Florence... mon chéri.

Elle ouvre les yeux, le regarde, lui sourit à travers ses larmes. Son bras vient se glisser autour au cou de Jean... Elle le serre contre elle.

ENCHAINE

intérieur nuit
chambre Roger - Alice

Alice dort... Roger non. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit...

Le réveil sonne à 5 heures.

Roger allonge le bras et coupe la sonnerie... Puis se lève et commence à s'habiller...

Alice sent l'espace laissé libre dans le lit par Roger... Sans ouvrir les yeux, elle glisse sur le côté, repousse l'oreiller de Roger, s'étale, se répand dans le lit, qu'elle occupe comme un terrain conquis, avec une satisfaction évidente, qui n'échappe pas à Roger...

... Lequel, habillé, est en train d'ouvrir le placard...

En haut du placard, on aperçoit une valise sous une pile d'objets.

Roger grimpe sur une chaise, va pour tirer la valise... Il regarde...

Alice...

Il a peur de la réveiller. Il renonce... et sort...

extérieur rue

Sur le trottoir, il s'en va, d'un pas vif et décidé... en bouffant une tartelette, qu'il tient à la main.

ENCHAINE

intérieur jour
chambre Jean - Florence

L'heure du petit déjeuner...

Le petit déjeuner est servi luxueusement sur un plateau ou une table roulante...

Florence beurre un toast avec méthode, tout en pensant à autre chose... et en surveillant du coin de l'œil...

... Jean, qui achève de s'habiller, face à la fenêtre, et se retourne vers la porte...

Sonnette.

FLORENCE, *détachant les mots.* Tu as pris une décision ?

JEAN, *éludant la réponse.* Oui, sauter par la fenêtre !

Il se dirige vers la porte...

... Quand c'était la Gestapo qui sonnait et qu'il y avait encore cette solution, j'ai l'impression que c'était le bon temps.

Il ouvre la porte...

Florence grignote son toast...

FLORENCE. Tu ne veux pas essayer de regarder les choses calmement au lieu de dire des bêtises ! Moi non plus, je n'ai pas fermé l'œil.

Il revient au pied du lit, tenant à la main le courrier que vient de lui remettre la femme de chambre et le regarde distraitement, sans l'ouvrir...

Il jette le courrier sur le lit, s'assied au pied du lit.

JEAN. Bon... Eh bien ! regardons les choses calmement... Je t'écoute.

Florence ajoute de la marmelade d'orange sur son toast, tout en parlant.

FLORENCE. De deux choses l'une... ou tu gardes le journal...

JEAN, *il la coupe.* Je t'arrête tout de suite, Florence... Pour le moment, c'est plutôt le journal qui me garde ou qui me fout dehors !

Florence hausse les épaules...

FLORENCE. Comme tu veux. (*Elle reprend.*) Ou tu restes au journal et tu me remplaces par une autre femme...

JEAN, *acquiesçant ironiquement.* C'est ça que tu appelles parler sérieusement ?

FLORENCE, *qui n'a pas encore dit ce qu'elle avait à dire.* Ou tu me gardes... moi... et tu remplaces le journal... par un autre.

Elle lui dit ça, comme à un enfant qui parle de choses qu'il ne comprend pas.

JEAN. Parce que tu crois qu'un journal, ça se remplace comme ça ?

Silence.

FLORENCE. Je n'en sais rien, Jean... Je te le demande.

Il se lève, va au pied du lit.

JEAN. Eh bien ! je te réponds. Pour moi, « L'Espoir », c'est irremplaçable ! Si je le quitte...

j'ai un peu l'impression de déserter. Et pour aller où ? Dans la presse pourrie qui paraîtra dans deux ou trois ans ?

Florence finit son toast...

FLORENCE. Deux ou trois ans ! Tu ne vas pas me dire que... tu vas rester sur le sable tout ce temps-là ?

Jean revient vers elle.

JEAN. Y a un risque. (*Un temps.*) Ça te fait peur de bouffer de la vache enragée.

Il la prend aux épaules et la regarde.

Elle soutient son regard, puis se préparant à sauter le pas, à dire ce qui l'obsède, elle répond franchement.

FLORENCE. Oui. (*Très bas, elle continue.*) J'ai trente-deux ans.

Il n'a entendu que le oui. Il pose la main sur elle...

JEAN. Tu vois, tu m'aurais répondu « non », j'aurais bien vu que tu mentais... et je crois que là ma décision était prise.

FLORENCE, *à voix blanche.* Tandis que maintenant ?

Il se lève. Il lui donne un petit coup de poing gentil sur le menton et sans se soucier vraiment d'elle, de sa part à elle, de sa décision à elle, de ce qu'elle aurait de difficile à lui dire et qu'elle n'a pas dit, il lui pose un baiser rapide sur les lèvres, auquel elle ne participe pas...

JEAN, *incertain.* Je ne sais pas. Je ne sais plus, j'ai encore besoin de réfléchir.

Il se dirige vers la porte et sort.

Florence reste quelques secondes immobile comme pétrifiée, le regard fixé sur la porte, puis son regard s'anime et... dans un extraordinaire ralenti, sa tête se tourne et se dirige vers la fenêtre où son regard se fixe.

On entend le bruit du moteur de la Delahaye qui démarre...

Elle se précipite vers la fenêtre, l'ouvre toute grande...

FLORENCE. Jean !

Elle voit...

La voiture qui démarre...

Elle referme la fenêtre...

extérieur jour
façade de « l'Espoir »

La Delahaye arrive. Jean descend, laisse la voiture et s'engouffre dans le hall...

intérieur jour
le hall du journal

Il va vers l'ascenseur qui n'est pas là... Il appuie sur le bouton « appel »... Il attend...

intérieur jour
escalier du journal

Roger descend, sans se presser, plongé dans ses pensées...

intérieur jour
le hall du journal

Jean ouvre la porte de l'ascenseur et au moment d'entrer, voit Roger...

Il laisse la porte de l'ascenseur ouverte, fait quelques pas, s'arrête au bas des marches et regarde... Roger descendre... comme on regarde un fantôme...

C'est seulement quand Roger est sur l'avant-dernière marche et qu'il est bien sûr, qu'il dit :

JEAN. Roger !

Roger, bloqué net par cette voix, lève la tête et voit son ami.

ROGER. Jean !

Jean se précipite vers lui.

JEAN. Çà alors !

Retrouvailles d'hommes, serrements de mains, claques dans le dos, etc.

intérieur jour
chambre Florence, hôtel Jean

Florence est à sa coiffeuse. Elle est sans maquillage, le visage nu : celui d'une femme proche de la « limite d'âge »...

Elle tient à la main un pot de crème. Elle commence le geste de se passer de la crème sur les rides qui se dessinent sur les tempes à partir des yeux. Elle renonce et repose la crème d'un geste qui signifie « à quoi bon ».

Elle se lève, traverse la pièce et va jusqu'à une penderie. Elle l'ouvre toute grande, du même geste qu'elle a eu pour ouvrir la fenêtre. Elle lève la tête et regarde sur la planche du haut : la valise que Jean a descendue gare d'Austerlitz...

Elle referme lentement les deux battants, s'adosse à la penderie, puis derrière son dos, le regard tourné vers l'opposé, elle donne un double tour de clé..., retire la clé et regarde dans le creux de sa main ce dérisoire obstacle à sa décision de fuir... Sa main tenant la clef retombe le long de son corps...

Elle laisse aller sa tête en arrière. Des larmes coulent sur son visage...

(Elle n'a pas plus que Jean pris entièrement sa décision.)

intérieur jour
bistrot journal

C'est un bistrot à un étage du journal (comme celui de Paris-Presse*)...*

Des collaborateurs de L'Espoir *entrent et sortent, saluent Jean qui est dans l'angle du bar avec Roger...*

ROGER. Je t'ennuie avec mes histoires.

JEAN. Absolument pas. Seulement, qu'est-ce que je peux pour toi ?

ROGER. Tu peux me procurer un ordre de mission... vrai ou faux. (*Un temps.*) Jean, sans toi, j'y arriverai jamais !

Jean ne répond pas...

... Tu ne peux pas ?

JEAN. Si... je peux... La question n'est pas là. Mais tu te rends compte de ce que tu fais ? Retourner là-bas !

ROGER, *simple.* J'ai pas autre chose à faire !

Jean regarde le fond de son verre, puis Roger...

JEAN. C'est Helga que tu rejoins ?

ROGER. C'est elle et c'est pas elle. Toi, tu as toujours été quelqu'un, tu peux pas comprendre. Là-bas... je servais à quelque chose. Ici... ici, je suis plus dans ma peau. Quand je les regarde, je me reconnais pas. (*Un temps.*) Oh ! bien sûr ! Helga et moi...

Il a un merveilleux sourire vers Jean, confondu. Sonnerie du téléphone.

... Je crois qu'on s'aime bien !

Le barman tend le téléphone à Jean...

LE BARMAN. Votre bureau, monsieur Durrieu.

Jean, l'air contrarié, se lève, prend l'appareil, écoute... Presque tout de suite il dit :

JEAN. Pas maintenant, Ludovic... j'ai besoin d'être seul... je te donnerai ma décision demain matin... Passe-moi Denise.

Il regarde...
Roger, calme, sûr de lui et de son destin, confiant.

JEAN. Denise... appelez chez moi et dites que je m'absente vingt-quatre heures pour une affaire urgente.

Il raccroche... se rapproche de Roger...

ROGER. Je te dérange ?

JEAN. Non, pas toi... (*Un temps.*) Au contraire

ENCHAINE

extérieur fin du jour
sortie est de Paris

La Delahaye de Jean roule...

Roger adresse à Jean un sourire de reconnaissance.

Jean s'en aperçoit, quitte son air absent et répond au sourire de Roger...

JEAN. On aurait quand même pu passer chez toi prendre une valise.

ROGER. La première fois j'en avais pas non plus... ça s'est arrangé !

JEAN. Ça c'est arrangé ! Tu en as de bonnes !

ENCHAINE

Et pendant l'enchaîné, sifflet strident d'un train...

extérieur nuit
gare d'Austerlitz

Le même quai..., le même train que déjà vu...

Et la même voix anonyme du haut-parleur, qui annonce :

... Les voyageurs pour Les Aubrais, Bordeaux, Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Madrid... en voiture, s'il vous plaît !

La foule anonyme... Puis un W.-L. Un porteur décharge son diable... Il passe par la portière des valises diverses à un employé des W.-L., qui est à l'intérieur du compartiment...

La dernière valise est celle que nous connaissons.

L'employé des W.-L. l'attrape.

On coupe.

extérieur nuit
une route

La voiture à 100 à l'heure.

Les phares trouent la nuit...

Austerlitz nuit

Le train démarre...

route nuit

La voiture à toute vitesse...

le train - nuit

Le train, en sens inverse de la voiture, à pleine vitesse également... c'est-à-dire donnant l'impression que Jean et Florence ne se rencontreront plus jamais...

ENCHAINE LENT

extérieur petit jour une route

La Delahaye est arrêtée sur le bord de la route devant un bistrot genre routier (un panneau indicateur marque : Strasbourg ... km.).

intérieur bistrot petit jour

Roger est au zinc devant un café noir... A côté de lui, la tasse de café (pleine) de Jean.

Une fille de salle, derrière le zinc, vaque...

Il passe la main sur son menton, sent sa barbe râpeuse. Ça le fait sourire... Qu'est-ce qui ne ferait pas sourire Roger, ce matin-là ?

intérieur cabine téléphonique

Jean est dans une cabine téléphonique en train de téléphoner, attendant un correspondant...

JEAN. Non... je ne quitte pas.

intérieur petit jour « Espoir » : marbre

Ludovic surveille le serrage des formes...

Un typo vient lui toucher l'épaule et lui désigne, du geste, le téléphone...

Ludovic va au téléphone.

intérieur cabine téléphonique

JEAN, *au téléphone*. ...Tu peux annoncer mon mariage et ma démission, comme convenu... Adieu, Ludovic !

intérieur petit jour « Espoir » : marbre

Ludovic raccroche lentement, revient vers les formes, enlève cinq lignes de plomb et les remplace par cinq autres lignes, toutes prêtes, en attente...

intérieur bistrot

Roger vide sa tasse...
Jean entre dans le champ. Roger voit l'air tendu de Jean...

ROGER. Ça va comme tu veux ?

Jean n'a pas le temps de répondre. La fille de salle tient l'appareil téléphonique du zinc...

LA FILLE, *à Jean*. Une unité ! Passy, ça ne répond pas !

Jean repose sa tasse...

JEAN. Dites qu'on insiste...

intérieur nuit chambre Florence

Le lit est fait, les placards et les tiroirs ouverts...
Le téléphone sonne dans une chambre vide. Appuyée contre le téléphone : une lettre...
La sonnerie cesse.

VOIX DE FLORENCE, *off*. J'ai 32 ans... Ce matin, tu ne m'as pas laissé finir... J'ai 32 ans et j'ai peur. Peur d'en avoir 33 l'année prochaine et ainsi de suite et pas d'argent. Et puis, je sais bien que si tu quittais le journal à cause de moi, tu ne me le pardonnerais jamais ! Je te rends ta liberté.

ENCHAINE

le pont sur le Rhin

La gare... Les soldats américains... Un officier sort d'une gitoune, en voyant...

La Delahaye qui freine et s'arrête.

Jean et Roger descendent. Une ou deux secondes, ils restent côte à côte à regarder...

... le Rhin, symbole de leurs souvenirs communs...

Puis Jean se détache et va vers l'officier américain...

On reste avec Roger...

Jean a fini de parlementer avec l'officier...

Il fait signe à Roger de venir...

L'officier fait un signe ou donne un ordre à un soldat...

Les grilles s'ouvrent...

Roger s'approche de Jean...

ROGER. Quand même... tu as été drôlement chic.

JEAN. Tu permets que je te dise... merde ! mon vieux Roger !

Roger désigne le pont...

ROGER. Oh ! moi, tu sais, maintenant je suis sauvé !

Son regard plonge dans celui de Jean...

... Tu m'as pas raconté grand-chose... mais...

Il s'arrête, il tend à Jean une main large ouverte... une main d'homme...

... on m'ôtera pas de l'idée que c'est à moi de te souhaiter « bonne chance » ! ***(photo 16)***

Il le quitte...

Les grilles commencent à se refermer...

Il s'éloigne..., se retourne et voit...

Jean... derrière les barreaux... comme s'il était en prison.

VOIX DE FLORENCE, *off*. « Je te rends ta liberté... ta chère liberté... Adieu, Jean... Je sais que je n'aimerai plus jamais ! »

F I N

LE PASSAGE DU RHIN ...ET LA PRESSE

ROBERT CHAZAL :

Le meilleur Cayatte

Après le meilleur Clouzot, voici le meilleur Cayatte. Et pour la même raison : le sujet que lui a fourni Armand Jammot. Avec cette histoire de deux prisonniers de la guerre 1939-1940, dont l'un s'évade et l'autre, au contraire, s'installe dans une ferme allemande, André Cayatte a réussi, sans jamais faire un cours d'histoire, à nous montrer tous les aspects de la guerre, de l'occupatio, de la Libération.

Journal du Dimanche.

GEORGES CHARENSOL :

J'estime Cayatte parce qu'il est sincère

J'estime Cayatte parce que je rencontre chez lui une qualité que je mets au-dessus de toutes, peut-être parce qu'elle se rencontre rarement : la sincérité.
... André Cayatte a conduit *Le Passage du Rhin* très simplement, sans faux semblants, ni poudre aux yeux. En voilà un, au moins, qui ne louche pas du côté de la « nouvelle vague ». Son métier est toujours aussi solide, aussi classique.

Les Nouvelles Littéraires.

PIERRE BILLARD :

Un scénario complexe et ambitieux, lourd de significations

Comme toujours avec les films d'André Cayatte *Le Passage du Rhin*, c'est d'abord un scénario complexe, ambitieux, lourd de significations.
... Dans la plupart de ses œuvres, Cayatte s'employait davantage à nous convaincre qu'à nous émouvoir. Cette fois, l'avocat oublie sa cause en cours de plaidoirie et le film y gagne un peu de vérité et de chaleur humaine.

France-Observateur.

MICHEL AUBRIANT :

Ce qui manque, c'est un peu de désordre

Cayatte ne se contente pas d'évoquer ces deux destins contradictoires. Au-delà de l'anecdote, contée simplement avec une honnêteté qui force l'estime, c'est quatre ans de notre histoire qu'il survole, à coups d'ailes rapides, il est vrai.
Ce qui manque, pour nous satisfaire tout à fait, c'est un peu de désordre, de pénombre. André Cayatte conte bien. Mais il garde son « self-control ». Chez lui, l'épanchement lyrique n'a pas cours, et c'est dommage.

Paris-Presse.

MICHEL DURAN :

Film courageux pour beaucoup de raisons

C'est un film courageux pour beaucoup de raisons. Il s'attaque d'abord, sans avoir l'air d'y toucher, à un problème délicat, celui de la réconciliation franco-allemande. C'est aussi le problème de la liberté qui est en cause. A chacun sa liberté ; celui qui croit la conquérir va s'enchaîner ailleurs. Le film est réalisé dans la manière de Cayatte, toute de sobriété et d'efficacité. Les acteurs, sous sa direction, se sont surpassés. On n'avait jamais vu Nicole Courcel avec un jeu aussi sûr et Georges Rivière est en progrès énormes. Quant à Aznavour, il est comme ces champions en puissance qui éclatent tout d'un coup et battent un record du monde. Il est sensationnel. Enfin, Cordula Trantow, la poupine gauche du film *Le Pont*, est devenue une jeune fille ravissante et une comédienne très attachante, émouvante; un nom qui va monter.

Le Canard Enchaîné.

JEAN DE BARONCELLI :

Moins concerté, moins ordonné, le « Passage » m'aurait sans doute plu davantage

J'ai retrouvé, à Paris, très exactement le film de Venise : un film solide, honnête, séduisant par de nombreux côtés, mais un peu trop systématique pour emporter ma complète adhésion.

En fait, il y a deux films dans *Le Passage du Rhin* : l'un naturel, chaleureux, véridique, qui relate les sentiments et les aventures de deux prisonniers français ; l'autre plus truqué et beaucoup moins convaincant, dont le but est de nous faire partager les opinions de l'auteur sur la liberté. L'interprétation est excellente. Je n'ai pas moins aimé Charles Aznavour à ma seconde vision du film qu'à la première. Il apporte au récit une note de poésie et d'humour qui balance heureusement la rigueur du style de Cayatte. Georges Rivière est sympathique et naturel sous les traits du baroudeur que la passion enchaîne. L'Allemande Cordula Trantow se montre fort émouvante dans un plan d'abandon amoureux. Et, malgré un rôle ingrat, Nicole Courcel prouve qu'elle demeure une de nos plus sûres comédiennes.

Le Monde.

ANDRE PARINAUD :

Deux bons moments pour les hommes de bonne volonté

Le Passage du Rhin et *La Vérité* m'apparaissent comme deux beaux moments pour les hommes de bonne volonté, s'ils ne sont pas trop exclusivement amoureux de la muse exigeante née dans les cinémathèques. En voulant établir un « dialogue », Cayatte et Clouzot remplissent une fonction supérieure de leur art et je souhaiterais que beaucoup de leurs jeunes émules témoignent d'une pareille disponibilité, d'une telle culture et d'autant d'audace.

Arts.

RENE HARDY :

Protestation contre l'interdiction du film en Italie

On cherche des querelles d'allemand, si j'ose dire, au *Passage du Rhin*, d'André Cayatte.

Cet accès difficile à la liberté est le signe de notre temps. Il n'est pas de vérité en dehors des systèmes et des partis. Mais alors, que fait-on de l'homme, de sa soif d'amour, de son désir de n'être plus ni esclave, ni robot, mais responsable de lui-même, capable d'agir selon des convictions qui n'engagent que lui et pour son propre accomplissement ?

Le Passage du Rhin fonde la liberté sur la non-violence. Il faudra bien que les hommes brisent leurs propres liens, mettent en discussion leur univers, leurs leçons apprises, leur alphabet de l'âme, se jettent à l'eau, franchissent leur fleuve d'égoïsme et de brutalité, afin qu'à la silhouette guerrière de Louis XIV sur le tableau qui porte le nom de ce film se substitue la silhouette tendre et humaine du civil boulanger.

Lettre à *Arts.*

QUAND LE PARENT PAUVRE DU CINÉMA...

TRIBUNE DU COURT MÉTRAGE

Il y a encore quelques années, il suffisait d'écouter les répliques d'un bon nombre de spectateurs à la présentation du « documentaire » (pris au sens le plus péjoratif) pour se faire une idée de la décadence du court-métrage. En un sens, nous ne pouvions les blâmer d'emblée. Des commentaires imbéciles ou désuets, sur des images banales et trop souvent mal photographiées, essayaient de nous initier aux danses tyroliennes ou à la fabrication des bicyclettes.

Les primes à la qualité, la multiplication des festivals spécialisés (Tours, Cannes, Venise) donnèrent le coup de fouet à un renouveau du court-métrage. Le film industriel, inconnu du grand public, prenait place également sur le marché aux films et tenait en octobre 1960, à Rouen, son premier festival international.

Certains cinéastes comprirent vite le parti que l'on pouvait tirer de ce mode d'expression. Libres de l'encombrante machine des grosses productions, ils purent, en développant un sujet déterminé et précis, faire leurs recherches et élevèrent le court-métrage au rang de cinéma pur. Une nouvelle vague du court métrage se montrait au jour, avec ses théoriciens et esthéticiens. Ils avaient pour noms : Georges Franju, Henri Gruel, Paul Paviot... et comme directeurs spirituels le trio Alain Resnais, Agnès Varda et Chris Marker.

Il est regrettable que trop souvent on passe sous silence des œuvres qui auraient droit, au même titre que les longs-métrages, à l'attention du public et des cinéphiles. C'est la raison pour laquelle cette petite chronique essaiera d'être la défense du « short-film » et nous permettra de présenter tous ceux qui ont le plus contribué à donner au court-métrage ses titres de noblesse.

l'Avant-Scène



ALAIN RESNAIS ET EMMANUEL RIVA PENDANT LES PRISES DE VUES DE « HIROSHIMA, MON AMOUR »

ALAIN RESNAIS

Alain Resnais est né le 3 juin 1922 à Vannes. Très jeune il fut attiré par le cinéma et, après ses études secondaires, entre à l'IDHEC, où il ne termine pas le cycle d'étude. Il réalise alors en 16 mm deux films d'art (Goetz et Malfray) *et un long métrage avec D. Delorme et D. Gélin. Resnais eut essentiellement une formation de monteur. Il assista N. Védrès pour* Doris 1900 *et monta :* Saint-Tropez, *devoir de vacances 1953,* Aux frontières de l'homme *1954 et* La Pointe courte *1955.*

Il réalise, en 1948, en collaboration avec R. Hossein, Van Gogh *(prix IDALC, Oscar aux U. S. A.), et en 1949* Guernica *(primé à Punta del Este en 1952).*

— *1950* Gauguin.

— *1952-1953, en collaboration avec C. Marker et G. Cloquet,* Les Statues meurent aussi, *toujours censuré et qui obtint le prix Jean Vigo en 1954.*

— *1955* Nuit et Brouillard, *prix Jean Vigo 1956.*

— *1956* Toute la mémoire du monde, *prix de la Commission supérieure technique du Cinéma 1957.*

— *1957* Le Chant du Styrène *(Mercure d'or à Venise en 1958).*

— *1958* Hiroshima mon amour *(prix de la Société des écrivains de cinéma à Cannes en 1959).*

— *1960* L'Année dernière *(actuellement au montage).*

ALAIN RESNAIS OU LE SOUVENIR

Nuit et Brouillard et *Le Chant du Styrène,* dont nous présentons les textes, sembleraient de prime abord totalement différents. Le premier est un film de montage qui dresse l'inventaire des tortures des camps de la mort, tandis que le second, sur un mode humoristique, nous conte la fabrication du polystyrène.

Pour les rapprocher, il faut approfondir l'œuvre de Resnais, et on découvre alors qu'elle repose sur un pivot : la nécessité d'oublier pour vivre, et la peur de l'oubli. Que ce soit les barbelés, les fours crématoires ou le bol en plastique, leur vie d'objets inanimés a une histoire. Qu'étaient-ils auparavant ?

Les premiers plans, en couleur, de *Nuit et Brouillard,* nous montrent les vestiges des camps, au milieu d'une calme plaine silencieuse où la vie a repris son cours. On serait tenté d'oublier les cris et les fanfares qui déchirèrent les nuits du III[e] Reich.

Les plans fixes du montage ont cette force de suggestion, sur lesquels se greffent les images suggestives du texte de J. Cayrol, qui, en fait, a sa vie propre. Tout tend à éveiller notre mémoire endormie, à la venue de « nouveaux bourreaux », et le film ne peut que mieux illustrer une des phrases du dialogue d'*Hiroshima :* « Comme toi, j'ai désiré avoir une inconsolable mémoire, une mémoire d'ombres et de pierres. »

Si *Le Chant du Styrène* est également la plongée, dans le passé, du bol en plastique, la forme en diffère de beaucoup. La caméra, prisonnière du document dans *Nuit et Brouillard,* évolue ici en toute liberté et, en de fulgurants travellings, donne un ballet autour des machines et canalisations où s'élabore la naissance du polystyrène. Le texte de R. Queneau, burlesque au possible, en un jeu mathématique de mots, semble soutenir le rythme accéléré du brassage des molécules. Dans un décor aussi inhumain que celui des camps, où tout n'est que lignes géométriques, on a pu dire que ce film était un « sourire de la science »... vers de nouveaux horizons.

Guy Lecouvette

LE CHANT DU STYRÈNE

L'homme se fait servir par [l'aveugle matière.
Il pense, il cherche, il crée ! [A son souffle vivant
Les germes dispersés dans la [nature entière
Tremblent comme frissonne une [forêt au vent !

Victor HUGO,
Ce siècle est grand et fort...

Réalisateur : Alain Resnais
Musique : Pierre Barbaud
Direction : Georges Delerue
Images : Sacha Vierny
Texte : Raymond Queneau
Voix : Pierre Dux
Eastmancolor
Dyaliscope
Producteur : Pierre Braumberger, pour la Société Pechiney.
Durée : 19 minutes
© 1957 (Mercure d'or Venise 1958).


DE TUYAU EN TUYAU, AINSI NOUS REMONTONS...

ON LAVE, ON DISTILLE ET PUIS ON REDISTILLE


SOIT CHARBON, SOIT PÉTROLE... L'UN ET L'AUTRE SONT BONS

O temps, suspends ton bol, ô matière plastique
D'où viens-tu ? Qui es-tu ? et qu'est-ce qui explique
Tes rares qualités ? De quoi donc es-tu fait ?
D'où donc es-tu parti ? Remontons de l'objet
A ses aïeux lointains ! Qu'à l'envers se déroule
Son histoire exemplaire. Voici d'abord le moule.
Incluant la matrice, être mystérieux,
Il engendre le bol ou bien tout ce qu'on veut.
Mais le moule est lui-même inclus dans une presse
Qui injecte la pâte et conforme la pièce,
Ce qui présente donc le très grand avantage
D'avoir l'objet fini sans autre façonnage.
Le moule coûte cher ; c'est un inconvénient.
On le loue il est vrai, même à ses concurrents.
Le formage sous vide est une autre façon
D'obtenir des objets : par simple aspiration.
A l'étape antérieure, soigneusement rangé,
Le matériau tiédi est en plaque extrudé.
Pour entrer dans la buse il fallait un piston
Et le manchon chauffant — ou le chauffant manchon
Auquel on fournissait — Quoi ? Le polystyrène
Vivace et turbulent qui se hâte et s'égrène.
Et l'essaim granulé sur le tamis vibrant
Fourmillait tout heureux d'un si beau colorant.
Avant d'ère granule on avait été jonc,
Joncs de toutes couleurs, teintes, nuances, tons.
Ces joncs avaient été, suivant une filière,
Un boudin que sans fin une vis agglomère.
Et ce qui donnait lieu à l'agglutination ?
Des perles colorées de toutes les façons.
Et colorées comment ? Là devint homogène
Le pigment qu'on mélange à du polystyrène.
Mais avant il fallut que le produit séchât
Et, rotativement, le produit trébucha.
A peine était-il né, notre polystyrène.
Polymère produit du plus simple styrène.
Polymérisation : ce mot, chacun le sait,
Désigne l'obtention d'un complexe élevé
De poids moléculaire. Et dans un autoclave,
Machine élémentaire à la panse concave,
Les molécules donc s'accrochant à se liant
En perles se formaient. Oui, mais — auparavant ?
Le styrène n'était qu'un liquide incolore
Quelque peu explosif, et non pas inodore.
Et regardez-le bien ; c'est la seule occasion
Pour vous d'apercevoir ce qui est en question.
Le styrène est produit en grande quantité
A partir de l'éthyl-benzène surchauffé.
Le styrène autrefois s'extrayait du benjoin,
Provenant du styrax, arbuste indonésien.
De tuyau en tuyau ainsi nous remontons,
A travers le désert des canalisations,
Vers les produits premiers, vers la matière abstraite
Qui circulait sans fin, effective et secrète.
On lave et on distille et puis on redistille
Et ce ne sont pas là exercices de style :
L'éthylbenzène peut — et doit même éclater
Si la température atteint certain degré.
Quant à l'éthylbenzène, il provient, c'est limpide,
De la combinaison du benzène liquide
Avec l'éthylène, une simple vapeur.
Ethylène et benzène ont pour générateurs
Soit charbon, soit pétrole, ou pétrole ou charbon.
Pour faire l'autre et l'un l'un et l'autre sont bons.
On pourrait repartir sur ces nouvelles pistes
Et rechercher pourquoi et l'autre et l'un existent.
Le pétrole vient-il de masses de poissons ?
On ne le sait pas trop ni d'où vient le charbon.
Le pétrole vient-il du plancton en gésine ?
Question controversée... obscures origines...
Et pétrole et charbon s'en allaient en fumée
Quand le chimiste vint qui eut l'heureuse idée
De rendre ces nuées solides et d'en faire
D'innombrables objets au but utilitaire.
En matériaux nouveaux ces obscurs résidus
Sont ainsi transformés. Il en est d'inconnus
Qui attendent encore la mutation chimique
Pour mériter enfin la vente à prix unique.

NUIT ET BROUILLARD

Texte intégral

Réalisateur : Alain Resnais
Musique : Hans Eisler
Conseillers historiques :
André Michel et Olga Wormser
Assistant : André Heinrich
Images : Ghislain Choquet S. Vierny
Texte : Jean Cayrol
Voix : Michel Bouquet
Noir et blanc
Eastmancolor
Producteur : Argos-Como-Cocinor

1955 - 32 minutes
Prix Jean Vigo 1956

Même un paysage tranquille.

Même une prairie avec des vols de corbeaux, des moissons et des feux d'herbe.

Même une route où passent des voitures, des paysans, des couples.

Même un village pour vacances avec une foire et un clocher peuvent conduire tout simplement à un camp de concentration.

Le Struthof, Oranienbourg, Auschwitz, Neuengamme, Belsen, Ravensbrück, Dachau furent des noms comme les autres sur les cartes et les guides.

Le sang a caillé, les bouches se sont tues, les blocks ne sont plus visités que par une caméra. Une drôle d'herbe a poussé et recouvert la terre, usée par le piétinement des concentrationnaires. Les bâtiments, le courant ne passe plus dans les fils électriques.

Plus aucun pas,
que le nôtre.

1933. La machine se met en marche. Il faut une nation sans fausse note, sans querelle. On se met au travail.

Un camp de concentration se construit comme un stade, ou un grand hôtel, avec des entrepreneurs, des devis, de la concurrence, sans doute des pots de vin. Pas de style imposé.

C'est laissé à l'imagination.

Style alpin, style garage, style japonais, sans style.

Des architectes inventent calmement ces porches destinés à n'être franchis qu'une seule fois.

Pendant ce temps, Burger communiste allemand, Stern étudiant juif d'Amsterdam, Schmulszki marchand de Cracovie, Annette lycéenne de Bordeaux vivent leur vie de tous les jours, sans savoir qu'ils ont déjà, à mille kilomètres de chez eux, une place assignée.

Et le jour vient où leurs blocks sont terminés, où il ne manque plus qu'eux.

Raflés de Varsovie,
déportés de Lodz,
de Prague, de Bruxelles, d'Athènes, de Zagreb, d'Odessa ou de Rome.

Internés de Pithiviers.

Raflés du Vél' d'Hiv'.

Résistants parqués à Compiègne,
la foule des-pris-sur-le-fait, des pris-par-erreur, des pris-au-hasard, se met en marche vers les camps.

Trains clos, verrouillés.

Entassement des déportés à cent par wagon.

Ni jour, ni nuit, la faim, la soif, l'asphyxie, la folie.

Un message tombe, quelquefois ramassé.

La mort fait son premier choix. Un second est fait à l'arrivée dans la nuit et le brouillard.

Aujourd'hui, sur la même voie, il fait jour et soleil. On la parcourt lentement, à la recherche de quoi ? De la trace des cadavres qui s'écroulaient dès l'ouverture des portes ?

Ou bien du piétinement des premiers débarqués,

poussés à coups de crosse jusqu'à l'entrée du camp, parmi les aboiements des chiens, les éclairs des projecteurs avec au loin la flamme du crématoire, dans une de ces mises en scène nocturnes qui plaisaient tant aux nazis.

[*La musique se déchaîne sur le camp dans la nuit*]

Premier regard sur le camp : c'est une autre planète.

Sous son prétexte hygiénique, la nudité, du premier coup, livre au camp l'homme déjà humilié.

Rasé,
tatoué,
numéroté,
pris dans le jeu d'une hiérarchie encore incompréhensible, revêtu de la tenue bleue rayée, classé parfois « Nacht und Nebel », « Nuit et Brouillard ».

Marqué du triangle rouge des « politiques », le déporté affronte d'abord les triangles verts des « droit commun »,
maîtres parmi les sous-hommes.

Au-dessus : le kapo,
presque toujours : un droit commun.

Au-dessus encore : le S. S., l'intouchable. On lui parle à trois mètres.

Tout en haut : le commandant. Lointain il préside aux rites. Il affecte d'ignorer le camp.

Il ne l'ignore pas d'ailleurs.

Cette réalité des camps, méprisée par ceux qui la fabriquent, insaisissable pour ceux qui la subissent, c'est bien en vain qu'à notre tour nous essayons d'en découvrir les restes. Ces blocks en bois, ces châlits où l'on dormait à trois, ces terriers où l'on se cachait, où l'on mangeait à la sauvette, où le sommeil même était une menace, aucune description, aucune image ne peuvent leur rendre leur vraie dimension, celle d'une peur ininterrompue.

Il faudrait la paillasse qui servait de garde-manger et de coffre-fort, la couverture pour laquelle on se battait, les dénonciations, les jurons, les ordres retransmis dans toutes les langues, les brusques entrées du S. S. pris d'une envie de contrôle ou de brimade.

De ce dortoir de brique, de ces sommeils menacés, nous ne pouvons que vous montrer l'écorce, la couleur.

Voilà le décor : des bâtiments qui pourraient être écuries, granges, ateliers. Un terrain pauvre devenu terrain vague, un ciel d'automne indifférent, voilà tout ce qui nous reste pour imaginer cette nuit coupée d'appels, de contrôles, de poux, nuit qui claque des dents : il faut dormir vite. Réveils à la trique, on se bouscule, on cherche ses effets volés. Cinq heures. Rassemblement interminable sur l'Appelplatz. Les morts de la nuit faussent toujours les comptes.

Un orchestre joue une marche d'opérette au départ pour la carrière, pour l'usine.

Travail dans la neige qui devient vite de la boue glacée.

Travail dans la chaleur d'août avec la soif et la dysenterie.

Trois mille Espagnols sont morts pour construire cet escalier qui mène à la carrière de Mauthausen.

Travail dans les usines souterraines. De mois en mois elles se terrent, s'enfoncent, se cachent, tuent. Elles portent des noms de femmes : Dora, Laura.

Mais ces étranges ouvriers de trente kilos sont peu sûrs. Et le S. S. les guette, les surveille, les fait rassembler, les inspecte et les fouille avant le retour au camp.

Des pancartes de style rustique renvoient chacun chez soi. Le kapo n'a plus qu'à faire le compte de ses victimes de la journée.

Le déporté, lui, retrouve l'obsession qui dirige sa vie et ses rêves : manger.

La soupe.

Chaque cuillère n'a pas de prix.

Une cuillère de moins, c'est un jour de moins à vivre.

On troque deux, trois cigarettes contre une soupe. Beaucoup, trop faibles, ne peuvent défendre leur ration contre les coups et les voleurs. Ils attendent que la boue, la neige les prennent. S'étendre enfin n'importe où et avoir son agonie bien à soi.

Les latrines, les Aborts. Des squelettes au ventre de bébé y venaient sept fois, huit fois par nuit. La soupe était diurétique. Malheur à celui qui rencontrait un kapo ivre au clair de lune. On s'y observait avec crainte, on y guettait des symptômes bientôt familiers ; faire du sang c'était signe de mort. Marché clandestin : on y vendait, on y achetait, on y tuait en douce. On s'y rendait visite. On se passait les vraies et les fausses nouvelles. On y organisait des groupes de résistance.

Une société y prenait forme. Une forme sculptée dans la terreur, moins folle pourtant que l'ordre des S. S. qui s'exprimait par ces préceptes :

« *La propreté, c'est la santé.* »
« *Le travail, c'est la liberté.* »
« *A chacun son dû.* »
« *Un pou, c'est ta mort* »... Et un S. S. donc !

Chaque camp réserve des surprises : un orchestre symphonique. Un zoo. Des serres où Himmler entretient des plantes fragiles. Le chêne de Gœthe à Buchenwald. On a construit le camp autour, mais on a respecté le chêne.

Un orphelinat éphémère, constamment renouvelé.

Un block des Invalides.

Alors le monde véritable, celui des paysages calmes, celui du temps d'avant, peut bien apparaître au loin — pas si loin.

Pour le déporté, c'était une image.

Il n'appartenait plus qu'à cet univers fini, fermé, limité par les miradors d'où les soldats surveillaient la bonne tenue du camp, visaient sans fin les déportés, les tuaient à l'occasion, par désœuvrement.

Tout est prétexte à facéties, à punitions.

A humiliations.

Les appels durent des heures. Un lit mal fait : vingt coups de bâton. Ne pas se faire remarquer, ne pas faire signe aux dieux. Ils ont leur potence, leur terrain de mise à mort.

Cette cour du block 11, dérobée aux regards, arrangée pour la fusillade, avec son mur protégé contre les ricochets des balles.

Ce château d'Harteim, où des autocars aux vitres fumées conduisent des hôtes qu'on ne reverra plus. Transports noirs qui partent à la nuit et dont personne ne saura jamais rien.

Mais c'est incroyablement résistant un homme : le corps brûlé de fatigue, l'esprit travaille, les mains couvertes de pansements travaillent : on fabrique des cuillères, des marionnettes qu'on dissimule, des monstres, des boîtes. On réussit à écrire, à prendre des notes, à exercer sa mémoire avec des rêves. On peut penser à Dieu. On arrive même à s'organiser politiquement, à disputer aux droits communs le contrôle intérieur de la vie du camp, on s'occupe des camarades les plus atteints, on crée des entraides. En dernière ressource, on pousse avec angoisse les plus menacés à l'hôpital, au « Revier ».

Approcher de cette porte, c'était l'illusion d'une vraie maladie, l'espérance d'un lit. C'était aussi le risque d'une mort à la seringue.

Les médicaments sont dérisoires, les pansements sont en papier. La même pommade sert pour toutes les maladies, pour toutes les plaies. Quelquefois le malade affamé mange son pansement. A la fin tous les déportés se ressemblent. Ils s'alignent sur un modèle sans âge qui meurt les yeux ouverts.

Il y avait un block chirurgical. Pour un peu on se serait cru devant une vraie clinique. Docteur S. S., infirmière inquiétante.

Il y a un décor, mais derrière... Des opérations inutiles, des amputations, des mutilations expérimentales. Les kapos comme les chirurgiens S. S. peuvent se faire la main.

Les grandes usines chimiques envoient au camp des échantillons de leurs produits toxiques. Ou bien elles achètent directement un lot de déportés pour leurs essais. De ces cobayes, quelques-uns survivront, castrés, brûlés au phosphore. Il y a celles dont la chair sera marquée pour la vie malgré le retour.

Ces femmes, ces hommes, les bureaux administratifs conservent leurs visages, déposés à l'arrivée. Les noms aussi sont déposés. Des noms de vingt-deux nations. Ils remplissent des centaines de registres, des milliers de fichiers. Un trait rouge biffe les morts. Des déportés tiennent cette comptabilité délirante, toujours fausse, sous l'œil des S. S. et des kapos privilégiés. Ceux-là sont les « prominents », le gratin du camp.

Le kapo a sa propre chambre où il peut entasser ses réserves et recevoir le soir ses jeunes favoris.

Tout près du camp, le commandant a sa villa où sa femme contribue à entretenir une vie familiale et quelquefois mondaine, comme dans n'importe quelle autre garnison. Peut-être seulement s'y ennuie-t-elle un peu plus : la guerre ne veut pas finir.

Plus fortunés, les kapos avaient un bordel. Des prisonnières mieux nourries, mais comme les autres vouées à la mort.

Quelquefois, de ces fenêtres, il est tombé un morceau de pain pour un camarade au dehors.

Ainsi, les S. S. étaient arrivés à reconstituer dans le camp une cité vraisemblable, avec hôpital, quartier résidentiel, quartier réservé et même — oui,
une prison.

Inutile de décrire ce qui se passait dans ces cachots.

Ces cages calculées pour qu'on ne puisse tenir ni debout, ni couché, des hommes, des femmes y

furent suppliciés consciencieusement pendant des jours. Les bouches d'aération ne retiennent pas le cri.

1942. Himmler se rend sur les lieux.

Il faut anéantir, mais productivement.

Laissant la productivité à ses techniciens, Himmler se penche sur le problème de l'anéantissement.

On étudie des plans,
des maquettes.

On les exécute et les déportés eux-mêmes participent aux travaux. Un crématoire, cela pouvait prendre, à l'occasion, un petit air carte postale. Plus tard — aujourd'hui —, des touristes s'y font photographier.

La déportation s'étend à l'Europe entière.

Les convois s'égarent, stoppent, repartent, sont bombardés, arrivent enfin.

Pour certains, la sélection est déjà faite.

Pour les autres,
on trie tout de suite. Ceux de gauche iront travailler. Ceux de droite... Ces images sont prises quelques instants avant une extermination.

Tuer à la main prend du temps. On commande des boîtes de gaz zyklon.

Rien ne distinguait la chambre à gaz d'un block ordinaire.

A l'intérieur, une salle de douches fausse accueillait les nouveaux venus.

On fermait les portes.

On observait.

Le seul signe, mais il faut le savoir, c'est ce plafond labouré par les ongles. Même le béton se déchirait.

Quand les crématoires sont insuffisants,
on dresse des bûchers.

Les nouveaux fours arrivaient cependant à absorber plusieurs milliers de corps par jour.

Tout est récupéré...

Voici les réserves des nazis en guerre,
leurs greniers,
rien que des cheveux de femme...

A quinze pfennigs le kilo...

On en fait du tissu.

Avec les os...
des engrais. Tout au moins on essaie.

Avec les corps... mais on ne peut plus rien dire...

Avec les corps, on veut fabriquer...
du savon.

Quant à la peau...

1945. Les camps s'étendent, sont pleins. Ce sont des villes de cent mille habitants. Complet partout.

La grosse industrie s'intéresse à cette main-d'œuvre indéfiniment renouvelable.

Des usines ont leur camp personnel interdit aux S. S.

Steyer, Krupp, Heinckel, I.G. Farben, Siemens, Hermann Goering s'approvisionnent à ces marchés.

Les nazis peuvent gagner la guerre. Ces nouvelles villes font partie de leur économie.

Mais ils la perdent.

Le charbon manque pour les crématoires, le pain manque pour les hommes. Les cadavres engorgent les rues des camps...

Le typhus...

Quand les Alliés ouvrent les portes...

Toutes les portes...

Les déportés regardent sans comprendre. Sont-ils délivrés ?

La vie quotidienne va-t-elle les reconnaître ?

« Je ne suis pas responsable » (dit le kapo).
« Je ne suis pas responsable » (dit l'officier).
« Je ne suis pas responsable... »

Alors, qui est responsable ?

Au moment où je vous parle, l'eau froide des marais et des ruines remplit le creux des charniers.

Une eau froide et opaque comme notre mauvaise mémoire.

La guerre s'est assoupie, un œil toujours ouvert.

L'herbe fidèle est venue à nouveau sur les Appelplatz, autour des blocks ; un village abandonné encore plein de menaces.

Le crématoire est hors d'usage. Les ruses nazies sont démodées.

Neuf millions de morts hantent ce paysage.

Qui de nous veille dans cet étrange observatoire pour nous avertir de la venue de nouveaux bourreaux ? Ont-ils vraiment un autre visage que le nôtre ?

Quelque part, parmi nous, il y a des kapos chanceux, des chefs récupérés, des dénonciateurs inconnus.

Il y a tous ceux qui n'y croyaient pas, ou seulement de temps en temps.

Et il y a nous qui regardons sincèrement ces ruines comme si le vieux monstre concentrationnaire était mort sous les décombres, qui feignons de reprendre espoir devant cette image qui s'éloigne, comme si on guérissait de la peste concentrationnaire, nous qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, et qui ne pensons pas à regarder autour de nous, et qui n'entendons pas qu'on crie sans fin.

●

NUIT ET BROUILLARD

ILS ONT LEUR POTENCE, LEUR TERRAIN DE MISE A MORT

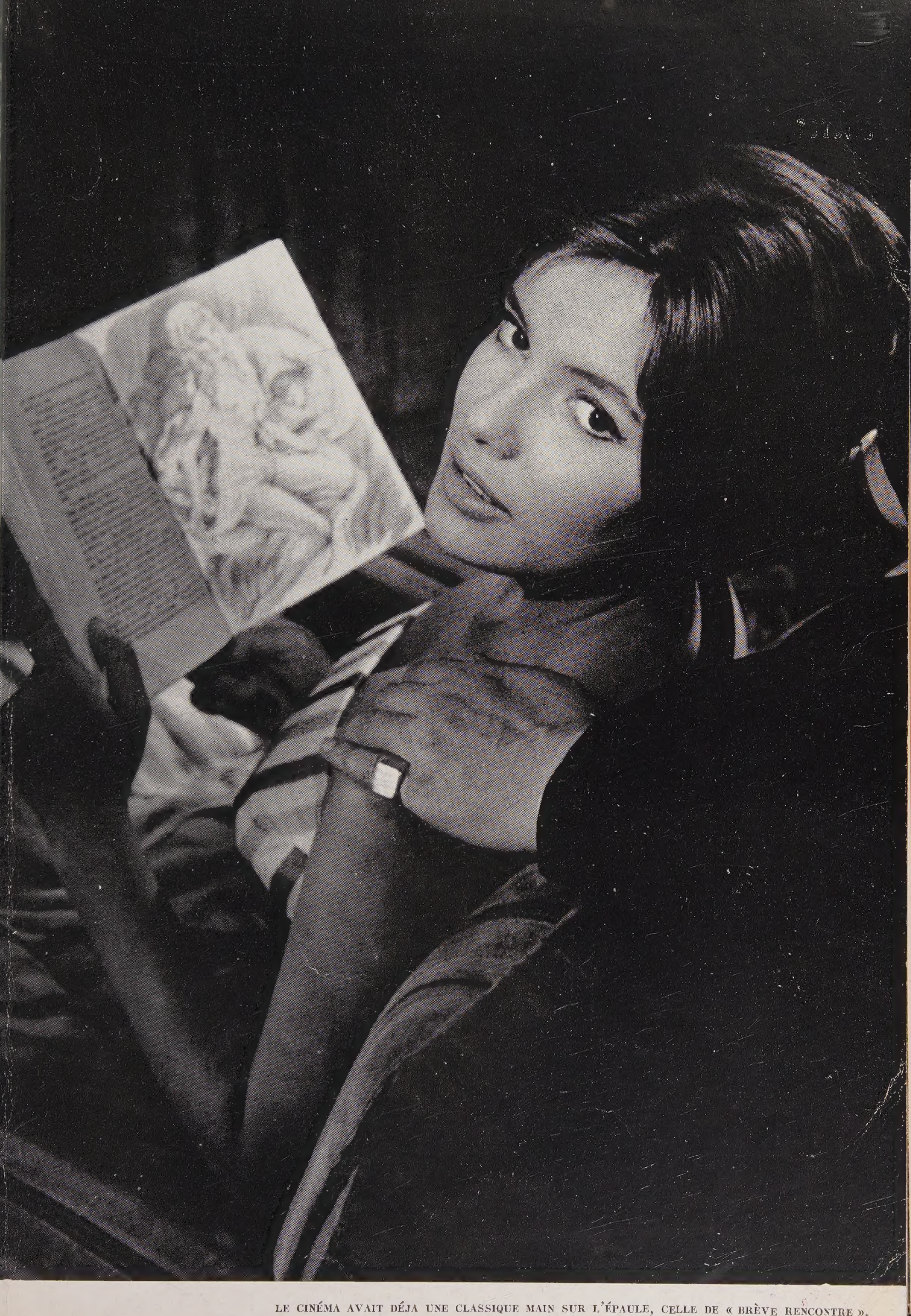
LES APPELS DURENT DES HEURES...



NE PAS LACHER « *La Proie pour l'Ombre* », RENONCER A TOUT POUR VIVRE LIBRE... TEL EST LE PROBLÈME QU'ALEXANDRE ASTRUC A POSÉ A ANNIE GIRARDOT. LA CAMÉRA — STYLET PLUTÔT QUE STYLO — DISSÈQUE CE PERSONNAGE ET NOUS DONNE UNE MAGISTRALE LEÇON D'ANATOMIE MENTALE

L'ACTUALITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE

ENFIN GEORGES WILSON DANS UN RÔLE CINÉMATOGRAPHIQUE DIGNE DE SON TALENT : LE CLOCHARD AMNÉSIQUE DE « *Une si longue absence* », PREMIER LONG MÉTRAGE D'HENRI COLPI (FORT APPRÉCIÉ DÉJA POUR SES NOMBREUX MONTAGES). CE FILM, DIALOGUÉ PAR MARGUERITE DURAS ET GÉRARD JARLOT, VIENT D'OBTENIR LE PRIX DELLUC



LE CINÉMA AVAIT DÉJA UNE CLASSIQUE MAIN SUR L'ÉPAULE, CELLE DE « BRÈVE RENCONTRE ». HENRI DECOIN S'EN EST-IL SOUVENU EN TOURNANT « *Le Pavé de Paris* » ? CERTAINEMENT PAS, CAR SON INTENTION EST PLUS MODESTE. MAIS IL A SU TOUTEFOIS ÉVITER LES ÉCUEILS

Dans nos prochains numéros :

LES AMANTS
L. Malle - L. de Vilmorin

LA PROIE POUR L'OMBRE
A. Astruc - F. Sagan

UNE SI LONGUE ABSENCE
H. Colpi - M. Duras
G. Jarlot

LES MISTONS
F. Truffaut

LES PRIMITIFS DU XIIIe
P. Guilbaut - J. Prévert

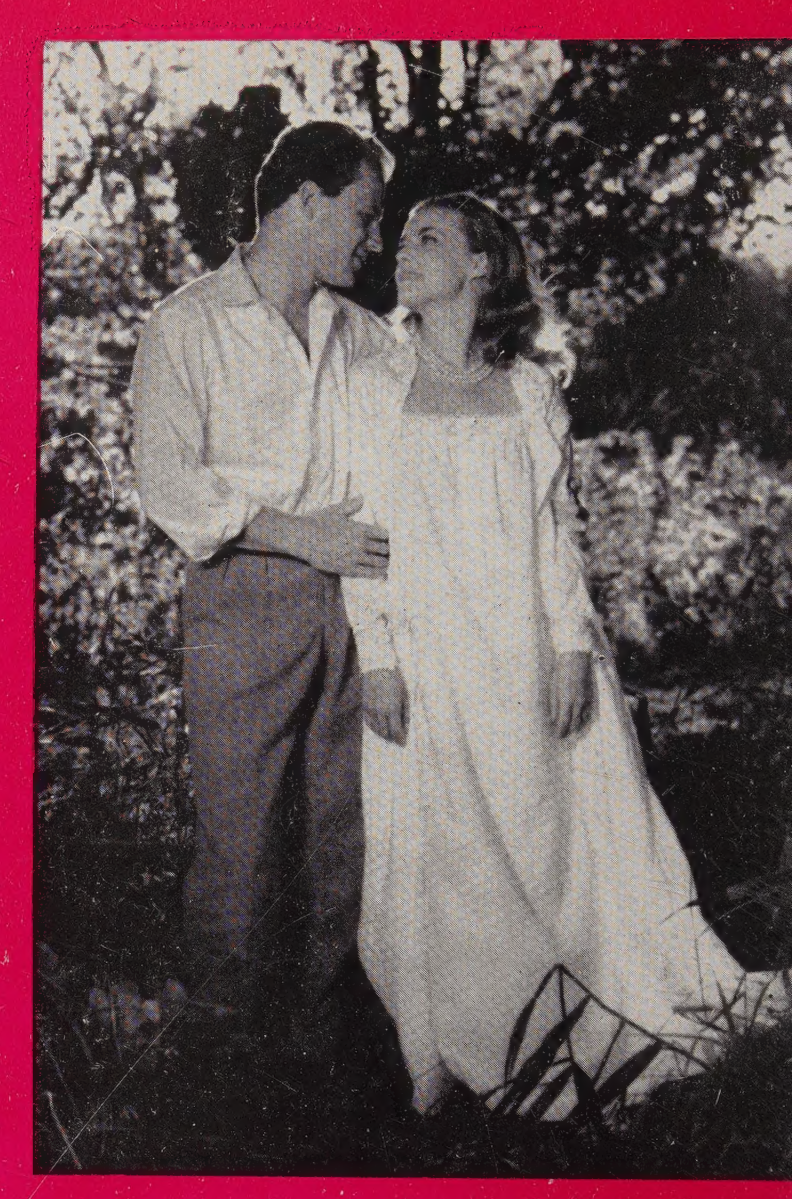
LES TRICHEURS
M. Carné - J. Sigurd

LA VÉRITÉ
G. Clouzot

ROCCO ET SES FRÈRES
L. Visconti - C. Brulé

LE PRÉSIDENT
H. Verneuil - J. Anouilh

(Textes intégraux)



JEANNE MOREAU ET JEAN-MARC BORY DANS UNE SCÈNE DES « AMANTS ».

l'Avant-Scène du Cinéma

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION : GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 — C.C.P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 44
PRIX DU NUMERO : 2,50 N F — ETRANGER : 3 N F